

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AL
L
8



Vet. Fr. II A. 183



LA NOUVELLE MARIANNE;

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****,

Ecrits par elle-même.

CINQUIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XL.

AL
2
8



Vet. Fr. II A. 183



LA NOUVELLE MARIANNE;

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****,

Ecrits par elle-même.

CINQUIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XL.



LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****.

CINQUIEME PARTIE.

LE funeſte ſort de l'infortuné Chevalier étoit ſans ceſſe préſent à mon eſprit. Je lui payois chaque jour un tribut de larmes; mais c'étoit la tendreſſe que je conſervois

pour cette chere ombre, qui me les faiſoit verſer, & mon intérêt n'y avoit aucune part. L'on m'avoit aſſuré que cette mort étoit demeurée ſecrete, auſſi-bien que celle du Comte; ainſi je ne craignois pas que l'on ſongeât à m'inquiéter à cette occaſion. Mais j'allois paroître devant les Parens de mon Amie, qui étoient en même tems ceux du Chevalier; pouvoient-ils ne pas être informez que j'étois la cauſe, quoiqu'innocente, de ſes malheurs? Ne devois-je pas appréhender, que pour cette raiſon ils ne me viſſent pas de bon œil; & que peut-être même j'aurois d'humilians reproches à eſſuyer de leur part? Ne pouvoient-ils pas me dire: Pourquoi, Mademoiſelle, ne demeuriez-vous pas dans votre Couvent? Vous convenoit-il de vous abandonner à la conduite d'un jeune-homme? Ne faloit-il pas attendre des nouvelles de votre Amie?

El-

Elle nous auroit parlé en votre faveur; aurions-nous héſité de vous procurer les ſecours qu'elle ſollicitoit pour vous? Mais vous vous êtes laiſſé aveugler par votre paſſion; vous n'avez pas craint de vous prêter à un enlevement, qui ne pouvoit que vous déshonorer dans le monde; & vous voudriez après cela que l'on vous pardonnât les cruels malheurs qu'a occaſionnez une conduite ſi peu meſurée.

Mais qu'il me ſoit permis de répondre à ces reproches. Je prie ceux qui liront ces Mémoires, & qui ſeroient tentez de cenſurer ainſi ma conduite, de ſe mettre un moment en ma place: qu'ils ſe rappellent que l'Abbeſſe n'entendoit point que je fûſſe à la charge de ſa Communauté, & que, ſans être ſenſible aux périls que pouvoit courir mon innocence, elle n'auroit pas manqué de me renvoyer poliment du Couvent, ſi le perfide Com-

te ne lui avoit pas assuré ma pension. Pouvoit-on se méprendre sur les coupables motifs qui excitoient sa prétenduë générosité? Comment donc aurois-je pu me contraindre à recevoir les visites d'un homme si odieux? Et en refusant de le voir, quelles persécutions n'avois-je pas à appréhender? Le Comte lui-même, fatigué enfin de mes refus, auroit-il voulu me continuer plus long-tems ses bienfaits intéressez? J'étois donc menacée d'un abandon certain & universel, si je ne profitois des bonnes intentions du Chevalier. J'en connoissois la pureté. Il me procuroit une retraite qui mettoit mon innocence à couvert de tout péril: pouvois-je la refuser? La plus rigide vertu condamneroit-elle une démarche, dont la vertu même étoit le motif?

Ce fut cependant la crainte de ces injustes reproches, & le dessein que j'avois de me les épargner, qui me

me déterminerent à chercher d'avoir, ſi je le pouvois, une entrevûë ſecrete avec mon Amie, ſans paroître devant ſes Parens.

Le Fiacre où j'étois, venoit d'arrêter à la maiſon de mon Amie: Ayant demandé à la voir, le Portier me répondit, que depuis quinze jours elle étoit allé faire un tour en Province avec ſon Epoux, & que l'on n'eſpéroit pas qu'elle revînt ſi-tôt à Paris.

Quel terrible coup pour moi! Quelle nouvelle plus accablante! Les voilà donc évanouïes ces magnifiques eſpérances, qui pendant un tems avoient fait toute ma conſolation! C'en eſt fait! me diſois-je en moi-même, je ne la reverrai plus cette fidèle Amie, dont les bontez pouvoient m'aſſurer une reſſource dans mes diſgraces! & me voilà malheureuſement condamnée à accepter les ſecours que d'autres voudront bien accorder à ma miſere.

Je ne pouvois d'abord en eſpérer que de la généroſité du Marquis; mais il m'aimoit, & c'étoit ſon amour qui m'inquiétoit : j'aurois mieux aimé que la ſeule compaſſion l'eût intéreſſé dans mon ſort. Car étois-je bien aſſurée que par ſes bienfaits il ne voulût pas gêner ma reconnoiſſance? Sçavois-je ce qu'il en pourroit vouloir exiger? Quoiqu'aſſez jeune encore, une fatale expérience ne m'avoit que trop fait connoître, que l'on ne peut aſſez ſe tenir en garde contre la perfidie & la diſſimulation des hommes; je n'ignorois pas qu'un Amant rebuté oublie aiſement tout ſentiment d'honneur & de probité; qu'entraîné par la violence de ſa paſſion, il ne rougit pas d'employer quelquefois les moyens les plus lâches & les plus honteux pour la ſatisfaire. Il eſt vrai, que les declarations du Marquis pouvoient me raſſurer; il me propoſoit d'unir ſon

ſort

ſort au mien : mais n'eſt-ce pas-là un écueil où vient ſouvent échouer l'innocence d'une foule de jeunes perſonnes ſans uſage & ſans expérience ? Et ma miſere actuelle, jointe aux incertitudes répanduës ſur ma naiſſance, ne devoient-elles pas me faire appréhender, que les propoſitions du Marquis ne fuſſent autant d'appas ſéducteurs, autant de piéges qu'il tendoit à ma vertu ?

Que l'on ſe figure les cruelles inquiétudes que me cauſerent ces refléxions. Un air morne, triſte & rêveur couvroit mon viſage ; mes yeux s'étoient baignez de larmes ; je pouſſois de profonds ſoupirs. Cathaut, cette femme de chambre qui étoit avec moi, ſembloit par ſes larmes partager ma douleur, quoiqu'elle en ignorât la cauſe. Elle avoit bien entendu ce que le Portier, à qui j'avois parlé, m'avoit répondu ; mais ſçavoit-elle combien cette abſence de mon A-

mie étoit déſeſpérante pour moi? Ces marques de ſenſibilité lui gagnerent ma confiance. Je déchargeai mon cœur dans ſon ſein, en lui apprenant le ſujet de mon affliction. Elle tâcha de me conſoler, en me repréſentant, que les bontez du Marquis pouvoient aiſement me dédommager de celles de mon Amie que je ne pouvois plus eſpérer. Eh! croyez-moi, ma belle Demoiſelle, me dit-elle, rien de moins fâcheux que la perte dont vous vous plaignez; ſongez, que dans le cas où vous êtes, les ſecours d'un Amant valent bien ceux d'une Amie. Voit-on à l'amitié ces empreſſemens, ces égards, ces attentions, ces ſoins prévenans, qui ſont le caractère propre de l'amour? Voici du moins comme je ferois; je donnerois toutes les Amies du monde pour un ſeul Amant: Et le vôtre, par exemple, Mademoiſelle, a-t-il ſon pareil ſur tou-

toute la terre? Sa générosité vous laisse-t-elle quelque chose à désirer? Ses complaisances peuvent-elles aller plus loin? Son respect n'égale-t-il pas son amour? Enfin, que pouvez-vous souhaiter de mieux? Ne vous a-t-il pas déja declaré ses intentions? Ne vous offre-t-il pas sa main? Que voulez-vous donc qu'il fasse de plus? Croyez-moi, Mademoiselle, vous ne connoissez pas votre bonheur; mais il est encore tems d'en profiter, n'en laissez pas échaper l'occasion; vous n'avez qu'à prononcer un seul mot, & vous serez heureuse. C'est un Oui que l'on vous demande pour vous rendre Marquise; & pardi, j'en dirois trente pour un: un Oui, pour être Marquise; voyez si on peut l'être à meilleur marché.

Ce fut en entendant de pareils discours, qui ne fixoient pas assurément mon attention, que j'arrivai dans mon Auberge. Ma cu-

rieuſe Hôteſſe m'attendoit à la porte. Je ne doutai pas qu'elle ne ſe diſpoſât à me faire eſſuyer une foule de queſtions : & ce fut pour me derober à l'ennui qui me menaçoit, que j'affectai de monter bruſquement dans mon apartement. Pour l'empêcher de m'y ſuivre, je dis que j'allois m'enfermer pour une heure ou deux, parce que j'avois des lettres à écrire. A propos de lettres, reprit mon Hôteſſe, dont la curioſité vouloit avoir promptement ſon compte, il y en a une ici pour vous, Mademoiſelle Cathaut, dit elle à ma femme de chambre ; un moment, s'il vous plaît, je vais vous la donner. Il ne me fut pas bien difficile de comprendre, que c'étoit-là un petit ſtratagême de la Riou, qui brûloit d'impatience de ſe menager un entretien avec ma femme de chambre, qui l'inſtruiroit, du moins en partie, de ce qu'elle ſouhaitoit d'apprendre : car il eſt bon de remarquer à cette

oc-

occaſion que Cathaut n'étoit gueres moins jaſeuſe que la Riou.

Je ne fus pas plutôt dans mon appartement, que je me recueillis toute entiere en moi-même. Il s'agiſſoit de prendre mes dernieres réſolutions. La nouvelle diſgrace qui renverſoit toutes mes eſpérances, me mettoit dans la néceſſité de faire de promptes & ſérieuſes refléxions ſur le parti que je devois prendre. Mais comment me déterminer? Que de mouvemens différens qui s'entrechoquoient dans mon eſprit agité! Le long & ennuyeux ſéjour que j'avois fait dans un Cloître, m'en donnoit une ſecrete horreur, que je déguiſois, mais que je ne pouvois me cacher à moi-même. Mon cœur me faiſoit ſentir que j'étois faite pour le monde, & que le monde étoit fait pour moi. Mais dans ce monde, ſur quel pied y ſerois-je? Sur le pied honteux d'une fille entretenuë par les libéralitez d'un jeune Seigneur, qui auroit.

roit la liberté de me parler à chaque inſtant de ſon amour? Mais ce jeune Seigneur, me diſois-je en moi-même, peut devenir mon Epoux; pourquoi refuſer la main qu'il m'offre? L'intérêt & l'ambition plaidoient leur cauſe dans mon cœur, mais leurs motifs ne me touchoient que foiblement; & j'étois bien éloignée de vouloir les ſatisfaire au préjudice du bonheur de mes jours, que je ſentois devoir leur ſacrifier, ſi j'acceptois la main d'un homme dont je ſerois peut-être tendrement chérie, & dont je ne payerois l'amour que par une injuſte indifférence. Car j'interrogeois mon cœur, & il me répondoit qu'il ne parleroit jamais en faveur du Marquis: la raiſon avoit beau me dire qu'il faloit faire violence à mes dégoûts; elle a tort, dès qu'elle nous ordonne ce qui contrarie nos penchans.

Il faloit cependant me déterminer; mais des différens partis qui

ſe

ſe préſentoient à mon eſprit, aucun pour lequel je n'euſſe quelque répugnance particuliere. L'idée ſeule d'être entretenuë par le Marquis, allarmoit ma délicateſſe: lui donner la main; j'aurois eu trop de violence à me faire; je voulois des nœuds ſerrez par l'inclination: aller m'enſevelir dans l'obſcurité d'un Cloître; une antipathie naturelle m'en rendoit le ſéjour trop odieux: Que faire donc? C'étoient-là les trois partis entre leſquels j'avois à opter, & aucun des trois qui n'eût pour moi un dégoût inſurmontable. Il faut remarquer, que dans ces différentes refléxions que je faiſois, il ne me venoit aucun doute ſur la pureté & la ſincerité des intentions du Marquis: la ſuite de ces Mémoires fera voir, ſi je n'aurois pas dû m'armer d'un peu plus de défiance.

Après plus d'une heure employée à refléchir, me voilà autant indé-

déterminée qu'auparavant. La Riou, dont la curioſité venoit d'être ſatisfaite en partie, monte dans ma chambre : Eh bien, Marianne, me dit-elle en entrant, c'eſt donc pour le coup que nous vous poſſederons; dites à préſent que non: plus d'Amie pour vous, & par conſequent plus de Couvent; c'eſt-à-dire que vous voilà une petite Religieuſe manquée : c'eſt cependant-là, ma foi, une belle fortune que vous avez perduë. Dites-moi, n'y avez-vous pas regret ? Non, Madame, lui répondis-je, parce que c'eſt-là une perte que j'eſpère de pouvoir réparer aiſement. Et ſi vous m'en croyez, reprit-elle, je vous conſeille que ce ſoit bientôt ; il faut, dit-on, battre le fer tandis qu'il eſt chaud : Voilà, Dieu merci, vos affaires en bon train ; allons, encore un coup à la rouë, & vous voilà au-deſſus. Ma foi, tenez, il n'eſt rien de tel qu'un bel & bon mariage

ge pour réparer bien des choſes. Car qui eſt-ce, par exemple, quand vous ſerez Marquiſe, qui s'aviſera de ſe ſouvenir que vous étiez auparavant Marianne? Eh! Madame, lui répondis-je d'un ton courroucé, ne vous laſſerez-vous jamais de me fatiguer par vos impertinences? Nai-je déja pas eu aſſez à ſouffrir de vos groſſieretez? Je ſuppoſe que ma naiſſance ait une obſcurité qui puiſſe m'humilier; je ne vous demande pas de l'éducation; je ne veux dans vous qu'un peu d'humanité: ſi vous en aviez, loin de me rappeller à chaque inſtant mes infortunes, n'auriez-vous pas dû y compâtir? Mais cette naiſſance, que vous avez ſans ceſſe à me mettre devant les yeux, en ſcavez-vous bien toutes les particularitez? Vous a-t-on dit que je dois le jour à une Dame, qui ſur ſon viſage, dans ſes manières & ſes façons, laiſſoit voir un air marqué de diſtinc-

tion;

tion ; qu'elle étoit accompagnée d'une Femme de chambre, ſuivie de pluſieurs Laquais, lorſqu'elle deſcendit dans l'Auberge où elle me mit au monde? Cette naiſſance vous paroît-elle un ſujet d'opprobre que vous ayiez ſans ceſſe à me reprocher? Hélas! cette chere Mere, cette Mere que j'adore; ſi la mort ne me l'a pas enlevée, quelle cruelle inquiétude ne lui doit pas cauſer l'incertitude où elle eſt de mon ſort! Que de larmes ne lui coûte pas mon abſence! par combien de vœux ardens n'appelle-t-elle pas l'heureux moment qui me rendra à ſa tendreſſe! Hélas! l'inſtant eſt-il encore bien éloigné que mes yeux vous reverront! & pourrai-je bientôt me jetter entre vos bras, pour y recevoir & vous rendre les vives careſſes du plus tendre & du plus parfait amour!

C'étoit en répandant un torrent de larmes & en ſanglotant, que je pro-

prononçois ces touchantes paroles. La Riou, comme je l'ai dit, n'étoit rien moins que méchante. Son bon cœur lui fit mêler ſes pleurs aux miens; & de la meilleure foi du monde elle me demanda un million de pardons. Elle prit même de moi une idée ſi différente de celle dont elle avoit été prévenuë, qu'elle quitta ce ton familier dont elle ſe ſervoit quelquefois en me parlant, & qui depuis long-tems bleſſoit mon petit orgueil; je lui parus enfin digne de reſpect; & je ne m'entendis plus appeller du nom de Marianne, qui révoltoit ma vanité.

Eh! mon Dieu, ma chere Demoiſelle, me dit-elle en prenant mes mains qu'elle baiſa mille fois, que je me ſçais bien mauvais gré de vous avoir tant affligée; croyez que c'eſt contre mon intention: mais, Dame, qu'y feriez-vous? Vous voyez que je n'y entens pas

de malice ; on penſe bonnement une choſe, & bonnement on la dit tout comme on la penſe. J'ai cru, par exemple, que ce titre de Marquiſe que l'on vous préſente, étoit pour vous une bonne fortune : eh bien, parce qu'on eſt bien aiſe du bien qui arrive à ſon prochain, je vous en ai félicitée; mais vous ne voulez pas qu'on vous en parle; oh bien, je vous jure, que je veux de bon cœur n'être plus Madame Riou, ſi je vous en ſouffle jamais un mot; voyez le ſerment que je vous en fais. Mais par manière de converſation, parlons voir un peu de vos petites affaires. D'abord il ne s'agit plus de Marquiſe ni de Couvent; on ne ſonge, graces à Dieu, plus à l'un, & on ne ſe ſoucie gueres de l'autre: cependant ce titre de Marquiſe, ah! le bon morceau pour qui ſeroit un peu friande; mais vous ne l'êtes pas; & tant pis pour

pour vous. Revenons à nos moutons, & voyons ce que vous voulez faire? D'abord il eſt bien clair que vous ne devez pas ſonger à nous quitter; car outre que je ne vous le pardonnerois, ni à la mort, ni à la vie, vous jugez bien que vous ne feriez pas-là une fort belle équipée. On vous connoît ici, & vous connoîtroit-on dans un autre endroit où vous iriez vous planter? Le monde d'à préſent, comme vous le ſcavez, eſt ſi curieux, & il n'eſt pas trop bon; il parle, & ne parle que trop; les caquets ne manqueroient pas d'aller leur train. Et qui eſt elle? ſe demanderoit-on; & puis ce Monſieur le Marquis par-ci, & puis ce Monſieur le Marquis par-là; mais on ne le voit bouger d'auprès d'elle: l'aime-t-il? Qu'y vient-il faire? C'eſt peut-être ſon Parent, diroit l'un: Eh bon, bon, diroit l'autre, ſon Parent; c'eſt-à-dire un Parent

fait comme un Galant. Ce ſeroient enfin des dits & des redits qui ne finiroient point. Voyez un peu les beaux diſcours dont on vous rebattroit les oreilles. Au lieu qu'ici, bouche couſuë ſur tout ce qui s'y paſſe. Voilà Monſieur le Marquis qui vous aime : eh bien, c'eſt qu'apparemment vous êtes aimable : voyez le grand mal qu'il y a à tout cela: Eh, pardi, ſi vous ne l'étiez pas, vous aimerois-je, moi, qui ne ſuis pas Monſieur le Marquis? Allez, Mademoiſelle, croyez-moi, laiſſez-vous aimer tant qu'on voudra; auſſi-bien ce petit brin d'amour que l'on a pour vous, ne gâte rien à vos affaires.

C'étoit avec une ſi grande volubilité de langue que mon Hôteſſe me débita tous ces jolis diſcours, qu'elle ne me laiſſoit pas le tems de placer une ſeule parole entre deux pour lui répondre. Mais ſon ennuyeux babil étoit enfin fini, &

elle

elle attendoit ma réponſe. Je lui dis, que je ferois mes refléxions ſur les conſeils qu'elle venoit de me donner. Je démêlois aiſément, que pour la contenter, il auroit falu que je lui ôtaſſe la crainte intéreſſée qu'elle avoit de me perdre; mais c'étoit-là une ſatisfaction que j'étois bien aiſe de ne pas lui accorder. Les diſcours qu'elle venoit de me tenir, avoient achevé de m'ouvrir les yeux ſur les périls où j'expoſerois ma réputation, ſi je ſouffrois que le Marquis m'entretînt dans le monde. Ces périls m'effrayerent, & je voulus m'y derober. Mais il me reſtoit à ſonder les intentions du Marquis, dont les bontez faiſoient mon unique reſſource. J'avois à lui propoſer un deſſein que j'avois médité; & c'étoit par l'ardeur qu'il me montreroit à s'y prêter, que je devois juger de la pureté de ſes vûës. Sans rien témoigner à la Riou de mes

té de ma reconnoiſſance égale la grandeur de vos bienfaits ; mais je ne croyois pas, Monſieur, que je ſerois obligée de vous en demander la continuation. Il me reſtoit à Paris une Amie ſenſible à mes diſgraces ; je me flatois que ſes bontez m'arracheroient à la miſere : mais elle vient de m'être enlevée. Ses Parens ont violenté ſon choix, & l'ont forcée d'accepter la main d'un Epoux qui lui étoit odieux : c'eſt depuis quinze jours qu'elle a été obligée de le ſuivre en Province. Je me déterminerois bien à lui écrire ; mais, hélas ! peut-être dans la ſituation où elle ſe trouve, ne pourroit-elle prêter qu'une ſtérile pitié à mes malheurs ! ainſi ſouffrez, Monſieur, que je doive à votre généroſité, ce que j'aurois dû à celle de mon Amie. Je vous ai dit que je vous demanderois l'honneur de votre amitié & de votre protection ; ne me les refuſez pas : faut-il me jetter à

vos genoux? Et en disant cela, je me disposai à me mettre dans cette posture humiliante. Dire quel fut l'étonnement du Marquis, avec quel transport il m'arrêta, & avec quelle vivacité il se jetta lui-même à mes pieds! c'est ce que je ne pourrai exprimer aisément.

Mais, de grace, ma charmante Demoiselle, me dit-il en me prenant les mains, qu'il serroit tendrement; qu'ai-je donc fait qui ait dû m'attirer de votre part cet excès de confusion? Serois-je assez malheureux pour que vous doutiez encore de la sincerité de mes sentimens? Ne sçavez-vous pas?... Eh! de grace, Monsieur, lui répondis-je en l'interrompant, laissez-moi, je vous prie le tems d'achever: Non, je ne doute point de votre généreuse manière de penser; & c'est parce que j'en suis parfaitement convaincuë, que je ne crains point de vous donner ma

confiance, en vous ouvrant mon ame toute entiere. Je ne vous cacherai pas, que je n'ai pas tardé à connoître tout le prix de votre mérite, & que c'eſt avec beaucoup de plaiſir que je vous rends toute la juſtice qui vous eſt dûë : mais je trouve que ce n'eſt pas aſſez de mon eſtime pour répondre à la tendre vivacité de votre amour. J'oſe vous avouer, Monſieur, que je me plains de l'inſenſibilité que mon cœur oppoſe à vos déſirs ; mais vous ſçavez que ce n'eſt pas toûjours par raiſon que l'on aime. Peut-être vais-je par cet aveu perdre tout l'effet de vos bontez ? Mais c'eſt parce que je vous dois & ma gratitude & mon eſtime, que je dois répugner à vous tromper : ainſi, Monſieur, laiſſez-moi croire que ce ſera à votre généroſité ſeule que je devrai le ſecours que je vous demande. Procurez-moi un azile dans un Couvent, où je puiſſe attendre le moment

ment que le juſte Ciel, fléchi par mes larmes, me rendra mes Parens. C'eſt donc-là, Mademoiſelle, reprit le Marquis avec émotion; c'eſt donc-là le cruel deſſein que vous avez médité, & dont vous aviez à m'entretenir! Mais pour rendre la confidence entiere, que n'ajoutez-vous, Mademoiſelle, que le déſir ſeul de vous derober à mon odieuſe préſence, a pu vous inſpirer ces projets de retraite? Non, Monſieur, lui répondis-je, pourriez-vous ſérieuſement me prêter de pareilles vûës. Ne devrois-je pas avoir horreur de moi-même, & me regarder comme un monſtre d'ingratitude, ſi j'étois capable de penſer ainſi? Mais vous avez, Monſieur, de la probité & de la raiſon: croyez-vous que l'honneur, la bienſéance, & le ſoin de ma réputation, me laiſſent d'autre choix à faire que celui d'une obſcure retraite? Je vous le demande: quelle

idée

idée auroit-on de moi dans le monde? Que de traits envenimez la médiſance ne lanceroit-elle pas contre moi, ſi je ſouffrois ici vos aſſiduitez & vos ſoins?

Le Marquis avoit pendant ce tems-là les yeux attachez ſur moi: ſon air paroiſſoit rêveur, mêlé d'étonnement: après un ſilence de quelques minutes, voici enfin la réponſe qu'il me fit. Il eſt vrai, Mademoiſelle, me dit-il, que ce ſont-là des refléxions qui m'étoient échapées; mais je crois que pour ne pas hazarder votre gloire, on peut prendre pour vous d'autres arrangemens que ceux que vous propoſiez. Je conviendrai, ſi vous le voulez, que ce n'eſt point ici une maiſon où la décence vous permette de demeurer; auſſi ſerai-je charmé que vous en occupiez une autre dont vous ſerez ſeule la maîtreſſe: Je vous donnerai un domeſtique nombreux; vous aurez équipage

&

& un train conforme à la qualité & au rang que vous prendrez. Voyez, Mademoiſelle, ſi ce parti vous convient? Non, aſſurément, Monſieur, lui répondis-je vivement; je vous le repète, la malignité du monde m'allarme. Jalouſe de ma gloire, je me garderai bien de donner lieu à ſa cenſure. Que ma miſere me rende, s'il le faut, un objet de pitié; mais jamais je n'en deviendrai un de mépris. Ainſi prononcez, Monſieur; voyez ſi vous voulez m'accorder le généreux ſecours de vos bontez, ſur le pied que je vous ai dit? Eh! quoi, Mademoiſelle, me repartit le Marquis, rien ne pourra donc ébranler vos réſolutions! Ce n'eſt point de l'amour, c'eſt de la pitié que je vous demande; je me ſuis fait une douce habitude du plaiſir de vous voir; me priverez-vous de ce plaiſir, qui ſeul fait toute ma félicité? Et comment puis-je

en jouir, ſi vous exécutez le cruel deſſein que vous méditez? Vous n'ignorez pas les tracaſſeries d'un Couvent; y voit-on de bon œil, y ſouffre-t-on même, qu'un Cavalier ait pour une jeune perſonne des aſſiduitez? Ses viſites ne deviennent-elles pas bientôt ſuſpectes? Tarde-t-on à l'obliger de les retrancher?

J'avois fait l'expérience de tout cela dans le Couvent dont je ſortois: ainſi je convins avec le Marquis, que peut-être n'auroit-il pas une liberté entiere de me parler & de me voir. Mais je lui repréſentai ſi vivement, qu'un Amant bien tendre ne doit faire ſon bonheur que de celui de l'objet aimé, & que pour l'aſſurer, il y doit ſacrifier tout ce qu'il a de plus cher; je piquai enfin ſi bien ſa généroſité & ſa délicateſſe, qu'il ſe prêta, ou du moins qu'il feignit de ſe prêter à mon deſſein. Mais pour en venir

à l'exécution, il faloit, me dit-il, qu'il parlât à une de ſes parentes, à qui il remettroit le ſoin de m'aſſurer une place dans un Couvent. Ce dernier trait de bonté du Marquis, lui mérita de ma part mille remercîmens. Nous nous quittames enfin, après être convenus que la Riou ne ſçauroit rien de ce qui venoit de ſe paſſer.

Me voilà enfin, après bien des agitations, dans une aſſiéte d'eſprit plus tranquille, parce que je ne doutois point de l'exactitude du Marquis à tenir ſes promeſſes. Je lui ſçavois bon gré de la généreuſe violence qu'il avoit faite à ſon amour, pour ſe prêter à mes déſirs. Quinze jours cependant ſe paſſerent ſans qu'il fût queſtion de Couvent: mais avouerai-je cette foibleſſe? Le ſilence du Marquis ſur un point qui m'avoit paru d'abord ſi intéreſſant, ne m'inquiéta point. Toûjours également poli & complaiſant, c'é-

c'étoit à chaque instant mille nouveaux plaisirs qu'il prenoit soin de me procurer. Je n'ai point déguisé le goût que j'avois pour le monde; je n'y avois cependant encore jamais paru. Je pouvois dire, que je ne le connoissois que sur le portrait que l'on m'en avoit fait; mais je commençai à en juger par mes yeux. Le Marquis voulut que je prîsse le titre de sa parente; & ce fut sur ce pied-là qu'il m'introduisit dans les plus brillantes compagnies: les promenades, le jeu, les spectacles, occupoient le tems que je ne donnois pas à ma toilette. Que ce nouveau genre de vie si conforme à mon penchant pour le monde, étoit bien capable d'augmenter cette aversion naturelle que j'avois pour le Cloître! Aussi ne me plaignois-je point de la lenteur de mon Amant (car quel autre nom puis-je donner au Marquis?) à presser l'exécution de mon projet.

Il étoit trop habile pour ne pas démêler aiſément mes ſentimens. Il comprit, qu'une plus longue habitude du monde ſuffiroit pour me dégoûter de mon premier deſſein; & ce fut ſur cette penſée qu'il s'appliqua plus que jamais à multiplier mes plaiſirs. Que dirai-je enfin? Il ſe fit dans moi un ſi prodigieux changement, que je n'enviſageai plus qu'avec effroi, cette retraite qui avoit fait l'objet de mes déſirs. Toutes mes attentions ſe tournerent du côté de cet établiſſement honorable que je pouvois eſpérer dans le monde, ſi j'acceptois la main du Marquis. Je ne manquai pas, pour me juſtifier en moi-même, de me dire que la raiſon, l'intérêt, & peut-être même le ſoin de ma réputation, demandoient que je fiſſe violence au dégoût qui n'étoit que dans mes yeux: car il eſt vrai, qu'à l'exception de cet extérieur peu revenant qui me déplaiſoit

dans le Marquis, rien dans lui qui ne me parût digne de toute mon eſtime & du plus parfait attachement. Chaque jour il s'appercevoit que ſes ſoins gagnoient du terrein; peut-être même paroiſſoit-il dans mes façons pour lui un certain air ouvert & d'amitié, qui ne diſoit pas encore tout-à-fait de l'amour, mais qui ſignifioit du moins une indifférence aux abois. En faut-il davantage pour ranimer les eſpérances d'un Amant? Le mien ne manqua pas de profiter de ces favorables diſpoſitions. Comme je ne lui parlois pas de Couvent, il ne s'aviſa pas de m'en faire reſſouvenir; mais c'étoit de ſon amour qu'il m'entretenoit continuellement.

Je crois, Mademoiſelle, me dit-il un jour qu'il me jugea plus diſpoſée à écouter ſes tendres declarations, qu'il ne vous reſte plus aucun ſcrupule ſur la ſincerité de

mes

mes ſentimens: vous avez voulu en éprouver la pureté, & je crois vous avoir ſatisfait à cet égard. J'oſe vous aſſurer, que c'eſt autant votre félicité que la mienne qui me fait parler & agir. Je puis vous venger des caprices de la fortune, en partageant la mienne avec vous. Mon amour me répond, que par l'ardeur empreſſée que j'aurai toûjours à prévenir vos déſirs, je puis vous faire un ſort heureux. Donnez-moi donc, Mademoiſelle, la douce conſolation de fixer votre bonheur en aſſurant le mien. Vous m'avez parlé, ajouta-t-il, de quelques obſtacles que j'aurois à ſurmonter du côté de mes Parens; je ne vous cacherai pas, que c'eſt-là une difficulté qui m'inquiéte un peu. Je puis, il eſt vrai, compter ſur les bontez d'une Mere qui met en moi ſeul toute ſa tendreſſe; mais je ne connois que trop, que l'intérêt & l'ambition reglent toutes ſes

vûës, & c'eſt ce qui me fait craindre la réſiſtance qu'elle oppoſera à mes vœux. Il eſt cependant un moyen d'obtenir d'elle un conſentement forcé. Héſiteriez-vous, Mademoiſelle, de vous en fier à mes ſermens? Je vous engagerai ma foi à la face des autels; je recevrai la vôtre; rien ne manquera à notre union, que certaines cérémonies d'éclat, dont le défaut ne peut nuire à la validité des engagemens inviolables que nous formerons: ils demeureront même, s'il le faut, ſecrets pendant un tems; & s'ils viennent à éclater, la tendreſſe de ma Mere pourra-t-elle tenir contre mes prieres & contre mes larmes? Je ſuis même aſſuré, que loin de m'accabler de reproches, charmée, comme moi, de votre mérite & de mille qualitez aimables & brillantes qui vous diſtinguent, elle ne pourra s'empêcher d'applaudir à mon choix.

Ce

Ce diſcours me parut trop étudié pour ne pas me faire entrer en défiance. Je me rappellai l'exemple de quantité de jeunes perſonnes, qui, ſéduites par l'appas trompeur de ces ſortes d'unions ſecretes, avoient été les infortunées victimes de leur crédule ſimplicité; ainſi j'étois bien éloignée de conſentir à la propoſition du Marquis. Non, Monſieur, lui répondis-je, je ne contracterai jamais un engagement clandeſtin: de plus, c'eſt un aveu volontaire & dans les formes, & non un conſentement forcé qu'il me faut. Mais quoi! reprit vivement le Marquis, ſeriez-vous aſſez injuſte pour me ſoupçonner de quelque lâche artifice? Vous pourriez, Mademoiſelle, me croire capable de pouſſer aſſez loin la trahiſon, pour?... Eh! non, Monſieur, lui, repliquai-je en l'interrompant, ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion, & je ſuis bien éloignée d'avoir des penſées

ſi injurieuſes à votre gloire. Je ſçais tout le fond que je puis faire, & ſur la probité de vos ſentimens, & ſur la fidélité de vos ſermens: mais je ſens que ma vertu murmureroit, ſi je me prêtois au parti que vous me propoſez. Je n'ai qu'elle ſeule qui puiſſe me rendre digne de vous; ſouffrez que je la conſerve toute entiere, & que je ne faſſe aucune démarche qui en puiſſe offuſquer l'éclat. Mais, Monſieur, continuai-je, permettez que j'ajoute encore une autre raiſon pas moins capable de me toucher. Je ne ſuis aſſurément rien moins qu'ingrate; je ſens tout le prix de vos généreuſes bontez: Et quelle idée auriez-vous de mon caractère, ſi ne conſultant que mes intérêts, je ſouffrois que vous vous laiſſaſſiez aveugler par votre paſſion? Cette paſſion peut s'uſer; les dégoûts ſouvent ſuivent de près la poſſeſſion de ce que l'on a déſiré avec le plus d'ar-

d'ardeur : Je vous le demande, Monſieur, de quel œil me verriez-vous alors ? Me pardonneriez-vous les reproches que vous auriez à eſſuyer de votre famille ? Ne deviendrois-je pas pour vous un objet d'averſion & de haine ? Ne maudiriez-vous pas peut-être mille fois le moment où vos ſermens m'auroient engagé votre foi ? ô Ciel ! s'écria le Marquis, que me dites-vous, Mademoiſelle ! Moi ! je pourrois ne pas toûjours baiſer vos chaînes ! Elles pourroient ceſſer de faire ma félicité & ma gloire ! Ah ! connoiſſez mieux la perſévérance de ma tendre & vive ardeur.

Mille ſermens furent employez pour appuyer ſes promeſſes. Mais trouvant que rien ne pouvoit ébranler mes réſolutions, il me dit qu'il alloit écrire à la Marquiſe, ſa mere, les lettres les plus preſſantes, afin de ſolliciter ſon conſentement pour notre Hymen. Il ajouta, que

d'importantes affaires l'appellant à Paris, il ne doutoit pas que ſes lettres ne l'engageaſſent à précipiter ſon voyage; & ce fut ſur le prétexte de les aller écrire qu'il me quitta.

J'avois pris, me ſemble, toutes les meſures néceſſaires pour mettre à couvert mon innocence: mais y en a-t-il qui puiſſent nous défendre contre l'artificieuſe ſéduction des hommes? Que de lâches & d'honteux moyens leur noire perfidie ne leur fait-elle pas imaginer pour arriver à leur but! d'autant plus à craindre, qu'ils ſont plus adroits à déguiſer les violences qu'ils méditent.

L'adroit Marquis, ſans doute pour m'ôter tout lieu de me défier de ſa droiture, fit à la Riou une fauſſe confidence de ſon deſſein. Il lui dit, que puiſque je ne voulois pas conſentir à l'union ſecrete qu'il me propoſoit, il alloit écrire à la Marquiſe ſa mere, & qu'il

qu'il ne doutoit pas qu'elle n'arrivât bientôt à Paris pour donner ſon conſentement à notre mariage. Il eut la malice de demander le ſecret à celle à qui il parloit, parce que c'étoit-là le moyen le plus infaillible pour l'engager à le divulguer auſſi-tôt. Le Marquis eut à peine tourné le dos à notre Hôteſſe, que ce fut un bruit dans toute la maiſon, que l'on n'attendoit plus que l'arrivée de la Marquiſe pour la concluſion de notre mariage. Perſonne qui ne s'empreſſât à m'en faire compliment; & l'on peut juger ſi la Riou voulut y manquer. L'air empreſſé & ſatisfait avec lequel elle entra dans ma chambre, me fit conjecturer que c'étoit quelque choſe d'agréable dont elle vouloit m'entretenir.

Eh bien, ma belle Demoiſelle, me dit-elle, à la fin vous voilà donc Marquiſe, ou preſque autant vaut? Vous avez donc dit le bon mot? C'eſt fort bien fait à vous: car on

s'ennuye de tout dans la vie, & du métier de fille plus que de toute autre choſe. Auſſi n'ai-je pas manqué de quitter cet état-là le plutôt que j'ai pu: mais, Dame, je n'ai pas été ſi heureuſe que vous; je n'ai pas trouvé un Marquis, moi. Il eſt vrai cependant, Madame, lui répondis-je d'un air goguenard (car j'étois tellement faite aux groſſieretez & au ton familier de cette bonne femme, que loin de m'en fâcher, je ne faiſois plus que m'en amuſer) que vous aviez bien lieu de prétendre à une pareille fortune. Eh! mon Dieu, belle Mignone, me repliqua-t-elle, ne riez pas tant, & croyez que nous en avons bien valu une autre dans notre tems: mais bon, les années paſſent, & puis en paſſant, c'eſt toûjours quelque brin de beauté qu'elles emportent; & ce qu'elles nous emportent, ma foi, nous ne le rattrapons plus. Il faudroit voir, par exemple, ſi cette Madame Riou

qui

qui vous parle à préſent, vaut cette Demoiſelle Manon d'autrefois, car c'eſt le nom que je portois avant que je fûſſe Madame Riou. Oh! qu'il y a, ma foi, bien de la différence! Mon aimable Enfant, ma Reine, ma belle Ange, mon Cœur; voilà les petits noms dont on chatouilloit alors mes oreilles: Et, Dame! il faut ſçavoir comme on me courtiſoit! Mais n'en parlons plus, & conſolons-nous; auſſi-bien aurois-je beau m'en chagriner, mes regrets ne me feront pas redevenir ce que j'ai été. Mais vous, Mademoiſelle, vous voilà à préſent dans la belle ſaiſon de votre vie: eh bien, vous faites à merveille d'en tirer profit; & pardi, vous n'êtes pas ſi novice que je le croyois. Peſte! comme vous vous entendez à brider votre monde! Jouez toûjours auſſi finement, c'eſt le moyen de ne rien riſquer du vôtre. Comment donc, Ma-

da-

dame ! lui répondis-je d'un ton ſurpris, expliquez-vous, de grace ; car aſſurément je ne vous comprens pas. Oh bien, reprit-elle, je me comprens donc bien, moi ; je vous ſçais un gré infini de vos petites manœuvres. Voilà d'abord un Soupirant qui ſe préſente ; eh bien, on lui laiſſe tranquillement faire ſon chemin, & on ne s'en grouille pas plus, car on ſe garde bien de lui aller au devant. Le voilà cependant qui ſe déſeſpère de ce que l'on ne fait pas quelques petits pas : qu'il ſe dépite, à la bonne-heure ; toûjours en ſe dépitant il ne laiſſera pas que d'aller ſon train ; car on ſçait aſſez qu'il ne fera pas la ſottiſe de reculer. Enfin le voilà au point où on l'attendoit. Il commence à parler raiſon, auſſi commence-t-on à l'écouter : il dit les grands mots, c'eſt fort bien ; mais ces grands mots, il y a façon de les dire, & l'on veut que

ce

ce ſoit de la bonne façon. M'entendez-vous à préſent, Mademoiſelle? continua-t-elle, car voilà tout juſtement comme vous avez fait avec Monſieur le Marquis; & vous n'avez pas ſi grand tort: car, ſoit dit entre nous, tous ces mariages faits à la derobée, ne ſont jamais bonne fin: & cependant combien de jeunes filles qui tombent tous les jours dans ces filets que les hommes leur tendent? Témoin la fille d'une de mes Amies, dont, ſi vous voulez, je vais vous raconter l'hiſtoire: mais peut-être cela vous ennuyeroit-il. Eh! non, ma chere Dame, lui répondis-je, je vous écouterai au contraire avec bien du plaiſir. Eh bien donc, reprit-elle, je vais commencer.

D'abord il faut vous dire le nom de la jeune Fille en queſtion: elle s'appelloit Agathe, vive, gentille, & la plus jolie Enfant de tout le quartier; c'étoit enfin un vrai bijou

bijou que ſa petite perſonne : Ah ! Dame, elle ne l'ignoroit pas ; car on a peut-être des yeux pour ſe voir ; & quand on eſt belle, il faut voir ſi on tarde long-tems à le ſçavoir & à le ſentir. Revenons à notre Agathe. Devineriez-vous ce qui la perdit, ce fut ſa fierté ? Quoique fille d'une Lingere, ne s'aviſoit-elle pas de le vouloir porter auſſi haut qu'une petite Comteſſe. Sa bonne mere (ſon ame ſoit devant Dieu, car la pauvre femme eſt morte de regret) n'avoit des yeux que pour ſon Agathe ; & je crois, que pour la faire Reine, elle auroit, ſi elle avoit pu, marchandé pour elle une Couronne : je vous laiſſe à juger ſi elle regrettoit l'argent qu'il lui en coûtoit pour contenter la vanité de ſa fille ! Paſſe encore ſi ſa vanité n'avoit été que pour ſa parure, cela ne nuit pas à une jeune perſonne ; car les hommes d'à préſent ſont ſi difficiles, qu'il

qu'il y faut bien des façons pour les prendre par les yeux. Mais Agathe, fiere de ſa petite figure, n'aſpiroit à rien moins qu'au titre de groſſe Dame; c'étoit-là ſa marotte: auſſi il auroit bien vraîment falu que le fils d'un bon Bourgeois ſe fût allé frotter auprès d'elle! ah! comme elle les menoit! mais pour des Marquis, des Comtes & des Barons, oh! de ces Meſſieurs-là, elle s'en accommodoit. Ce n'eſt pas, au reſte, qu'elle ne fût ſage, elle l'étoit; mais malheureuſement elle ne le fut pas juſques au bout: je dis malheureuſement, car la pauvre Enfant! ce ne fut peut-être pas ſa faute ſi le pied lui gliſſa; mais comment faire? Nous autres femmes ou filles ſommes ſi bonnes, & les hommes ſont ſi méchans, qu'il faut avoir bien du bonheur pour ne pas donner dans leurs filets. Mais voyez donc, je m'écarte toûjours: où en étois-je? Ah! je m'en ſou-

ſouviens : je diſois donc que le pied avoit gliſſé à la pauvre Agathe ; & voici comment. Ce fut un jeune Baron, fait comme l'amour, qui la fit broncher. D'abord dans les commencemens, il trouve moyen de voir ſa petite Marchande, & puis il lui parle ; & de quoi parle-t-on à une jeune perſonne qui eſt bien aiſe qu'on l'aime ? Eh bien, on lui fait plaiſir, en lui diſant qu'elle eſt bien belle & bien aimable, & qu'elle mérite bien d'être aimée, & qu'on veut l'aimer toûjours ; & voilà juſtement les propos que le Baron tint à Agathe. Sans doute que le petit cœur lui en battoit de joye ; peut-être même ſentoit-elle qu'elle l'aimoit bien auſſi un peu ; mais elle ne le dit pas d'abord : auſſi ſont-ce-là des aveux qu'une fille ne fait que le plus tard qu'elle peut : Dieu ſçait cependant combien il en coûte de ſe taire ; mais on ſe fait violence, & on fait bien ; car les hom-

hommes ſeroient trop glorieux ſi on leur laiſſoit lire d'abord tout ce qu'on a dans l'ame. Ils ne ſont que trop habiles à nous deviner, & à en profiter. Le jeune Baron ne fut pas la dupe du ſilence d'Agathe. Les yeux parlent quelquefois, & ceux d'Agathe diſoient, qu'elle aimoit; & la pauvre Enfant ſe mouroit de n'oſer le dire: peut-être ſeroit-elle morte avec ſon ſecret, ſi ſon Amant n'avoit trouvé le moyen de le lui arracher. Sçavez-vous comment il s'y prit? Il avoit pendant long-tems parlé inutilement d'amour à ſa jeune Maîtreſſe: Chanſons que tout cela, que l'on n'entend point, ou que l'on fait ſemblant de ne pas entendre. Mais il commença à parler de mariage. Oh! à ce mot, il faut voir comment l'appétit d'une jeune fille ſe réveille. Agathe étoit friande; le titre de Baronne la tenta: la voilà réſoluë à l'accepter. Mais,

étoit-ce tout de bon qu'on le lui promettoit? Ah! oui, oui, qu'elle s'y fie! Ce beau mariage dont on lui avoit parlé, devoit se faire à la sourdine. Elle ne devoit en souffler mot à sa bonne Maman; on n'avoit pas manqué de lui faire sa leçon. Certain jour elle prétexta un petit voyage pour aller voir une Parente; & c'étoit, s'il vous plaît, pour aller joindre son Baron, qui l'attendoit à la porte de la ville dans une bonne chaise de poste, pour la conduire hors du Royaume. L'épousa-t-il? Comment ce mariage se fit-il? C'est ce que l'histoire ne dit pas. Mais en voici la fin, qui n'est pas si amusante que le commencement; c'est qu'au bout de trois mois le Baron planta-là sa Baronne, qui, toute dolente, prit la peine de s'en revenir par le coche à Paris. Que dites-vous de ces beaux mariages, qui se défont aussi aisément qu'ils

se

ſe font? Auſſi, Mademoiſelle, avez-vous pris le bon parti; & vous ne reſſemblez pas à Agathe. Car, voyez-vous, il n'y a rien de tel qu'un bon mariage où il ne manque rien, & où le Curé & le Notaire ayent mis tout ce qu'il y faut: Ce ſont-là des marchez à vie que ceux-là, & non des marchez de deux jours. Auſſi, repris-je, n'étois-je pas d'humeur à en faire un de cette façon-là. Il y paroît bien vraîment, me répondit la Riou: ce n'eſt pas, ajouta-t-elle, que vous n'euſſiez bien pu vous fier à la parole de Monſieur le Marquis; mais encore vaut-il mieux que les choſes ſe paſſent dans les regles. Mais dites-moi, s'il vous plaît, un peu, ſera-ce bientôt que Madame la Marquiſe arrivera? Sera-ce ici que la nôce ſe fera? C'eſt que je prétens que les violons jouent pour moi comme pour les autres; & vous verrez ſi, pour vous faire honneur, je ne ſçaurai pas bien retrouver encore une

fois mes jambes de quinze ans.

Mon Hôteſſe, dont les diſcours ne finiſſoient point, alloit me dire encore mille autres choſes, lorſque l'on vint l'avertir que des Etrangers, qui venoient d'arriver, demandoient à lui parler. Eh! mon Dieu, dit-elle en me quittant, un peu fâchée de ſe voir interrompre au beau milieu de ſes diſcours, que je m'ennuye du métier que je fais! Voyez ſi l'on a un ſeul moment pour parler à ſon aiſe: Mais patience! peut-être aurons-nous tantôt le loiſir d'en dire davantage.

Quinze jours s'étoient paſſez depuis celui où le Marquis m'avoit dit qu'il écriroit à ſa Mere. Il me paroiſſoit attendre ſa réponſe avec une impatience extrême. Rien cependant, comme on le verra dans la ſuite, ne lui étoit plus aiſé que de l'avoir au plutôt. Mais ce délai, dont il affectoit de ſe plaindre vivement, étoit une ruſe néceſſaire à l'exécution de ſon projet.

Cet-

Cette réponſe ſi long-tems attenduë arriva enfin. Le Marquis ſe promenoit avec moi dans le jardin lorſqu'il la reçut. Il me demanda la permiſſion de la décacheter & de la lire. La joye qui étoit peinte ſur ſon viſage, paroiſſoit redoubler à meſure qu'il avançoit dans cette lecture, & il ne faiſoit que parcourir précipitamment la lettre. Ah! Mere adorable, s'écria-t-il avec un tranſport qu'il ſembloit avoir peine à modérer, vous conſentez donc au ſuccès de mes vœux! Vous allez, par votre aveu, me rendre le plus heureux de tous les hommes! Ah! ma charmante Demoiſelle, ajouta-t-il, quelle ſeroit ma félicité, ſi vous étiez auſſi ſenſible que moi à la nouvelle que je reçois! Dans deux jours ma Mere arrive dans ces lieux! Et ſur le fidèle portrait que mon amour lui a fait de vous dans mes lettres, elle paroît ne pas déſapprouver mon choix.

Mais, Monſieur, lui répondis-je, ſongez-vous que Madame la Marquiſe ne verra pas aiſément ce qu'elle doit penſer d'un portrait tracé par un Amant? Elle vient ſans doute ici pour en juger par ſes yeux; & peut-être ne me ſeront-ils pas auſſi favorables que les vôtres. Eh! non, non, Mademoiſelle, me repartit le Marquis, je ſuis bien aſſuré, que cette juſtice que je vous rends, vous pouvez la prétendre de tous ceux qui auront l'honneur de vous connoître. Une ſupériorité de diſcernement, qui caractériſe ma Mere, ne me permet pas de douter qu'elle ne ſoit, autant qu'on le peut être, charmée de votre rare mérite. Mais, Monſieur, lui répondis-je, ce mérite, ces foibles charmes, que vous me ſuppoſez, pourroient bien ne pas ſuffire; ils devroient être ſoutenus par d'autres avantages plus réels & qui me manquent malheureuſement. Ma-

dame votre Mere eſt-elle inſtruite que je n'ai que ma miſere & une naiſſance très incertaine à vous apporter? N'y-a-t-il pas-là de quoi vous faire appréhender de ſon côté moins de diſpoſition à ſeconder vos vœux? Souffrez, Monſieur, ajoutai-je, que je vous le rappelle: je n'ai point oublié que c'étoit par l'intérêt & l'ambition qu'elle regloit ſes vûës.

Oui, Mademoiſelle, me repartit le Marquis, je conviens de tout ce que vous me dites; mais cette même Mere ambitieuſe & intéreſſée (ſi le reſpect que je lui dois, me permet de me ſervir de ces termes,) eſt auſſi une Mere tendre. Voudroit-elle me voir, livré au plus affreux déſeſpoir, attenter même ſur mes jours? Car à quelles extrêmitez ne pourrois-je pas me porter, ſi elle s'oppoſoit à mes déſirs? Non, non, je ne crains point cet excès de ſévérité de ſa part. En autori-

ſant mon amour, elle aſſurera mon bonheur; & je ſuis en droit de l'eſpérer de ſes bontez. Mais, ma charmante Demoiſelle, ajouta le Marquis du ton le plus animé & le plus tendre, j'oſe vous le repéter; ce bonheur ne me touche qu'autant que je me flatte de pouvoir vous faire jouir du ſort le plus heureux.

Il entroit dans les diſcours du paſſionné Marquis tant de marques de l'amour le plus vif, le plus ſincere & le plus reſpectueux, que je commençai à m'applaudir de la conquête de ſon cœur; je penſois même que le mien ne conſerveroit pas long-tems ſon inſenſibilité pour lui.

Le Marquis cependant me quitta, pour aller, diſoit-il, exécuter quelques ordres que ſa Mere lui donnoit. C'étoit une maiſon qu'il avoit à louer & à faire meubler; c'étoit des Juges qu'il avoit à ſolli-

ci-

çiter pour un procès intéreſſant; c'étoit enfin une foule d'importantes commiſſions dont il étoit chargé, & qui lui deroberoient tous ſes momens, juſques à celui de l'arrivée de la Marquiſe.

Je ne déſavouerai pas que j'attendois ce moment, peut-être avec autant d'impatience que le Marquis. Et que de raiſons n'avois-je pas de le ſouhaiter? Il s'agiſſoit pour moi de la déciſion de ma fortune. Plus pour moi de miſere à craindre, plus de revers, plus d'inquiétude ſur mon ſort, plus de périls ſur mon innocence, ſi la Marquiſe approuvoit le choix de ſon Fils: ajoutez, que dans les diſpoſitions où j'étois d'aimer le Marquis, peut-être y entroit-il déja quelques petits commencemens d'amour. Changement qui ne fut pas l'ouvrage d'un jour; mais auſſi mon indifférence pouvoit-elle tenir contre la politeſſe & la complaiſance des manières,

l'aſſiduité, les ſoins empreſſez, contre la vivacité de l'ardeur avec laquelle cet Amant prévenoit mes déſirs, enfin contre tout ce qui étoit capable de triompher de la plus opiniâtre froideur! ſur-tout étant née, comme je l'ai dit, avec un cœur qui n'étoit rien moins qu'inſenſible: ainſi penétrée de reconnoiſſance & d'eſtime pour le Marquis, il n'y avoit plus extrêmement du chemin à faire pour paſſer dans peu au plus ſincere amour. Voyons quel en devoit être le prix.

Le même jour que la Marquiſe devoit arriver, mon Amant vint me parler, pour me prévenir ſur certains arrangemens qui lui paroiſſoient néceſſaires pour l'exécution de ſon deſſein; & je n'eus pas beaucoup de peine à les approuver. Vous ſçavez, Mademoiſelle, me dit-il, quel eſt le caractère de notre curieuſe Hôteſſe; vous l'avez miſe au fait de tout ce qui vous regarde; & ce ſont là cependant des

des ſecrets qu'il auroit falu lui cacher: mais pour lui derober la connoiſſance de nos affaires, j'ai pris ſoin de choiſir une maiſon bien éloignée de ce quartier. Dans la première viſite que ma Mere vous rendra, elle ne manquera pas de vous engager d'accepter un apartement dans ſon Hôtel; ainſi ce ſera demain, comme je l'eſpère, que vous ſerez logée d'une manière plus convenable: mais parce que la Riou ignore juſqu'à notre demeure, j'ai fait refléxion, que peut-être ſeroit-il à propos de ne pas emmener avec vous votre femme de chambre, qui ne manqueroit pas ſans doute de continuer à voir la Riou, & qui l'inſtruiroit par conſequent de tout ce que nous voulons lui cacher.

Je répondis au Marquis, que cette précaution me paroiſſoit bien imaginée, & que ce ſeroit avec un vrai plaiſir que je ſuivrois le parti qu'il me propoſoit; que j'y croyois mê-

même ma gloire intéreſſée. Content de ma réponſe, il me quitta pour voler au devant de la Marquiſe, qui, le lendemain de ſon arrivée, fut exacte à me rendre viſite. Elle étoit accompagnée de mon Amant, d'une femme de chambre, & ſuivie de trois grands Laquais, vêtus d'une livrée qui me parut d'un goût & d'une propreté achevez.

Peut-être cette remarque ſera-t-elle regardée comme une minutie; mais y en a-t-il pour l'orgueil d'une jeune perſonne? Eſt-il rien qui lui échape? Je refléchiſſois dans ce moment, & ſur mon état préſent, & ſur celui qui m'étoit deſtiné. Le titre de Marquiſe qui m'attendoit, emportoit avec ſoi une ſuite; & cette ſuite devoit reſſembler à celle que la Mere de mon Amant montroit à mes yeux. Mais avançons.

Jugez, Madame, lui dit le Marquis en me montrant, ſi vous avez

à me reprocher que je vous aye fait de Mademoiſelle un portrait flatteur ? Non aſſurement, mon Fils, répondit la Marquiſe ; & j'avoue qu'un extérieur ſi charmant, & une phyſionomie ſi heureuſe, ſuffiſent pour venger Mademoiſelle des injuſtices du ſort. De grace, Madame, lui répondis-je avec un rouge modeſte qui me monta au viſage, épargnez-moi un peu davantage. Je me connois trop, pour ne pas ſentir que c'eſt à votre politeſſe ſeule que je dois les louanges que vous me faites la grace de m'addreſſer. Et moi, Mademoiſelle, je crois reprit la Marquiſe, que c'eſt la juſtice qui vous les donne : au reſte, je ne vous cacherai pas, Mademoiſelle, ajouta-t-elle, que les vûës de mon Fils dérangent un peu les miennes. Je venois même ici, dans la réſolution de lui faire goûter les avantages que je lui allois menager en exécutant certain projet d'agran-

diſſe-

diſſement; mais je trouve que j'aurois bien de la peine à condamner ſon choix; & je ne ſçais pas trop, comment je pourrai raiſonnablement me défendre des inſtances qu'il me fait pour m'engager à conſentir à ſes vœux. Ah! Madame, reprit avec vivacité le Marquis, en ſe jettant aux genoux de ſa Mere, ne me laiſſez pas douter plus longtems de mon bonheur: ce n'eſt pas aſſez que vous excuſiez mon choix; c'eſt par un aveu formel que vous pouvez me rendre heureux: le refuſerez-vous cet aveu à mes inſtances & à mes larmes? La tendreſſe dont vous m'avez toûjours donné des marques, ne parlera-t-elle pas en ma faveur? Eſpérez, mon Fils, lui répondit la Marquiſe; mais avant que de vous donner ma parole, je prétens avoir le tems de faire mes refléxions, & je compte qu'elles ne vous ſeront pas contraires; & ſe tournant enſuite de mon côté: Je crois,

crois, Mademoiſelle, me dit-elle, que vous ne refuſerez pas d'accepter un apartement chez moi: car vous devez ſentir que la bienſéance ne permet pas que vous demeuriez plus long-tems dans cette maiſon. Le rang que mon Fils vous deſtine, demande certains menagemens..... A ces mots, qui valoient preſque un conſentement formel, mon Amant, tranſporté de joye, baiſa mille fois les mains de la Marquiſe; tandis que par mes remercîmens, je lui exprimois ma vive reconnoiſſance pour l'offre gracieuſe qu'elle me faiſoit, & que j'acceptai avec empreſſement. Allons donc, ma chere Demoiſelle, me dit la Marquiſe en ſe levant, & en me préſentant la main; nous n'avons qu'à monter en caroſſe, & à aller tout de ce pas à l'Hôtel. Cathaut, ma femme de chambre, vouloit me ſuivre, mais le Marquis lui dit de demeurer, parce qu'il

qu'il avoit des ordres à lui donner. Les libéralitez qu'il lui fit, auſſi-bien qu'à la Riou, ſervirent à rendre ma perte plus ſupportable à l'une & à l'autre.

Ce ne fut que deux heures après que nous fumes arrivez à l'Hôtel, que le Marquis vint nous y joindre. Rien de plus propre & de plus riant que l'apartement qui me fut deſtiné. Il communiquoit à celui de la Marquiſe, qui ne me quittoit point; & qui m'accabloit de careſſes. C'étoient de continuelles louanges qu'elle me donnoit: rien dans moi qui ne lui parût un ſujet d'admiration. Je la voyois enfin ſi prévenuë en ma faveur, que je ne doutai point qu'elle ne ſe prêtât bientôt aux déſirs de ſon Fils, qui de ſon côté ne ceſſoit de renouveller ſes inſtances avec tant d'ardeur, qu'au bout de huit jours il triompha des feintes oppoſitions de cette Mere poſtiche. On verra bien-

bien-tôt pourquoi je lui donne ce nom.

Il y avoit environ dix ou douze jours que j'étois sortie de chez la Riou, & dans cet intervalle de tems, il ne se passa rien qui mérite d'avoir place dans ces Mémoires. C'étoit toûjours même ardeur, même empressement, même complaisance de la part du Marquis, qui ne se lassoit point de m'entretenir de son amour, & qui sembloit s'impatienter infiniment des refus affectez de la prétenduë Marquise. Le moment arriva enfin qu'il espéroit recueillir le fruit de son artificieuse intrigue, conduite avec tant de ruse durant si long-tems. Sa Mere (laissons-lui encore ce nom) paroissoit s'être renduë à ses prieres. On avoit arrêté le jour auquel nous devions être mariez; & tous les autres arrangemens étoient pris. Un des Amis du Marquis lui prêtoit son château, éloigné de

quelques lieuës de Paris ; & c'étoit dans la Chapelle de ce château que notre mariage devoit ſe célébrer le lendemain, jour deſtiné à me couvrir de honte & d'infamie ; mais le juſte Ciel, protecteur de l'innocence, ſauva la mienne des périls qui la menaçoient.

Le perfide & artificieux Marquis (car quel autre nom pourrois-je lui donner) qui croyoit toucher de près au moment qui devoit le rendre heureux, ſe livroit à des tranſports de joye qu'il ſeroit difficile d'exprimer. La ſatisfaction qui regnoit ſur ſon viſage, y effaçoit cet air ſournois & diſſimulé, qui m'avoit toûjours déplu dans ſa phyſionomie. C'étoient les ſentimens d'une paſſion ſi vive & ſi tendre qu'il m'exprimoit ; c'étoit d'une maniere ſi touchante qu'il s'y prenoit pour me donner mille aſſurances nouvelles du bonheur dont j'allois jouir, que je ne doutois point

que

que je ne fusse destinée à goûter les douceurs du sort le plus digne d'envie.

Il n'y avoit qu'un moment que le Marquis venoit de me quitter, lorsqu'un de ses Amis (c'étoit justement celui qui lui prêtoit le château) vint pour lui parler de quelques arrangemens qui regardoient notre mariage. Je m'étois plaint d'un violent mal de tête, & j'avois dit que j'allois prendre l'air au jardin. Heureusement je n'y descendis pas, parce que je me sentois une si grande foiblesse, que je fus obligée de me jetter sur un lit. Le Marquis, qui me croyoit dans le jardin, fit entrer son Ami dans mon apartement.

Quels discours, grands Dieux! que ceux que j'entendis. Puis-je me les rappeller sans frémir d'horreur! Par ce que je vais rapporter, on jugera de quelle affreuse surprise je devois être saisie.

Eh bien, cher Chevalier, dit

le Marquis à ſon Ami, quelle nouvelle? As-tu parlé à tes Gens? Leur as-tu fait leur leçon? Joueront-ils bien leur rôle? A merveille, répondit le Chevalier; mes ordres ſont donnez; ton affaire réuſſira; repoſe-toi ſur mes ſoins: ſçais-tu quel eſt celui que je deſtine à jouer le principal perſonnage? C'eſt Grosbois, mon Valet de chambre, ce ſera lui qui aura l'honneur de te marier demain avec la belle Marianne: vingt Louis que je lui ai donnez, ont levé tous ſes ſcrupules; mais tu en ſeras quitte à meilleur marché avec mes autres Domeſtiques, qui n'auront à faire que des rôles ſubalternes. Que d'obligations ne t'ai-je pas! reprit le Marquis en embraſſant le Chevalier. C'eſt à toi que je devrai le raviſſant bonheur dont je vais jouir: car je t'avoue qu'il n'y a que la poſſeſſion de ma petite Maîtreſſe qui puiſſe me rendre heureux: tu l'as vûë; conviens avec moi qu'elle vaut bien les peines

nes que je me ſuis données pour m'en aſſurer la jouiſſance. Mais di-moi, repartit le Chevalier; cette petite Créature, ſur quel pied la tiendras-tu? La garderas tu long-tems? Mais, répondit le Marquis, cela dépend du tems que durera ma paſſion: & de te dire combien elle durera, c'eſt ce qui m'eſt impoſſible puiſque je ne le ſçais pas moi-même. Pour ce qui eſt du pied ſur lequel je la tiendrai; tu vois bien que voilà un comique mariage, qui m'impoſe la néceſſité de donner à mon Infante le rang de Marquiſe; bien entendu cependant, que ce ſera uniquement dans ſon apartement qu'elle pourra exiger de mes Gens les honneurs dûs à ce rang: car ce n'eſt point aſſurément mon deſſein de la faire paroître en public. On ne peut rien de mieux, repliqua le Chevalier; car cette petite Marquiſe de nouvelle trempe pourroit bien entrer en défiance, & s'écha-

per de tes filets, ſi elle n'étoit gardée à vûë. Auſſi le ſera-t-elle, reprit le Marquis, du moins tandis qu'elle aura pour moi les mêmes charmes: mais que ma paſſion vienne à s'uſer; oh! alors qu'elle m'échape, à la bonne-heure, je lui en laiſſerai la liberté toute entiere. Mais Chevalier, ajouta le Marquis en l'interrompant; tu as vû la nouvelle Mere que je me ſuis donné, je veux dire, cette Femme que j'ai érigée en Marquiſe Douairiere; qu'en penſes-tu? N'avoueras-tu pas que c'eſt-là une véritable trouvaille pour un jeune-homme qui veut mettre à fin quelque Avanture? Il faut voir avec quelle adreſſe elle a ſçu jouer ſon rôle: mais elle va bientôt m'être inutile; ainſi des affaires qu'elle ſuppoſera, vont la rappeller en Province, ſans cependant qu'elle ſorte de Paris. Tiens, Chevalier, croi-moi, ne laiſſe pas oiſifs les talens inestimables de cette habile

Fem-

Femme-là; je ſerois en vérité charmé que tu en tiraſſes avantage. Fort bien, reprit le Chevalier; mais il me faudra auparavant découvrir quelque Marianne. Adieu; je te quitte; il ſe fait tard: je vais t'attendre à ma campagne, & y diſpoſer toutes choſes pour ton heureux mariage. Sera-ce avant le jour que tu y viendras avec les deux Marquiſes? Oui, reprit le Marquis, & je te promets que tu ſeras content de mon exactitude.

Voilà cet aſſommant entretien, dont je ne perdis pas un mot! Quelle violence n'eus-je pas à me faire pour ne pas éclater! De quels mouvemens de dépit, de fureur & de rage mon ame ne fut-elle pas ſaiſie! La noirceur, la perfidie, la trahiſon, furent-elles jamais pouſſées plus loin!

Heureuſement le Scelérat qui vouloit m'immoler à ſes infames artifices, ſortit pour conduire le Che-

valier. Je profitai de ce moment pour me précipiter hors du lit, & pour descendre au jardin, où je m'abandonnai aux plus tristes réflexions. Je ne doutai pas que mon innocence n'eût tout à craindre de la violence du perfide Marquis, si je lui laissois soupçonner que j'étois instruite de ses noirs desseins. C'étoit donc une nécessité pour moi, loin d'éclater en reproches & en invectives, de garder un profond silence sur toutes les affreuses circonstances que je venois d'apprendre. Toutes mes vûës devoient se tourner du côté des moyens que je pourrois employer pour me derober aux périls où j'étois exposée. J'élevai mes yeux au Ciel; je remis mes intérêts entre les mains de Dieu par la priere la plus fervente, je réclamai son assistance. Je sentois bien que je n'avois d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite : mais l'ex-

l'exécution d'un pareil deſſein ne me paroiſſoit pas facile. Comment pouvois-je eſpérer d'échaper à une foule de Domeſtiques, lâches complices de leur Maître, & gagez peut-être pour me garder à vûë? J'étois dans ces nouvelles perplexitez, lorſque le Ciel, attendri par mes larmes, m'inſpira le deſſein qui fixa mes irréſolutions. Il y avoit dans le jardin où je me promenois, une grande allée d'arbres, dont les branches pendoient en partie dans une ruë peu fréquentée. Moins effrayée des dangers où j'expoſerois ma vie, que de ceux que couroit ma vertu, je me propoſai de profiter du tems de la nuit pour monter ſur un de ces arbres, & pour en deſcendre avec le ſecours de quelques cordons dont j'aurois ſoin de me pourvoir. Mon plan étant ainſi formé, mes frayeurs commencerent à ſe diſſiper : mais pour ôter tout ſoupçon du projet

que je méditois, je devois affecter une grande tranquillité. Malgré le trouble intérieur dont j'étois agitée, j'eus assez de force d'esprit pour n'en rien laisser paroître. Le tems du souper approchoit. Je remontai dans mon apartement, où je trouvai le Marquis, & la Scelérate qui l'avoit si bien servi dans ses infames desseins. Que la vûë de ces deux personnes me parut affreuse, & que j'eus de peine à déguiser l'horreur dont elle me saisit; mais la dissimulation m'étoit nécessaire.

L'on s'étoit cependant mis à table, où je ne devois pas assurément apporter un grand appétit. Le Marquis, inquiet de ce que je ne mangeois pas, s'aviſa heureusement de me conseiller d'aller prendre du repos. Avec quel empressement ne profitai-je pas de cette occasion, pour me délivrer de l'odieuse présence de ce lâche perfide. Une femme de chambre vint m'aider à me

me mettre au lit, où j'attendis avec une impatience extrême le moment commode pour m'échaper. Dès que j'eus lieu de croire que tout le monde dans la maison étoit plongé dans un profond ſommeil, je me levai précipitamment, & m'habillai à la hâte. J'avois eu la précaution de conſerver de la lumiere: mais où trouver les cordons qui m'étoient néceſſaires? La vûë d'un péril qui effraye, rend l'eſprit inventif. Un drap de lit que je coupai en pluſieurs bandes, ſuppléa au défaut des cordons dont j'avois beſoin. Pourvûë de cet heureux ſecours, d'un pas tremblant je deſcendis dans le jardin. Mais quelle peine, quelle fatigue, quel péril même, ne m'en coûta-t-il pas pour pouvoir grimper ſur l'arbre auquel je m'étois attachée! Après bien des efforts cependant, je fus aſſez heureuſe pour y réüſſir. L'embaras n'étoit pas auſſi grand pour deſcen-

cendre. Il ne s'agiſſoit que de lier fortement à quelques branches les bandes dont je m'étois munie, & de m'en ſervir enſuite pour me gliſſer dans la rue. M'y voilà enfin; mais que deviendrai-je ! C'eſt ce que la ſuite de ces Mémoires apprendra.

Fin de la Cinquième Partie.





LA NOUVELLE MARIANNE;

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****,

Ecrits par elle-même.

SIXIEME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XL.

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****.

SIXIEME PARTIE.

QUelle ſituation plus triſte & plus affreuſe que la mienne! Il étoit deux heures après minuit! Je me trouvois ſeule dans une ruë peu fréquentée; pouvois-je eſpérer,

que dans un tems où tout le monde goûte les douceurs d'un tranquille ſommeil, le hazard m'offriroit quelqu'un dont je pûſſe implorer le ſecours! Je m'étois aſſiſe ſur un banc, ou ſaiſie de froid & toute tremblante, j'attendois avec impatience les premiers rayons de l'aurore. Mais le jour qui reviendra, me diſois-je en moi-même, me ſauvera-t il de mes cruelles infortunes! Que je ſuis malheureuſe! Etrangere à toute la terre, qui voudra me tendre une main ſecourable; qui s'intéreſſera à mes diſgraces! Mais ſuppoſé que quelqu'un s'empreſſe à me ſoulager dans ma miſere, la funeſte expérience que je viens de faire de la perfidie des hommes, ne doit-elle pas me rendre ſuſpects tous les ſecours que l'on voudra m'offrir! Fatale Beauté! A combien de nouveaux périls ne vas-tu pas expoſer mon innocence! Ce ſont ces périls qui m'effrayent

fuyent, bien plus que que toutes les horreurs de ma misere!

Ces tristes reflexions m'arrachoient des larmes; mon visage en étoit baigné. Je poussois les plus tristes soupirs; mais, & mes sanglots, & mes pleurs, n'apportoient aucun remede à mes maux. Il faloit me déterminer sur le parti que je prendrois; mais le moyen de prendre une résolution! La Riou à la vérité me revenoit dans l'esprit; mais outre que cette Femme ne pouvoit gueres prêter à mes maux qu'une stérile pitié, si je me retirois chez elle, ne devois-je pas craindre que le perfide Marquis vînt m'y chercher, & me rendît tôt ou tard l'infortunée victime de sa violence, ou de ses artifices?

J'étois dans ces cruelles agitations, lorsque je crus entendre de loin le bruit d'un carosse. Je ne pus d'abord démêler s'il venoit de mon côté. Mais devois-je l'évi-

ter, ou bien m'en approcher? Mille sujets de frayeur se présentoient à mon esprit allarmé. Peut-être m'écriai-je, sont-ce ici de nouveaux périls qui me menacent! Je prêtois cependant une oreille attentive au bruit qui commençoit à se faire entendre de plus près. Si du moins l'obscurité de la nuit m'eût permis de distinguer les objets, j'aurois sçu à quoi m'en tenir. J'aurois pu examiner, si les personnes que je supposois être dans le carosse qui approchoit de plus en plus, avoient un air qui pût me rassurer; & si je pouvois en sûreté réclamer leur assistance. Mais j'eus bientôt des craintes plus pressantes. La rue étoit étroite; le carosse, dont le bruit avoit frappé mes oreilles, n'étoit plus qu'à quelques pas de moi. J'eus beau me tenir collée contre le mur, j'allois en être écrasée; les cris que je poussai m'arracherent au danger. Le Fiacre (car c'en étoit un) arrê-

rêta ſa voiture. Ah! qui que vous ſoyez, m'écriai-je, ſi vous avez un cœur ſenſible à la pitié, prenez compaſſion d'une miſerable Infortunée; ſauvez-la, ſauvez ſon innocence. Et qui, s'il vous plaît, vous a plantée-là, ma belle Demoiſelle? me répondit le Fiacre qui étoit deſcendu de ſon ſiége, & qui s'étoit approché de moi: ce n'eſt gueres ici le tems, je crois, de coucher à la belle étoile! & encore une jeune Poulette comme vous! Eh fi, c'eſt un meurtre que cela! Mais patience, vous n'en mourrez pas pour cette fois; il n'y a heureuſement perſonne dans ma voiture: Eh bien vous n'avez qu'à y monter; dites-moi ſeulement où vous voulez que je vous conduiſe. Hélas! je ne ſçais, lui répondis-je, car je ne tiens à perſonne ſur la terre. Oh! pardi, en voici bien d'un autre, reprit le Fiacre; il faut bien cependant que vous ſoyez l'enfant à quel-

qu'un, à moins que vous ne ſoyez tombée des nuës; mais dites-moi, ſi vous n'avez point de Parens, n'avez-vous pas du moins quelque Amie? Car vous voulez apparemment que je vous mene quelque part? Je ne connois, lui répondis-je, qu'une Femme chez qui j'ai logé; mais je crains, ſi je retourne chez elle, qu'un jeune Seigneur, dont j'évite les violences, ne vienne m'y enlever. Eh bien, ma belle Demoiſelle, il y a remede à cela: on ne chomme peut-être pas d'Auberges ici. Tenez, il y en a une bonne dans notre quartier; voulez-vous que je vous y conduiſe? Mais bien entendu que je ne dirai pas que je vous ai ramaſſée dans la ruë; car tout franc, cela ſentiroit un peu la contrebande. Eh bien, pour vous tirer d'embaras, je veux bien qu'il m'en coûte la façon de quelques petits menſonges: vous verrez, ſi je ne ſuis

pas

pas le premier homme du monde pour fabriquer ſur le champ une hiſtoire. Mais vîte & tôt, dépêchons, s'il vous plaît; car je crois que l'un & l'autre, ſi nous tremblons, ce n'eſt, pardi, pas de chaud: plantez-vous ſans façon dans ma voiture, & je vais vous mener bon train.

Je n'avois pas à héſiter. Car quel autre parti me reſtoit-il à prendre? Je m'abandonnai donc à la conduite de celui qui me parloit; mais un point m'inquiétoit. Quel accueil, me diſois-je en moi-même, me fera-t-on dans cette nouvelle Auberge où je vais deſcendre? Voudra-t-on même m'y recevoir? Ferai-je d'abord un ſincere aveu de ma miſere? Dirai-je, que je n'ai pas de quoi fournir à la dépenſe d'un ſeul jour? car c'étoit-là la triſte ſituation où je me trouvois. Je me rappellois bien, que la Riou n'avoit rien employé pour mon uſage de ce peu d'argent

que je lui avois remis; mais le caractère de cette Femme me faiſoit craindre qu'elle ne fût pas d'humeur de s'en déſaiſir: & dans cette triſte ſuppoſition, je me voyois condamnée à n'avoir d'autres eſpérances que dans les humilians ſecours que la charité voudroit bien me prêter Ah! mon Dieu, m'écriois-je, ne m'abandonnez pas; c'eſt dans vos paternelles bontez que je mets ma confiance; ſauvez ma vertu des périls qui la menacent; inſpirez à quelque ame pieuſe des ſentimens compâtiſſans en ma faveur.

C'étoit avec la plus vive ardeur que je réclamois le ſecours du Ciel, lorſque le Fiacre qui me conduiſoit, fut arrêté par un jeune Inconnu, qui vint ſe préſenter à une des portieres. Eh! Madame, ou Monſieur, dit-il, car je ne ſçais pas à qui j'ai l'honneur de parler; ne me refuſez pas la grace que j'ai à vous demander.

der. Un de mes Amis ſe meurt à quelques pas d'ici; il eſt dangereuſement bleſſé; peut-être lui conſervera-t-on la vie, ſi l'on peut lui prêter un prompt ſecours: ſouffrez que je monte avec lui dans cette voiture, qui nous deſcendra chez un Chirurgien pas loin d'ici.

Nouveau ſujet de frayeur pour moi, & qui me troubla au point, que je n'eus pas la force de répondre une ſeule parole. N'avois-je pas en effet lieu de craindre, que ce ne fût-là quelque avanture dont j'aurois peine à me tirer?

Le Fiacre cependant, jugeant par ce qu'on venoit de me dire, que c'étoit-là une bonne aubeine qui lui revenoit, ſe garda bien de la laiſſer échaper; & ſans me conſulter, il conſentit volontiers à recevoir dans ſa voiture les deux perſonnes qui ſe préſentoient. Ce ne fut pas ſans bien des efforts que l'on vint à bout d'y faire monter

celui qui étoit bleſſé. L'Inconnu qui m'avoit parlé, me fit des excuſes ſur l'incommodité que cette fâcheuſe rencontre me cauſoit: Il addreſſa enſuite la parole à ſon Ami, & lui demanda comment il ſe trouvoit. Je ne vis plus, lui répondit-il d'une voix foible; je répans tout mon ſang; je ſerai mort avant que d'arriver chez le Chirurgien où tu me conduis. Cher Ami, je te pardonne ma mort; mais ordonne, je t'en prie, que l'on me deſcende; ce ſera me prolonger la vie de quelques momens; car je ne puis plus tenir contre la violence des cruels cahots qui me tuent.

Nous nous trouvions alors heureuſement devant la porte d'une Auberge. L'Inconnu commanda au Fiacre d'arrêter, & de frapper pour faire ouvrir. Plus d'un quart d'heure ſe paſſa avant que perſonne répondît. Une jeune Servante enfin, encore moitié endormie, ſe préſenta, une lanterne à la main. Pour-

ra-t-on jamais s'imaginer quelle dût être ma ſurpriſe! C'eſt chez mon ancienne Hôteſſe, chez la Riou, que l'on me fait deſcendre! C'eſt une de ſes Servantes qui s'offre à mes yeux! Ma vûë l'étonna au point, qu'elle recula pluſieurs pas en pouſſant de hauts cris! Mais moi-même, que devins-je! De quelle frayeur ne fus-je pas ſaiſie, lorſque j'eus jetté mes regards ſur l'Inconnu qui m'offrit la main pour m'aider à deſcendre! Ce fut un tremblement univerſel de tout mon corps! Jamais auſſi n'eus-je un plus juſte ſujet de frémir! J'ai parlé du Chevalier, de cet Ami du perfide Marquis qui devoit ſe prêter à ſes infames deſſeins; c'eſt lui qui s'offre à mes regards; c'eſt lui qui me préſente la main! Je fus à peine deſcenduë, que je tombai en foibleſſe. L'on fût obligé de me porter ſur un lit, où je demeurai durant pluſieurs heures, ſans que tous les ſecours que l'on me prêta, pûſ-
ſent

ſent me rappeller à la vie. Heureuſement le Chirurgien qui avoit été mandé pour viſiter les playes de l'Ami du Chevalier, me fit reprendre l'uſage des ſens, au moyen de quelques goutes d'un élixir que l'on eut bien de la peine à me faire avaler.

Mais chaque moment de cette journée devoit-il donc être marqué par quelque nouveau ſujet d'étonnement? C'en fut un bien grand pour moi, que la poſture dans laquelle j'apperçus le Chevalier : Je le vis à mes genoux, lorſque mes yeux recommencerent à s'ouvrir à la lumiere. Que ma vûë, ma charmante Demoiſelle, me dit-il, ne vous ſoit plus odieuſe; & faites-moi la grace de me regarder comme un homme entierement dévoué à vos intérêts. Je n'ignore pas que vous devez me haïr, à cauſe du zèle que j'ai montré à ſeconder les intentions du Marquis; mais que la vivacité

de

de mon repentir vous désarme. Je devine aisément le sujet des allarmes que ma présence vous a causées. Vous avez craint que je n'instruisisse le Marquis du lieu de votre retraite; mais loin d'avoir cette pensée, croyez, Mademoiselle, que ma vie, je la sacrifierois plutôt mille fois, que de souffrir que votre innocence soit exposée au moindre danger. C'est-là, Monsieur, un changement, lui répondis-je, qui a droit de me surprendre, & qui ne s'accorde gueres avec l'entretien que vous eutes hier avec le Scelérat que vous venez de nommer. Car c'est par votre secours & par vos intrigues, que je devois tomber dans les piéges honteux qu'il tendoit à ma vertu. Ne sçais-je pas aussi, que c'est dans votre château que je devois être conduite aujourd'hui, & que vos Domestiques y devoient jouer les principaux rôles dans la scène sacrilège que l'on pré-

pa-

paroit. Non, Mademoiſelle, me répondit le Chevalier; je ne déſavouerai aucun de tous ces crimes; & c'eſt avec la plus vive douleur que je me les reproche: mais épargnez-moi, de grace, la confuſion de me les rappeller, & croyez que tous mes efforts vont ſe réunir pour vous en faire perdre la mémoire. Les effets ſuivront de près mes promeſſes; je ſuis heureuſement au fait de vos affaires; & je ſçais combien vous avez à vous plaindre de la rigueur du ſort. Eh bien, Mademoiſelle, ce ſeront mes propres Parens qui vous vengeront de ſes caprices. Je vais de ce pas les intéreſſer en votre faveur; & j'eſpère que vous ne tarderez pas à recevoir des aſſurances de leur amitié. Eh! comment, Monſieur, lui répondis-je, cela ſe pourra-t-il? Ne leur ſuis-je pas étrangere? Quel motif les engageroit donc à prendre pour moi de favorables intentions?

Le

Le même motif, Mademoiſelle, reprit le Chevalier, qui influe dans toutes leurs actions: ils ſont profeſſion de Pieté; pourront-ils ſçavoir les périls que peut à chaque inſtant courir votre innocence, ſans chercher à vous en mettre à couvert? Oui, Mademoiſelle, n'en doutez pas: vous trouverez dans ma vertueuſe Mere, une perſonne zèlée à proteger votre ſageſſe. Peut-être me repéterez-vous encore, que ce ſont-là des diſcours qui ne s'accordent gueres avec ceux que j'ai tenus au Marquis, & que vous avez peut-être entendus; mais ce ſont, Mademoiſelle, les efforts que vous avez faits, les périls que vous avez affrontez pour vous arracher à ceux qui menaçoient votre vertu, qui ont opéré en moi ce changement ſubit qui vous ſurprend. Oui, c'eſt moins à vos charmes qu'à votre ſageſſe, digne de tous les reſpects, que je rends mes hommages.

Le

Le Chevalier me pria enſuite, qu'en attendant qu'il pût me donner des nouvelles de ſes Parens, je demeuraſſe tranquille, ſans rien craindre du côté du Marquis; diſant qu'il ſçauroit lui parler, & l'intimider de façon à me délivrer aiſément de ſes pourſuites. Ce fut après m'avoir parlé ainſi, qu'il me quitta pour retourner auprès de ſon Ami, dont les bleſſures avoient été viſitées, & qui heureuſement ne ſe trouverent pas ſi dangereuſes qu'on l'avoit cru. Pour moi, je reſtai dans une perplexité inconcevable, cauſée par la rapidité avec laquelle j'avois paſſé par tant de changemens en ſi peu de tems.

En effet, que d'évenemens différens dans moins de trois heures! Que de ſurprenantes rencontres! Ce Fiacre, cet Ami du perfide Marquis; cette Riou, chez qui le hazard me fait deſcendre; cette foibleſſe dans laquelle je tombe, & qui fait comprendre au Chevalier, com-

combien les périls qui menaçoient mon innocence, étoient capables de m'effrayer! Frayeur dont il me voit saisie, & qui lui inspire pour moi les sentimens de la plus respectueuse estime. Je ne sçavois pas cependant encore, si je devois trop me fier aux marques qu'il m'en donnoit. Mais il devoit bientôt m'ôter tous les doutes qui m'inquiétoient. Avant que de me quitter, il recommanda à la Riou, d'avoir de moi un soin extrême; & il me dit qu'il ne tarderoit pas à venir sçavoir de mes nouvelles, dès qu'il auroit pris les arrangemens qu'il méditoit. Nous verrons bientôt quels ils étoient, & les heureux effets dont ils furent suivis.

Voilà donc le Chevalier parti, & me voilà seule avec mon ancienne Hôtesse. Que de questions n'avoit-elle pas à me faire? Avec quel empressement aussi ne saisit-elle pas le moment où elle pouvoit m'entre-

tenir à ſon aiſe? Eh! qu'eſt-ce donc que tout ceci, me dit-elle, ma belle Enfant? Vous n'êtes donc pas Marquiſe, puiſque vous voilà encore Marianne? Mais dites-moi, votre Monſieur le Marquis vous auroit-il joué le même tour que le Baron joua à la pauvre Agathe? Vous auroit-il plantée-là? Et cette Dame la Marquiſe ſa Mere, que dit-elle, s'il vous plaît, de tout ce beau tripotage? Hélas! ma chere Dame, lui répondis-je, tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis la perſonne du monde la plus infortunée; que le barbare ſort ne ſe laſſe point de me perſécuter; & que je parois deſtinée à voir chaque moment de ma vie marqué par quelque nouvelle diſgrace: mais en eſt-il de plus cruelles que celles que je viens d'eſſuyer! Le traître, m'écriai-je, avoir eu recours aux artifices les plus noirs & les plus honteux, pour triompher de mon in-

no-

nocence! S'être ſuppoſé une Mere, qui, gagnée par l'eſpoir d'un gain ſordide, ſe prête à ſes lâches deſſeins! Et là-deſſus, pour prévenir toutes les interrogations que mon Hôteſſe n'auroit pas manqué de me faire, je lui fis de mes Avantures un récit circonſtancié, qui ne laiſſa rien à déſirer à ſa curioſité. Je lui appris par quel heureux hazard j'avois été inſtruite des projets du Marquis, les meſures qu'il devoit prendre le lendemain pour l'exécution, & comment enfin j'allois en être la miſerable victime, ſi je n'avois trouvé moyen de me derober, par une prompte fuite, au déſaſtre qui me menaçoit. Oh! pour cela, dit la Riou, après avoir entendu, ſans m'interrompre, tout mon récit, dont chaque circonſtance ſembloit redoubler ſon étonnement; il faut convenir que les hommes ſont bien traîtres! Voyez un peu les tours que ces fourbes-là jouent

à la jeuneſſe! Mais j'en reviens à votre Marquis, moi qui le croyois une ſi bonne ame, qui me fiois tant à lui, que je lui aurois, pardi, donné de bon cœur mon Angelique, s'il m'avoit dit qu'il en vouloit faire une Marquiſe! N'aurois-je pas fait-là un bon marché? La pauvre Enfant! il en auroit fait une Marquiſe d'une jolie façon. Mais n'en parlons plus; auſſi-bien ne crois-je pas qu'il ſoit tenté de venir encore ici montrer ſon nez: qu'il y retourne ſeulement, il verra que Madame Riou n'eſt ni ſotte, ni bête, & qu'elle n'eſt pas femme à être deux fois la dupe des gens. Mais tenez, Marianne, voulez-vous que je vous diſe mon petit avis? Vous avez ici, comme vous ſcavez, bien des nipes qui vous reviennent; dites-moi qu'en voulez-vous faire? Je n'en profiterai aſſurément pas, répondis-je. Et aſſurément, reprit-elle, vous feriez-là, ce qui s'ap-

s'appelle en bon François, une véritable ſottiſe, s'il faut vous parler net. Eh quoi! Madame, lui repliquai-je, me croyez-vous donc aſſez peu de délicateſſe pour que je veuille garder des préſens qui m'auroient été faits dans des vûës ſi injurieuſes à mon honneur? Non, non, il n'en ſera rien, & je ne ſortirai point d'ici, que je n'aye fait de toutes ces hardes un paquet, que vous aurez la bonté de faire rendre à ſon addreſſe. Ah! oui, oui, attendez-vous-y, repliqua la Riou, que je les faſſe rendre, moi! Oh! je ne ſerai pas ſi bête: ce que l'on rend, on ne l'a plus; & il eſt bon cependant d'avoir dans ce ſiécle-ci. Ainſi, Marianne, croyez-moi, ſans aller vous alambiquer la tête, pour ſçavoir ſi celui qui vous donne a eu de bonnes intentions, ou s'il en a eu de mauvaiſes, gardez toûjours à bon compte ce que vous avez reçu. Car n'eſt-il pas vrai qu'un

pécheur qui donne, tout bien conſideré, vaut mieux pour celui qui reçoit, qu'un Saint qui ne donne rien: eh, pardi, ce n'eſt pas à la main qui donne, c'eſt à ce qui eſt donné qu'on prend garde.

Mais mon Hôteſſe eut beau me prêcher; le reſultat fut, que les hardes ſeroient renvoyées au Marquis: & elles le furent, après quelques heures données au repos. J'étois occupée à en faire un paquet, lorſque le Baron entra dans ma chambre. Eh! qu'eſt-ce donc, Mademoiſelle? me dit-il en entrant; vous diſpoſeriez-vous à faire quelque voyage? En voilà, je crois, les préparatifs. Vous vous trompez, Monſieur, lui répondis-je; je n'y ſonge pas. Mais ces paquets, me repliqua-t-il, ſignifient ſans doute quelque choſe? Rien, Monſieur, repris-je, ſi non que ne m'appartenant point, je ne crois pas qu'il me convienne de les garder: ce

ſont, en un mot, ajoutai-je, pour vous mettre au fait, des nipes que je renvoye au Scelérat de qui je les ai reçûës; car mon honneur ſouffriroit trop à conſerver des choſes qui me viennent d'une main ſi odieuſe. Ah! je vous entens, Mademoiſelle, reprit le Baron; voilà un trait bien digne de vous, & je ſerai charmé de l'apprendre à ma Mere, car je ſuis aſſuré que cela ne ſervira pas peu à accroître la haute idée que je lui ai donnée de votre vertu. Et comment donc, Monſieur? repris-je d'un ton étonné, auriez-vous déja parlé de moi à vos Parens? mais à quelle occaſion, s'il vous plaît? Avez-vous donc cru, Mademoiſelle, me repliqua le Baron, que je ne vous donnois que de trompeuſes paroles, lorſque je vous ai promis de travailler à intéreſſer ma Mere en votre faveur? C'eſt-là un ſoin dont je viens de m'acquitter avec zèle, & j'oſe me flatter que vous ne tarderez pas à en reſſentir

les effets. Souffrez que je ne m'explique pas davantage ; peut-être que dans peu d'heures je pourrai vous en donner des nouvelles plus positives.

Je vous avois auſſi promis, Mademoiſelle, continua-t-il, de prendre des meſures néceſſaires pour vous défendre contre les artifices ou la violence du Marquis, & je penſe y avoir réüſſi. Peut-être croyez-vous que je lui ai déguiſé la vérité ? Non, Mademoiſelle, mon caractère franc & ſincere ne me permit jamais de diſſimuler. J'ai donc fait au Marquis un aveu de tout ce qui vous eſt arrivé depuis le moment de votre fuite ; je ne lui ai pas caché, que ravi d'admiration pour les périls où vous aviez expoſé votre vie pour ſauver votre innocence, je n'avois pu vous refuſer toute mon eſtime. Je lui ai dit auſſi, par quel hazard j'avois eu le bonheur de vous rencontrer. Il ſçait même la frayeur & le funeſte ac-

accident que vous a cauſé ma préſence. En un mot, je n'ai rien oublié pour vous repréſenter à ſes yeux avec tous les traits d'une perſonne vertueuſe, digne de tous ſes reſpects. Mais rien de tout ce que je lui ai dit, n'a pu le ramener à des ſentimens d'honneur & de probité. Le Scelérat (car de quel autre nom puis-je l'appeller?) loin de rénoncer à ſes criminels deſſeins, m'a parlé des nouveaux artifices qu'il méditoit, pour n'être pas fruſtré de toutes ſes eſpérances. C'eſt alors que je n'ai plus hézité de lui declarer, que votre honneur m'étoit devenu plus cher que ma vie; & que, falut-il répandre tout mon ſang, je ne balancerois pas de le verſer, pour vous épargner juſqu'au moindre danger. Je ne ſçais ce qu'il y avoit de menaçant dans mon ton; mais le Marquis, qui n'eſt rien moins que brave, s'en eſt laiſſé intimider; ainſi je ne crains

pas qu'il veuille former encore quelque projet qui doive vous allarmer. Ce ſont-là, Monſieur, lui répondis-je, des ſoins pour leſquels je vous rends mille actions de graces, & dont je vous promets de conſerver éternellement le ſouvenir. Eh! non, Mademoiſelle, me repartit le Baron, ne me parlez pas de reconnoiſſance, je n'en mérite aucune. Car qu'ai-je fait pour vous, que ce que tout homme d'honneur auroit fait en ma place? Mais ſi vous avez quelque grace à m'accorder, ne me refuſez pas celle d'oublier à jamais bien des ſujets de plainte qui doivent avoir excité à juſte titre votre reſſentiment contre moi.

Mais, Monſieur, repris-je, ſouffrez que je vous diſe, que j'en ai peut-être encore de nouvelles à vous faire. Vous connoiſſez le caractère du Marquis: vous lui avez parlé de façon à lui laiſſer voir.

tou-

toute l'ardeur du zèle que vous aviez pour mes intérêts ; & ce zèle, ne lui paroîtra-t-il pas ſuſpect ? Ne jugera-t-il pas de vos intentions par les ſiennes ? Ne croira-t-il pas ? . . . Eh ! quoi donc, Mademoiſelle ? me répondit le Baron, penſez-vous que j'aye été aſſez indiſcret pour faire naître par mes paroles quelque ſoupçon injurieux à votre gloire ? Non, non, raſſurez-vous ; je n'ai dit au Marquis que ce qui arrivera peut-être bientôt. Je lui ai appris que ma Mere, dont la vertu eſt connuë, alloit vous donner retraite chez elle, ou vous en aſſureroit une dans un Couvent : car ce ſont-là, je crois, les deux partis qu'elle aura l'honneur de vous propoſer ; ce ſera à vous à décider lequel vous convient davantage. Ce ſera-là, Monſieur, lui répondis-je, un choix qui ne m'embaraſſera pas ; & je ne vous cacherai pas même que le Cloître l'emportera, ſi la choſe

ſe dépend de moi: car je vous avoue, que les périls auxquels je viens d'échaper m'ont ſi fort effrayée, qu'une obſcure retraite, où mon innocence ſoit à couvert de tout danger, eſt devenuë l'objet de tous mes vœux.

Je jugeai par l'air de triſteſſe dont le viſage du Baron ſe couvrit, que ce parti n'étoit gueres de ſon goût. Il n'oſa cependant rien témoigner; mais il ſe contenta de me dire, qu'il auroit cru que le penchant que j'avois pour la vertu, m'auroit fait ſouhaiter d'avoir ſans ceſſe devant les yeux une perſonne qui m'en donnât de continuels exemples; & que je pouvois eſpérer de trouver cet avantage dans la compagnie de ſa Mere, autant attentive à pratiquer tous les devoirs d'une exacte pieté, qu'à ne rien negliger des bienſéances de la vie civile.

Quoique le Baron eût pris une

forte paſſion pour moi, dès qu'il m'eut vûë, il ne dit pas un ſeul mot de ſon amour; il ſembloit même craindre que ſes yeux ne trahiſſent les ſentimens de ſon cœur. Mais il me fut aiſé de démêler ce qu'il lui en coûtoit pour leur impoſer ſilence. Sans doute comprit-il, qu'effrayée, comme je le devois être, de tout ce que je venois d'eſſuyer de la perfidie & de la ſéduction des hommes, l'intérêt de ſon amour demandoit, qu'il ne précipitât pas des declarations; qui probablement n'auroient pu que retarder le ſuccès de ſes vœux. Pouvois-je ne lui pas ſçavoir bon gré de la reſpectueuſe contrainte dans laquelle la crainte de me déplaire le retenoit?

Il me m'eût pas plutôt quittée; que ſans me donner le tems de faire réfléxion ſur ma pauvreté, qui me laiſſoit ſans aucune nipe, j'achevai le paquet des hardes que j'avois

vois à renvoyer au Marquis. Je voulus que dans le moment même la Riou prît soin de le lui faire remettre: Peut-être auroit-il falu y joindre une lettre: mais où aurois-je trouvé des termes qui eussent pu exprimer la colere & le dépit dont j'étois animée contre le Scelérat qui avoit attenté sur ma vertu?

J'avois dit à une Servante qui étoit dans ma chambre, d'avertir sa Maîtresse de venir me parler: mais que l'on juge de mon trouble, lorsque la même fille revint pour me dire, que la Riou avoit été mandée par Madame la Comtesse de Mezin, qui venoit de lui envoyer son carosse: La Comtesse de Mezin! m'écriai-je avec une surprise que je ne pus déguiser: Juste Ciel! que deviendrai-je! Ah! c'est pour le coup que ma perte est assurée! Je vais être livrée entre ses mains: elle se vengera sur moi de la mort du barbare Comte, immolé à la juste fu-

reur

reur de l'infortuné Chevalier! Car je ne doutois pas que cette Comteſſe ne fût la Mere du Comte de ce nom, qui avoit payé de ſa vie l'entrepriſe qu'il avoit formée contre mon honneur. Mais comment, me diſois-je en moi-même, a-t-elle pu découvrir le lieu de ma retraite? Seroit-ce la Riou qui m'auroit trahie? Elle ſeule ſçait mes ſecrets: l'eſpoir d'un gain ſordide peut tout ſur une ame auſſi intéreſſée que la ſienne. Oui; je n'en puis douter, c'eſt elle qui aura parlé, & qui par-là me perd ſans reſſource! Car comment échaper à cette nouvelle perſécution! Infortunée que je ſuis! Sans protection, ſans appui, je n'ai que mon innocence & mes larmes à oppoſer à toutes les armes dont on ſe ſervira pour m'accabler & pour me perdre.

Je m'étois laiſſé tomber dans un fauteuil, & la tête triſtement appuyée ſur une table, je pouſſois de

de profonds ſoupirs; mes yeux attachez contre terre ſe baignoient de pleurs; & je me livrois aux plus déſeſpérantes refléxions. Une foule d'idées plus accablantes les unes que les autres; & qui ſe préſentoient tumultueuſement à mon eſprit, m'empêchoient de me décider ſur le parti que j'avois à prendre. Envain m'occupois-je à chercher des moyens qui pûſſent me ſauver des périls auxquels je me figurai d'être expoſée; aucun qui ne parût devoir me livrer à des dangers encore plus redoutables que ceux que je voulois éviter. J'étois dans ces cruelles agitations; lorſque la Riou, qui revenoit de chez la Comteſſe, monta dans ma chambre. Prévenuë de la penſée; que c'étoit elle qui m'avoit trahie, je lui jettai des regards menaçans qu'elle ne méritoit aſſurément pas. Oh! oh! quelle mouche vous pique, s'il vous plaît, Mademoiſelle?

me dit mon Hôteſſe, ſurpriſe de l'accueil un peu nouveau que je lui faiſois. Que ſignifient ces yeux hagards avec leſquels vous regardez votre monde? Ne voilà-t-il pas de jolis remercîmens pour tout le bien qu'on tâche de vous faire: témoin encore, ſoit dit ſans reproche, le petit ſervice que je viens de vous rendre; mais puiſque vous avez l'eſprit ſi mal tourné, je veux, pour vous punir, ne vous rien dire de ce que j'ai fait pour vous. J'ai cependant de bonnes nouvelles à vous donner; mais afin de vous apprendre à faire une autre fois la mouë aux gens, je ne vous en ſouffllerai pas un mot. Si vous ſçaviez, par exemple, quel bon cœur c'eſt que cette Comteſſe de Mezin? Connoiſſez-vous donc cette Dame-là, repris-je? Eh! pardi, me répondit la Riou, il faut bien que je la connoiſſe, & qu'elle me connoiſſe auſſi, & que nous nous

connoiſſions toutes deux, puiſque nous venons de nous parler; & c'eſt de vous, s'il vous plaît, Mademoiſelle: Eh! Dame, il faut voir ſi j'en ai bien dit. Tenez, Marianne, ſi vous étiez ma fille, comme vous ne l'êtes pas, je crois en bonne vérité, que je n'aurois pas pu dire plus de bien que j'en ai dit à votre honneur & gloire; peut-être ai-je bien un peu, par-ci par-là, écorché la vérité: mais bon, quand il faut faire plaiſir aux gens, on n'y regarde pas de ſi près.

Il y avoit dans ce diſcours, comme l'on voit, de mortifiantes groſſieretez que je ne pouvois manquer de reſſentir vivement, mais que je negligeai de rélever. Ma curioſité étoit piquée, & je voulois faire parler ma babillarde Hôteſſe, qui, malgré le ſerment qu'elle avoit fait de ne me rien dire, ne manqueroit pas, pour peu que je m'y prêtaſſe, de m'apprendre tout ce que je déſi-

ſirois de ſçavoir. Afin de l'engager même à ne me rien cacher, j'affectai de me louer beaucoup de ſes bontez. Il eſt vrai, Marianne, me répondit-elle, que vous avez bien des remercîmens à me faire, & il faut aſſurément que ce ſoit votre bon Ange qui vous ait conduite ici. Mais il n'y a pas apparence que vous y demeuriez longtems; car je ne crois pas que cette Madame la Comteſſe, à qui je viens de dire vos petites affaires, veuille, en vous laiſſant ici, vous expoſer une ſeconde fois à devenir Marquiſe. Me voilà replongée dans de nouvelles allarmes! La Riou vient de raconter mes Avantures à la Comteſſe! Pouvois-je croire qu'elle auroit eu la diſcrétion de ne pas parler de la mort du Comte & de celle du Chevalier, dont on voudroit peut-être me rendre réſponſable? C'étoient-là des doutes inquiétans que je voulois éclaircir. Je priai donc

mon Hôteſſe, de me rapporter fidèlement ce qu'elle avoit dit à mon occaſion. Rien que du bien, me répondit-elle : d'abord, comme vous pouvez croire, je n'ai pas appuyé bien fort ſur votre naiſſance; car que voulez-vous qu'on en diſe? Que vous êtes l'enfant à quelqu'un que vous ne connoiſſez pas? Vraîment cela ſeroit joli, & autant vaudroit-il dire d'une perſonne qu'elle eſt bâtarde. Mais pour votre vertu, votre ſageſſe, votre beauté; oh, ce ſont-là des points ſur leſquels on peut s'étendre un peu plus: auſſi en ai-je bien dit. J'ai raconté auſſi, comment une belle nuit vous vous étiez échapée de votre Couvent, & comment vous étiez venu débarquer ici; mais j'ai eu, Dieu merci, bouche cloſe ſur la mort de vos deux Amans; je n'en ai pas voulu lâcher le moindre petit mot, car je crois qu'à mon âge, on ſcait peut-être bien ce qu'il

qu'il faut dire & ce qu'il faut faire. J'en ſuis par après venue à l'avanture de votre Marquis: Oh! pour celle-là, elle vous fait le plus d'honneur dans l'eſprit de la Comteſſe, & cette Dame vous ſçait un gré infini de ce que vous avez eu aſſez de courage & aſſez d'eſprit pour ne pas vouloir être Marquiſe. Il faloit y avoir été comme moi, pour entendre les louanges qu'elle donne à votre vertu: Ah! qu'avec cela elle parle bien de Dieu, cette bonne Dame-là! Elle vous donneroit en vérité envie de devenir Sainte, ſi on n'avoit autre choſe à faire que de l'entendre: enfin, que vous dirai-je? C'eſt que cette dévote Dame eſt charmée de votre ſageſſe, & qu'elle viendra vous voir bientôt. Mais pour achever, ſçavez-vous que cette Madame de Mezin eſt la Mere de ce jeune Monſieur qui vous a ramenée cette nuit dans un fiacre, & qu'il a bien plaidé

votre cauſe, auſſi-bien que moi?

Quoi! toûjours quelque nouveau ſujet de ſurpriſe! Ne ſortirai-je donc jamais d'un embaras que pour rentrer dans un autre? A quoi ſe termineront enfin tant de divers évenemens? Et la Mere, & le Fils, me diſois-je en moi-même, au lieu de compâtir à mes malheurs, ne s'armeront-ils pas de vengeance contre moi, & ne deviendrai-je pas à leurs yeux un objet de haine & d'horreur, lorſqu'ils apprendront que c'eſt moi qui ai occaſionné, quoiqu'innocemment, la mort du Comte? Ah! c'eſt par une prompte retraite que je dois chercher à me ſouſtraire à leurs pourſuites. Mais où fuir? Ne dois-je pas craindre de retomber entre les mains du Marquis? Ah! pour éviter les périls qui menacent mon innocence, n'appréhendons pas de braver ceux qui peut-être menacent mes jours! Ce

ſera le juſte Ciel, dont je reclame l'aſſiſtance, qui deviendra mon protecteur. Ce ſera lui qui, en garantiſſant ma vertu de toute ſorte de dangers, écartera en même tems ceux que je pourrois avoir à craindre d'ailleurs.

Comme je faiſois toutes ces refléxions ſans dire un ſeul mot, la Riou commençoit à s'ennuyer de mon ſilence, dont elle ne pouvoit deviner la cauſe. Une morne triſteſſe paroiſſoit ſur mon viſage. Je pouſſois des ſoupirs; je ne pouvois même retenir mes larmes: autant de ſujets de ſurpriſe pour mon Hôteſſe. Envain s'obſtina-t-elle pendant un tems à vouloir me faire parler; je ne pus lui répondre que par mes ſanglots: & comme je voyois qu'elle ne ſe diſpoſoit pas à me quitter, je la priai avec tant d'inſtances de me laiſſer un moment ſeule, qu'elle ceda enfin à mes déſirs.

Peut-être aurois-je dû la prier

de m'épargner la visite qu'elle m'avoit annoncée ; mais le trouble qui m'agitoit, m'empêcha de songer à cette précaution ; & peut-être aussi l'aurois-je prise inutilement.

Sans doute s'imaginera-t-on que je profitai du tems où je demeurai seule, pour m'arranger sur les mesures à prendre ? Mais l'esprit se trouve quelquefois dans une assiéte, où, pour avoir trop de reflexions à faire, il n'en fait aucune ; ou bien il les fait toutes si confusément, qu'il ne se décide sur rien. Telle fut la situation dans laquelle je demeurai, tout le tems que je restois ainsi livrée à moi-même.

On vint m'annoncer enfin, que la Comtesse de Mezin étoit-là pour me parler ; prévenuë comme je l'étois, que c'étoit une ennemie que j'allois recevoir, de quel trouble ne dûs-je pas être saisie ? Le cœur me battoit si fort, que j'au-

rois

rois eu peine en ce moment de prononcer une ſeule parole.

La Comteſſe cependant, accompagnée de la Riou, étoit entrée dans ma chambre. Je ne ſçais ſi je mis bien des graces & bien du reſpect dans les revérences que je lui fis; mais j'avois l'eſprit tellement déconcerté, que mes revérences ne purent manquer de s'en reſſentir. Le rouge qui m'étoit monté au viſage, mon ſilence, mes regards, que je n'oſois lever ſur la Comteſſe; tout ſervoit à découvrir mon embaras. Mais il ne dura pas longtems. Jamais perſonne dont la phyſionomie fut plus propre à inſpirer de la confiance, que celle devant qui je paroiſſois. Oui, la vertu elle-même n'auroit pu prendre un autre viſage que celui de la Comteſſe, ſi elle avoit voulu charmer les yeux des mortels. Il y avoit dans le ton de ſa voix une douceur qui paſſoit juſqu'au cœur;

dans ſes manières & dans ſes façons, un air de bonté & de franchiſe, qui non ſeulement vous ôtoit toute crainte & toute défiance, mais qui ſembloit même vous inviter à agir & à parler ſans gêne & ſans contrainte. Mais ce n'eſt-là encore qu'une légere ébauche de l'incomparable Dame à qui j'allois parler: je remets à achever ce portrait, & je vois déja l'endroit où je le placerai.

Je viens ici, ma chere Demoiſelle, me dit-elle en m'embraſſant de la manière du monde la plus affectueuſe, avec des préjugez bien favorables pour vous; auſſi méritez-vous de grands éloges, pour ſçavoir accorder tant de courage & tant de vertu avec une ſi grande jeuneſſe. Mais je vous avoue, que ce dernier trait de ſageſſe dont mon fils m'a parlé, m'a enchantée au point, que ſans vous connoître, je n'ai pu vous refuſer

&

& mon eſtime, & ma tendreſſe. C'eſt-là, Madame, lui répondis-je, trop rélever & trop recompenſer un foible acte de vertu qui n'a rien d'extraordinaire. Oh! pour cela, Mademoiſelle, reprit la Comteſſe, je ne ſerai point de votre avis; car je trouve dans ce que vous avez fait pour vous enfuir de chez le Marquis, une ſageſſe & un courage dignes de toute mon admiration: Comment donc! braver les plus grands périls! Se précipiter du haut d'un mur dans l'obſcurité de la nuit! S'expoſer à mourir de froid dans une ruë! Et tout cela par des motifs auſſi vertueux! Aſſurément il y a dans tout cela un héroïſme admirable! Mais eſpérez, ma charmante Demoiſelle, ajouta la Comteſſe, que tant de vertus ne demeureront pas ſans recompenſe: ſoyez du moins aſſurée, que tandis que je vivrai, votre innocence ne courra plus de dangers pareils à ceux

ceux dont vous vous êtes ſi heureuſement tirée : comptez enfin, que vous allez trouver dans moi, non ſeulement une Amie ſincere, mais même une Mere tendre, qui tâchera de remplacer celle que les arrêts impenétrables de la Providence, vous tiennent cachée depuis votre naiſſance. Ne ſoyez pas au reſte ſurpriſe, ma belle Enfant, continua-t-elle, de me voir au fait de vos affaires : je ne vous cacherai pas, que j'ai cru devoir connoître la perſonne en faveur de qui on vouloit m'intéreſſer ; & pour avoir là-deſſus les éclairciſſemens que je ſouhaitois, j'ai mandé votre Hôteſſe chez moi ; au reſte c'eſt avec un extrême plaiſir que j'ai appris tout le bien qu'elle m'a dit de vous. Ma foi, auſſi, Madame, reprit la Riou, il n'y a que du bien à dire de Mademoiſelle Marianne ; je vivrois cent ans, que d'ici à ce tems-là je dirois toûjours, que c'eſt une Demoiſelle bien ſage, qui pour

une

une Couronne ſe garderoit bien de broncher dans le chemin de l'honneur. Voilà qui eſt bien, ma Bonne, répondit la Comteſſe en parlant à la Riou; m'addreſſant enſuite la parole: Ah ça, Mademoiſelle, me dit-elle, il s'agit de prendre un parti. J'en ai deux à vous propoſer: je vous en laiſſe le choix; mais à condition que vous ne conſulterez purement que votre goût. Voyez; voulez-vous que je vous place dans un Couvent? Ou aimeriez-vous mieux me donner le plaiſir de vous avoir chez moi? Je ne m'en défens pas; ce ſeroit pour moi une conſolation bien douce de jouir de votre aimable compagnie. J'ai une fille, qui ne pourra que gagner infiniment à vos bons exemples; elle vous aimera, j'en ſuis aſſurée; & comptez que ma tendreſſe ne mettra aucune diſtinction entre vous & elle.

Ah! Madame, m'écriai-je, tranſportée de reconnoiſſance, & me jet-

jettant aux genoux de ma généreuſe Bienfaitrice, quelles actions de graces n'ai-je pas à rendre à vos bontez! Eſt-il dans le monde entier un cœur plus compâtiſſant & plus magnanime que le vôtre; & le mien pourra-t-il ſuffire à ſoutenir tous les ſentimens dont je ſuis penétrée? Qu'ai-je fait qui ait pu vous intéreſſer ſi vivement en faveur d'une miſerable Infortunée, qui ne tient à perſonne ſur la terre? Eh bien, ma chere & aimable Enfant, reprit la Comteſſe en me rélevant & en m'embraſſant tendrement, ce ſera moi qui vous tiendrai lieu, ſi vous voulez, des Parens que vous regrettez: vous m'appellerez votre Mere, & ce ſera par inclination que j'en remplirai tous les devoirs. Mais voyons, ma chere Fille (car ce n'eſt plus que de ce nom-là que je veux vous appeller) conſultez votre penchant; eſt-ce pour le Couvent que vous vous déterminez?

Je

Je vous ai declaré mon goût; mais je veux que vous ne ſuiviez que le vôtre. Vous n'ignorez pas, ajouta-t-elle, ce que c'eſt que le ſéjour dans un Couvent? Eſt-ce ici, ou en Province, que vous y avez demeuré? C'eſt en Province, Madame, répondis-je. En Province! reprit la Comteſſe, & dans quelle Ville? A Meaux, Madame, répondis-je un peu embaraſſée & en baiſſant les yeux; parce que c'étoit-là un commencement de queſtions fâcheuſes, qui m'en faiſoit appréhender la ſuite. A ce mot de Meaux, je vis le viſage de la Comteſſe changer de couleur; elle ne put même retenir quelques ſoupirs qui lui échaperent. Ses yeux cependant étoient fixez ſur moi, & peut-être commençoient-ils déja à démêler mon embaras. Ce ne fut qu'après un ſilence de quelques minutes, que reprenant la parole, elle me dit: Eſt-ce dans l'Abbaye de Nôtre-Dame que vous étiez? Oui, Madame, répondis-je. Y avez-

vez-vous demeuré long-tems, & combien y a-t-il que vous en êtes ſortie? Nouvelles queſtions toûjours plus embaraſſantes! Répondrai-je nettement? me diſois-je en moi-même, ou déguiſerai-je la vérité? Si je parle, me voilà découverte: Mais outre que je ne connoiſſois gueres l'art de feindre, n'avois-je pas lieu de craindre qu'il ne fût facile de me convaincre de menſonge? Je me déterminai donc à courir tous les riſques où pouvoit m'expoſer ma franchiſe. J'ai été miſe dans ce Couvent, Madame, répondis-je, depuis ma plus tendre enfance, & il n'y a pas encore quatre mois que j'en ai été tirée. ô Ciel! s'écria alors la Comteſſe, en y élevant les yeux, ce que je ſoupçonne, ſeroit-il véritable! Ne vous offenſez pas, ma chere Demoiſelle, me dit-elle, des nouvelles queſtions que j'ai à vous faire: elles ſont intéreſſantes pour moi; & croyez que vous ne perdrez

drez rien avec moi pour être ſincere. Je ne vous cacherai pas, que ce que vous venez de m'apprendre me fait naître de terribles doutes; ne refuſez pas de les éclaircir. Vous me dites que vous avez été miſe bien jeune dans le Couvent dont vous me parlez, & que vous n'en êtes ſortie que depuis quatre mois: voilà une époque remarquable pour moi. Dites-moi; n'auriez-vous pas connu le Chevalier de Rozay? N'étiez-vous pas l'intime Amie de Mademoiſelle Delanoy? Ah! Madame, m'écriai-je en me jettant à ſes genoux, ne m'en demandez pas davantage; je ne prévois que trop toutes les queſtions que vous pouvez avoir à me faire: mais duſſé-je m'expoſer à toute votre colere, je vais vous ſatisfaire ſans rien déguiſer. Oui, Madame, continuai-je, vous voyez à vos pieds une miſerable, qui a été la cauſe innocente des larmes que vous avez données à la mort d'un fils qui vous étoit

cher; mais les intentions de ce fils m'ont allarmée; & ça été pour me derober à ſes dangereuſes pourſuites, que je priai le Chevalier de Rozay, qui avoit pour moi des ſentimens reglez par la probité & par l'honneur, de m'aſſurer un azile dans un Couvent à Paris. Je ne vous dirai point comment Monſieur le Comte fut inſtruit de mon deſſein; mais la même nuit que je m'échapai du Couvent où j'étois, pour venir ici, conduite par le Chevalier, nous fumes malheureuſement attaquez dans un bois par le Comte, qui, ſuivi de deux Valets, tua d'abord notre Poſtillon & deux Domeſtiques, & bleſſa enſuite mortellement le Chevalier, plus effrayé des périls que j'allois courir, que de ceux qui menaçoient ſes jours. Vous ſçavez, Madame, le reſte de cette tragique Avanture, que j'aurois voulu empêcher, au prix de tout mon ſang, pour vous conſerver celui qui vous étoit cher. Mais,

Mada-

Madame, croyez, & je puis en prendre à témoin le Ciel qui connoît la pureté de mes sentimens, que le désir seul de conserver mon honneur, qui me sera toûjours plus cher que la vie, a pû me déterminer à sortir d'un endroit où je ne le croyois pas en sûreté. Je dois vous dire aussi que l'Abbesse, peu sensible à ma misere, m'avoit déja avertie de chercher une retraite ailleurs, ne voulant pas que je fûsse à charge à sa Communauté; & qu'elle ne consentit à me garder, que lorsque Monsieur le Comte se fût engagé à payer ma pension, à condition que je ne refuserois pas les visites qu'il voudroit me faire, & que je n'en recevrois pas d'autres. Je ne conjecturois cependant que trop, par les declarations suspectes qu'il m'avoit déja faites, par les lettres peu mesurées même qu'il m'avoit écrites, ce que ces visites signifioient. L'avouerai-je enfin, & ne vous offenserez-vous

pas, Madame, de ce qui me reſte à vous dire? On m'avoit fait entendre, que le caractère emporté & entreprenant du Comte (pardonnez-moi, je vous prie, Madame, ces termes) le rendoit dangereux, & qu'il ne craignoit pas d'employer les moyens les plus violens, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſes paſſions. Prévenuë de ces idées, je me déterminai à venir chercher ici dans un Cloître, une retraite qui mît mon innocence à couvert de tout danger: j'ajouterai, qu'un ſecond motif m'engagea à prendre ce parti. Je croyois trouver ici une Amie fidèle, c'eſt Mademoiſelle Delanoy, qui m'avoit fait eſpérer qu'elle intéreſſeroit ſes Parens en ma faveur; & c'eſt ſur le ſecours de leurs bontez que, dans le triſte état d'abandon où j'étois, je fondois toutes mes eſpérances, que ſon départ de Paris a fait entierement évanouir. Voilà, Madame,

ce

ce que j'avois à dire pour ma juſtification; c'eſt à préſent à vous à decider de mon ſort. Ne conſultez que cette généreuſe pitié qui anime toutes vos actions; vous êtes inſtruite de mes infortunes; vous voyez les périls qui allarment ma timide vertu: hélas! que vais-je devenir! Que deviendra mon innocence, ſi vous ne la ſauvez des dangers où ſans vous elle va être livrée!

Ce ne fut pas ſans répandre bien des larmes, que d'une voix entrecoupée je prononçai ces paroles. La Comteſſe cependant avoit les yeux baignez de pleurs, & ſembloit me regarder avec quelque peine. Partagée entre la tendreſſe qu'elle conſervoit pour la mémoire d'un fils qu'elle avoit infiniment chéri, & entre la pitié qui la ſollicitoit pour moi, elle paroiſſoit méditer la réponſe qu'elle devoit me faire. Je continuois cependant à ſerrer

étroitement ses genoux d'une main, & de l'autre, m'étant saisie d'une des siennes, je l'arrosois de mes larmes: enfin elle ne put tenir contre ces marques de mon excessive tristesse, & ne tarda pas, par ses consolantes paroles, à dissiper mes inquiétudes.

Ne craignez rien, ma chere Marianne, me dit-elle; je vous ai promis que je vous tiendrois compte de votre sincerité, & mes bontez vont vous faire éprouver combien vous m'êtes chere. Oui, vous serez toûjours ma fille. Ce sont, à la vérité, d'étranges malheurs que vos charmes innocens ont occasionnez: mais ne seroit-ce pas une extrême injustice, de vouloir vous en faire un crime? Ainsi, ne craignez pas que ce que vous venez de m'apprendre, nuise à l'accomplissement de mes promesses. Declarez-moi seulement votre goût: Voulez-vous que je vous conduise

chez

chez moi; ou aimeriez-vous mieux d'être placée dans un Couvent? Car je ne veux point abſolument que vous paſſiez la journée ici; peut-être n'y ſeriez-vous pas en ſûreté contre les artifices ou la violence de l'indigne Marquis. Ah! Madame, lui répondis-je, puiſque vous voulez bien me permettre de vous ouvrir librement mon cœur, je ne vous cacherai pas, que rien ne me paroît préférable à l'avantage d'être continuellement animée à la vertu par votre exemple: vous ne voudrez pas me refuſer le ſecours de vos lumieres pour regler ma conduite; & je tâcherai, par ma docilité, de répondre aux ſages inſtructions que vous me ferez la grace de me donner. Allons donc, ma fille, reprit la Comteſſe, partons. Je ſouhaite qu'il n'y entre point de complaiſance dans le parti que vous prenez; mais vous n'en pouviez aſſurément prendre qui fût

plus de mon goût. Mais, ajouta-t-elle, qu'eſt-ce que que je vois-là? Sont-ce vos hardes? Il n'y a qu'à dire à un de mes gens de les mettre dans le caroſſe. Eh! pardi, oui, Madame, reprit la Riou, ce paquet rempli de belles & bonnes nipes, apartient à Mademoiſelle; car ce qui eſt donné, n'eſt pas pris, je penſe; & ce qu'on a reçu, on n'eſt pas ſi ſotte de le rendre; & cependant Mademoiſelle, par je ne ſçais quelle fantaiſie qu'elle s'eſt miſe en tête, ne veut pas de tout cela: qu'elle me les donne ſeulement à moi, elle verra, ſi je ferai tant de façons pour les garder. Eh! parlez donc, ma Fille, repartit la Comteſſe, expliquez-moi ce que tout cela ſignifie. Ce ſont-là, Madame, des préſens, repliquai-je, qui me viennent du Marquis, & je les lui renvoye, parce que j'ai horreur des vûës honteuſes dans leſquelles ils m'ont été faits.

On

On ne peut rien de mieux, reprit la Comteſſe, en me prenant une de mes mains qu'elle ſerra tendrement; c'eſt-là une façon de penſer bien digne de votre ſageſſe. Vous Madame, ajouta-t-elle en ſe tournant vers la Riou, vous aurez ſoin, s'il vous plaît, de renvoyer aujourd'hui même ce paquet à ſon addreſſe, & pour que vous n'y ayez pas regret, voici quelques Louis que je vous laiſſe en dédommagement. Adieu, ma bonne Dame; venez voir quelquefois ma fille; je vous tiendrai compte des ſoins que vous avez pris d'elle. Adieu donc, ma pauvre Marianne, me dit la Riou, en ſe jettant familierement à mon col; ſoyez toûjours bien ſage; & comptez que tandis que Madame Riou ſera Madame Riou, elle vous aimera toûjours autant que ſi vous étiez ſa parente.

Ce fut en me régalant de mille pareils complimens, tous aſſaiſonnez de la même politeſſe, que ma

bonne Hôteſſe nous accompagna juſqu'au caroſſe, où nous montames, la Comteſſe & moi. Je penſe, ma fille, me dit-elle, que vous étiez-là avec une perſonne dont les groſſieretez ont bien dû vous faire ſouffrir; mais d'un autre côté je ſuis aſſurée qu'en faveur de ſon bon cœur, vous n'avez pas eu beaucoup de peine à l'excuſer: car par le bien qu'elle m'a dit de vous, j'ai jugé qu'elle vous étoit ſincerement attachée. Il eſt vrai, Madame, repris-je, que j'ai bien des preuves de ſon amitié, mais j'en ai encore plus de ſon caractère intéreſſé; & elle me paroît avoir une morale, dont une jeune perſonne, qui voudroit marcher dans le chemin de l'honneur, ne ſe trouveroit pas trop bien, ſi elle en ſuivoit les maximes. En êtes-vous ſurpriſe, ma chere Enfant? repartit la Comteſſe; ne ſçavez-vous pas que nos ſentimens dépendent le plus ſouvent de l'éducation que nous recevons?

Et

Et où voulez-vous que cette bonne femme ait pu apprendre beaucoup de délicateſſes en fait d'honneur? Mais laiſſons-là votre Hôteſſe, & venons à ce qui vous regarde. Vous m'avez fait des aveux qui ont augmenté l'idée que j'avois de votre ſageſſe; laiſſez-moi prévenir le Comte, mon Mari, ſur tout ce que vous m'avez appris; je lui parlerai de façon, à lui ôter tout le reſſentiment qu'il pourroit avoir, ſçachant que vous avez occaſionné, quoiqu'innocemment, la mort de ſon Fils. Il ne me ſera pas moins facile de faire entendre raiſon au Baron & à ma fille; je vous répons de la bonté de leur cœur, & ils ne tarderont pas à vous en donner des preuves. Je puis même déja vous aſſurer, que le Baron rend à votre ſageſſe toute la juſtice qui lui eſt dûë; & je n'ai rien entendu de plus touchant, & qui m'ait fait plus de plaiſir, que les louanges qu'il

qu'il donne à votre vertu : louanges qui m'ont d'autant plus ſurpriſe dans ſa bouche, qu'il n'eſt aſſurément rien moins que vertueux. Que d'actions de graces n'aurois-je pas à rendre au ciel, ſi de l'eſtime de la vertu il pouvoit paſſer à la pratique! C'eſt-là peut-être un ouvrage qui vous étoit deſtiné.

La Comteſſe continuoit à me parler, lorſque je friſſonnai de tout mon corps; ce fut un tremblement univerſel de tous mes membres: Ah! Madame! m'écriai-je en me jettant entre ſes bras. Eh! qu'eſt-ce donc, ma fille, me répondit-elle? Ah! voilà le perfide Marquis, ce ſéducteur qui a voulu m'immoler à ſa paſſion! Eh bien, ma chere Enfant, repartit-elle, ne vous croyez-vous donc pas en ſureté avec moi? Songez que ſi la vûë de cet Indigne vous épouvante, la vôtre le couvrira de honte & de confuſion: eſſayez ſeulement s'il pourra la ſoute-

tenir. En effet, le Scelérat ne m'eut pas plutôt apperçuë, qu'il baiſſa les yeux, & que, pour m'éviter, il prit un chemin différent de celui qu'il tenoit. Eh bien, me dit la Comteſſe, reconnoiſſez-vous à préſent la force qu'a la vertu de faire rougir le vice le plus déterminé? Si vous pouviez lire dans ce moment, ma chere Enfant, ce qui ſe paſſe dans le cœur du Marquis, quels ſentimens de reſpect & d'eſtime n'y verriez-vous pas pour votre ſageſſe. N'oubliez donc jamais, que c'eſt par-là ſeul qu'une jeune perſonne peut ſe rendre reſpectable aux yeux des hommes, qui, quoiqu'intéreſſez par leurs paſſions à ſéduire l'innocence, ne revérent cependant que celles qui oppoſent une conſtante réſiſtance à leur ſéduction. C'eſt par ces diſcours & autres ſemblables que je ſentis naître dans mon ame une profonde vénération pour cette pieu-

pieuſe Dame. Nous arrivames enfin chez elle, & ſon premier ſoin fut, de me préſenter au Comte ſon mari.

Voilà, lui dit-elle, Monſieur, en me montrant, une aimable Enfant que je vous préſente; c'eſt ma Fille, & j'eſpère que vous ne dédaignerez pas de lui tenir lieu de Pere. Je vous ai rapporté ce que le Baron m'a appris de ſes diſgraces; & la ſageſſe de Mademoiſelle mérite bien que nous prenions ſoin de la venger des injuſtices de la fortune. C'eſt un ſoin, Madame, reprit le Comte en me regardant d'une maniere fort obligeante, que je partagerai bien volontiers avec vous; car voilà une Demoiſelle aſſurement trop aimable pour que l'on ne ſoit pas porté à lui procurer un ſort heureux. Quelques revérences que je fis d'un air aſſez déconcerté, me tinrent lieu de remercîmens:

un

un rouge modeſte m'étoit monté au viſage, & peut-être valoit-il bien la réponſe que j'aurois pu faire. Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je diſe un mot du Comte, dont la phyſionomie étoit revenante, on ne peut davantage. C'étoit un homme qui portoit environ cinquante ou cinquante-cinq ans ſur ſon viſage; mais cet âge y avoit à peine tracé de légers ſillons: c'étoit en un mot, une fraîcheur de teint, dont un jeune Cavalier, plus occupé de ſa figure que n'étoit le Comte, auroit pu ſe faire honneur. Dans ſes yeux brilloit un feu, auquel le tems n'avoit rien ôté de ſa vivacité; & cette vivacité lui communiquoit tous les charmes & tout l'enjouëment de la jeuneſſe. Sa taille, au deſſus de la médiocre, quoiqu'un peu remplie, lui donnoit un port majeſtueux. Ses cheveux même, qui par leur couleur argentée trahiſſoient ſon âge, ſembloient prêter

ne ſied mieux à une jeune perſonne que la modeſtie. On ſe trompe, lorſque l'on s'imagine qu'elle n'eſt pas du goût du ſiécle: pour ſe défaire de ce préjugé, il n'y a qu'à faire attention à la conduite des hommes. Car qui ſont celles pour qui ils ont un amour fondé ſur l'eſtime & ſur le reſpect? N'eſt-ce pas celles dont la modeſtie regle les paroles & les actions? Au lieu qu'ils n'ont pour les autres qu'un amour d'amuſement & de paſſion, preſque toûjours mêlé, ou du moins ſuivi, de mépris. On cajole une Beauté évaporée; mais on accorde ſon eſtime & ſa tendreſſe à une Beauté reſpectable par ſa vertu. Qu'il ſeroit heureux pour les jeunes perſonnes de notre ſexe, que d'écueils n'éviteroient-elles pas, que de chagrins & d'inquiétudes s'épargneroient-elles, ſi elles étoient bien convaincuës de cette vérité, qu'une expérience journaliere peut

leur

leur rendre ſenſible! Je ne demanderai pas grace pour cette réflexion: on en voit l'utilité.

Voilà Mademoiſelle de Mezin deſcenduë avec ſa Gouvernante. O Ciel! quel air plus aimable! quelle phyſionomie plus heureuſe! quelle douce vivacité dans les yeux! quelle fineſſe de taille! que de charmes! en un mot, que de graces répanduës ſur toute ſa perſonne! C'étoit le viſage de la Comteſſe rendu trait pour trait. Telle étoit la charmante Demoiſelle qui s'offroit à mes regards. Approchez, ma Fille, lui dit ma Mere, & embraſſez tendrement Mademoiſelle; car ce n'eſt pas une Amie, c'eſt une Sœur que je vous donne, & que je veux que vous aimiez de tout votre cœur. Je penſe que le premier coup d'œil peut vous décider aiſément: Dites-moi; croyez-vous que vous aurez peine à m'obéïr? Non; en vérité, ma chere Mere, répon-

dit Mademoiſelle de Mezin, & je ſens même déja que je ſerai heureuſe ſi Mademoiſelle, par ſon amitié, veut bien répondre à celle que je lui voue dès-à-préſent pour toute ma vie. Voilà qui va bien, reprit la Comteſſe : mais il y a eu là un terme de Mademoiſelle que je ne trouve pas bien placé; le titre de ma Sœur convient mieux; & vous n'appellerez plus, s'il vous plaît, ma Fille (c'eſt de moi qu'elle parloit) d'un autre nom. Pour vous, Mademoiſelle Dupré, ajouta ma Mere, en s'addreſſant à la Gouvernante, voici une aimable Enfant que je confie à vos ſoins: par la tendreſſe que vous voyez que j'ai pour elle, vous pouvez juger combien ſon éducation me tient à cœur; n'oubliez pas que c'eſt ma Fille, & que c'eſt ſur ce pied-là que je veux que vous la regardiez. Mais dites-moi un peu; où la mettrons-nous? Car je veux

que

que les deux Sœurs ne ſe quittent point. Ah! ma chere & aimable Mere, m'écriai-je toute tranſportée de ce que j'allois être unie à ma charmante Sœur, à qui, par un effet d'une ſympathie naturelle, mon cœur s'étoit déja livré tout entier; que d'actions de graces n'ai-je pas à rendre à vos bontez! Pouviez-vous rien m'accorder qui s'accordât mieux avec mes vœux! Je ne ſerai point ſeparée de ma chere Sœur; j'aurai le doux plaiſir de lui parler & de la voir à chaque inſtant! C'eſt moi, ma Chere, me répondit la charmante de Mezin en m'embraſſant affectueuſement, qui gagnerai le plus dans les arrangemens que ma Mere veut prendre. Et moi, j'eſpère, dit la Comteſſe, que vous y gagnerez toutes deux également. Mais finiſſons. Il y a dans l'apartement de ma Fille un cabinet aſſez commode; faiſons-y dreſſer un lit. Mais, Mademoiſel-

le, continua-t-elle en parlant à la Dupré, il y a un autre point dont vous vous chargerez: il faut des nipes à ma Fille; je vous donne aujourd'hui & demain pour faire toutes les emplettes néceſſaires. Mais, ma Mere, ma chere Mere, m'écriai-je, où voulez-vous que je mette toute la reconnoiſſance dont vos généreuſes bontez me penètrent? Comment répondrai-je à tant de bienfaits? Par la tendre amitié que vous aurez pour votre Mere, reprit-elle: mais montez dans votre apartement avec votre Sœur, & vous viendrez me dire s'il eſt de votre goût. Suivez mes Filles, Mademoiſelle Dupré, ajouta-t-elle, & donnez tous vos ſoins aux commiſſions dont je vous ai chargée.

Ce furent des careſſes infinies que nous nous fimes, la chere de Mezin & moi; cette première vûë nous avoit rendu Amies intimes:

ce

ce titre semble renfermer quelque chose de plus vif, de plus animé & de plus tendre que celui de Sœur, & l'on voit tous les jours, que les liens d'une sincere amitié l'emportent sur ceux du sang.

Mais que l'on me permette quelques réflexions sur le merveilleux & rapide changement de ma fortune. Quoi de plus capable d'animer à la vertu, que les faveurs multipliées dont le Ciel recompense ma sagesse! Que d'heureuses rencontres menagées par sa bonté, pour me conduire au port de la félicité! Car je crois devoir avertir d'avance, que je ne serai plus cette Marianne infortunée; plus de périls à craindre pour mon innocence, plus de revers, plus de disgraces qui traversent ma vie, plus de larmes à répandre: C'est une longue suite de jours heureux qui m'est destinée. J'ai reclamé le secours de la Providence dans les dangers où

j'expoſois ma vie pour ſauver ma vertu; que de bienfaits ſa main libérale ne me prodigue-t-elle pas pour recompenſer mon courage! C'eſt une Mere tendre qu'elle me ſuſcite, pour ſuppléer au défaut de celle qui m'a donné le jour, & qui ſera bientôt rendue à mes vœux! C'eſt un rang, ce ſont des honneurs, des richeſſes; c'eſt enfin une fortune brillante, ſelon le monde, qu'il me prépare! Si la vertu étoit moins capable qu'elle ne l'eſt de nous charmer par elle-même, notre ſeul intérêt ne devroit-il pas nous engager à en écouter toûjours, & à en reſpecter la voix? Voilà mes refléxions finies. C'eſt mon cœur, penétré des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance pour ces inſignes faveurs du Ciel, qui vient de s'exprimer. Je continue.

Les ordres que ma généreuſe Mere avoit donnez à la Dupré, furent exécutez, & me voilà pourvûë de ni-

nipes pour pluſieurs années ; toutes d'un goût, d'une propreté, d'une richeſſe même, bien capables de flatter mon petit orgueil. Je ne rapporterai pas mille marques de politeſſe & de bonté dont j'étois accablée dans la maiſon. Il ſembloit que le Comte & la Comteſſe ſe diſputoient, qui des deux me feroit le plus d'amitié & de careſſes, & c'étoit toûjours avec une effuſion de cœur qui me penétroit. Mais ce qui mettoit le comble à ma félicité, c'eſt que l'aimable de Mezin, loin de voir d'un œil jaloux la tendreſſe de ſes Parens partagée entre elle & moi, ne paroiſſoit au contraire jamais plus contente, que lorſque j'en recevois quelque marque particuliere. Il n'y avoit pas juſqu'à la Dupré, ma nouvelle Gouvernante, qui ne ſe ſentît pour moi une ſincere amitié. Il eſt vrai qu'il n'y avoit que ſon bon cœur qui pût me rendre ſupportables les marques

qu'elle m'en donnoit; car il y entroit dans les petits ſervices qu'elle me rendoit, une certaine mal-adreſſe, une groſſiereté même, qui me retraçoit ſouvent le ſouvenir de la bonne Dame Riou. Peu de caractères plus reſſemblans que celui de ces deux femmes; même humeur babillarde, même eſprit d'intérêt même démangeaiſon curieuſe de tout ſçavoir: mais ce qu'il y avoit encore de ſingulier dans la Dupré, c'eſt que, quoique ſa figure ne fût rien moins que gracieuſe, elle ſe croyoit toute paîtrie de charmes; il n'y avoit cependant qu'à interroger les traces que les années avoient imprimé ſur ſon viſage, pour découvrir au premier coup d'œil une Nymphe qui portoit un demi-ſiécle. Mais l'âge, ſelon elle, ne faiſoit rien, à qui ſçavoit, comme elle, ſe ſoutenir. Mais laiſſons-là la Dupré, enchantée de ſa figure ſurannée & de ſes charmes uſez. Tachons ſeu-

le-

lement de tirer parti de ſes extravagances: il y en a d'amuſantes, qui n'ennuyeront pas ceux qui liront ces Mémoires.

Voilà bien des portraits preſque tout de ſuite. Il m'en reſte cependant encore un à faire, & c'eſt le plus intéreſſant. Je pourrois lui trouver ici ſa place; mais attendons que l'amour puiſſe lui-même le tracer: on n'y perdra point, puiſqu'il n'en ſera que plus achevé; on peut s'en fier à l'habileté du Peintre. Mais revenons, & ne laiſſons plus languir la curioſité du Lecteur.

Le Baron, qu'eſt-il devenu? Depuis plus de quinze jours je ſuis dans la même maiſon avec lui, & je n'en ai pas encore dit un ſeul mot: que de choſes cependant n'avois-je pas à en dire? Quoiqu'il dût être perſuadé, que les généreux ſervices qu'il m'avoit rendus, en me procurant la protection de la Com-

Comteſſe ſa Mere, m'euſſent fait oublier l'indigne ſecours qu'il avoit voulu prêter aux deſſeins honteux du Marquis; il ne laiſſoit pas cependant de paroître devant moi avec un air de confuſion dont je ſouffrois dans le cœur. Ses timides regards avoient peine à ſoutenir les miens; ce n'étoit que du coin de l'œil qu'il oſoit me regarder, & toûjours à la derobée: mais que cette timidité me diſoit des choſes bien touchantes & bien flateuſes pour mon amour propre! J'y liſois de l'admiration, du reſpect & de l'amour; mais un amour que le reſpect empêchoit de paroître. Violente contrainte, qui, pour l'être trop, ne put durer long-tems! A cet air de confuſion avec lequel le Baron s'offroit toûjours à mes yeux, ſucceda peu-à-peu un enjoüement qui le rendoit charmant. C'étoit des ſoins, des complaiſances, des égards, des attentions, enfin une ardeur conti-

tinuelle, à prévenir mes désirs; petites façons qui avancent bien plus les affaires d'un Amant, que les plus touchantes & les plus tendres declarations. Mais ce ne sont-là que des muets truchemens, auxquels l'on ne se tient pas toûjours. Peut-être y avoit-il quelque tems que le Baron épioit l'occasion de me parler, pour m'ouvrir les sentimens de son cœur; mais c'étoit une occasion difficile à trouver. La Comtesse, qui vouloit ne se reposer que sur elle seule du soin de polir mon éducation, me retenoit souvent en sa compagnie; ajoutez que les Maîtres de Claveſſin, de Musique & de Danse, emportoient une bonne partie de mon tems: mais quand même j'aurois pu en disposer à mon gré, la surveillante Dupré n'étoit-elle pas sans cesse attachée à suivre mes pas? Tant de difficultez paroissoient ne laisser aucun espoir au passionné Baron: cependant il se présenta une occasion, dans le tems mê-

même qu'il s'y attendoit le moins.

Une Parente de ma Gouvernante étoit venuë à Paris, & l'avoit fait avertir de son arrivée. Celle-ci, qui d'ailleurs ne sortoit presque jamais de la maison, ne put se dispenser de l'aller voir, sur un billet par lequel on lui marquoit, que l'on avoit des affaires importantes à lui communiquer. Tout parut favoriser ce jour-là les désirs du Baron. La Comtesse, qui se plaignoit d'un violent mal de tête, me dit de me retirer, parce qu'elle avoit besoin de prendre du repos. La chere de Mezin, ma bonne Amie, voulut profiter de l'absence de la Dupré pour écrire quelques lettres. J'étois alors dans sa chambre: La crainte de me rendre incommode, m'engagea de la quitter, pour descendre au jardin. J'y étois seule depuis un quart d'heure. Je m'étois retirée dans un cabinet de verdure, où je m'amusois à la lecture d'une Histoire très-divertissante:

te. J'en étois justement à un endroit si plaisamment écrit, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le Baron, qui étoit dans un cabinet voisin, & qui ne m'avoit point encore apperçuë, accourut à cet éclat.

Me pardonnerez-vous, Mademoiselle, me dit-il en entrant, si je trouble la joye à laquelle vous vous livrez? Il y a long-tems que j'ai des remercîmens à vous faire; & ma reconnoissance souffre de n'en avoir pu encore trouver l'occasion. Des remercîmens à moi, Monsieur! répondis-je d'un air étonné; voilà ce que je ne comprens pas; car je ne crois pas avoir été assez heureuse pour rien mériter de votre part: mais vous pouvez, Monsieur, vous plaindre à juste titre de ce que j'ai tardé si long-tems à m'acquitter de ce que je vous dois; ainsi, Monsieur, recevez à présent mes sinceres actions de graces, & croyez que je n'ou-

n'oublierai jamais, que c'eſt à vos bontez que je dois l'heureux ſort dont je jouis. Eh! de grace, ma charmante Demoiſelle, me répondit le Baron, ne me couvrez pas de confuſion, par des remercîmens que je ne mérite point. Que je ſerois heureux, ſi vous pouviez ſeulement oublier, que je ne me ſuis que trop rendu digne de votre mépris & de toute votre haine! Eh! Monſieur, repris-je, ne me rappellez pas des choſes que je veux enſevelir dans un éternel oubli, pour ne me reſſouvenir que des ſoins généreux que vous avez pris pour aſſurer mon bonheur. Mais quoi donc, Mademoiſelle! me repartit-il; me croiriez-vous aſſez ingrat pour ne pas vous tenir compte de votre diſcrétion, qui m'a ſauvé l'honneur? Ne pouviez-vous pas me rendre un objet d'horreur à mes Parens, ſi vous aviez laiſſé tranſpirer quelque choſe des perfides

fides complots que ma lâche complaiſance pour un Ami, m'avoit fait tramer contre votre innocence? Et ſi vous avez aſſez d'indulgence pour me les pardonner; pourrai-je jamais me les pardonner moi-même? Ah! que les cruels remords dont je ſuis agité, vous vengent bien des outrages que j'ai voulu faire à votre vertu! Au nom de Dieu, Monſieur, repliquai-je, je vous le demande avec la plus vive inſtance, ſi vous voulez me laiſſer le plaiſir de vous entendre; vous dirai-je plus? ſi vous ne voulez pas vous brouiller irréconciliablement avec moi, ne me parlez plus de choſes dont le ſouvenir ne peut ſervir qu'à nous affliger l'un & l'autre: je vous ai rendu mon eſtime; je la dois toute entiere à votre mérite. Je vous avouerai même, que je ne ſuis rien moins qu'inſenſible à vos politeſſes & à vos complaiſances, également prévenantes &

reſpectueuſes, parce que je vous crois véritablement métamorphoſé. Vous ne vous trompez pas, Mademoiſelle, repartit-il; & j'ai déja eu l'honneur de vous le dire; c'eſt la vûë des périls où vous avez livré votre vie pour ſauver votre innocence, qui a opéré ce changement que vous admirez en moi. Eh! de grace, Monſieur, repris-je, aidez-moi à oublier cette cruelle avanture. Mais à propos d'avanture, il y en a une dont je voudrois bien être inſtruite; c'eſt celle qui venoit de vous arriver, lorſque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Je parle de ce combat ſingulier avec un de vos Amis: me feriez-vous la grace de me dire ce qui y a donné occaſion? Mais dites-moi auparavant, cet Ami bleſſé, comment ſe porte-t-il? A merveille, me répondit le Baron; comme ſes bleſſures n'étoient point dangereuſes,

peu

peu de jours ont ſuffi pour rétablir ſes forces : Mais je paſſe au récit que vous me demandez. Entre les meilleurs Amis du monde, voici quel a été le ſujet de la brouillerie que j'ai euë avec Duteil, c'eſt le nom du Mouſquetaire avec qui je me ſuis battu.

Il n'y a pas encore trois mois, que me promenant aux Thuilleries, j'apperçus une jeune Dame, dont la figure charmante fixa toute mon attention. Il ſembloit que mes yeux ne pouvoient la quitter : autant de fois que je la regardois, je découvrois en elle de nouvelles graces. Un doux penchant enfin m'engageoit à ſuivre ſes pas : je ne ſçais ſi elle s'en apperçut ; mais après quelques tours d'allées, j'eus le plaiſir de pouvoir la conſiderer plus à mon aiſe. La belle Inconnuë s'étant aſſiſe, je m'aſſis de mon côté ſur un banc vis-à-vis d'elle. Pouvoit-elle me regarder ſans lire

dans mes yeux l'admiration que me cauſoit la vûë de ſes jeunes charmes ? Ses regards, qui quelquefois rencontrerent les miens, ne m'annoncerent pas une Beauté farouche ; j'y voyois quelque choſe de plus que de la coqueterie ; il me ſembloit que ſes regards me diſoient : Vous contenterez-vous de me trouver aimable ? Vous en tiendrez-vous-là ? Ne ferez-vous rien pour lier connoiſſance avec moi ? Ne ſerez-vous pas un peu entreprenant ? C'étoit bien mon deſſein de profiter des conſeils que ſes yeux me donnoient ; mais il faloit en trouver l'occaſion, & ce fut elle-même qui me la fournit : voici la petite ruſe qu'elle imagina. Elle ſe leva ; & ayant tiré ſon mouchoir de ſa poche, elle laiſſa tomber un papier écrit, dans l'intention ſans doute que je le ramaſſerois, & que je le lui rendrois. En effet elle n'eut pas plutôt fait quelques pas, que je

me

me levai pour ramaſſer le papier en queſtion. C'étoit une lettre écrite en Vers, par laquelle cette Dame étoit invitée par ſon Amant à aller paſſer quelques jours à la campagne.

A ce mot de Vers, mon goût pour la Poëſie ſe declara. Je demandai avec vivacité au Baron, s'il s'en ſouvenoit, & s'il vouloit bien me faire la grace de me les dire. Volontiers, reprit-il, car je ſuis aſſuré, que vous aurez du plaiſir à les entendre : les voici tels que je les ai retenus.

Viens goûter, ma Liſette,
Dans ce charmant ſéjour
Les dons que nous apprête
Le tendre Dieu d'Amour :
Tu verras les allarmes
Reſpecter nos plaiſirs,
Et des biens pleins de charmes
Couronner nos déſirs.

Sous ces épais feuillages,
Les Oiſeaux de nos bois
Dans leur tendres ramages
Rediront mille fois :
Tircis ſeul & Liſette
Eprouvent le vrai prix
Des biens qu'Amour apprête
A deux Cœurs bien épris.

La belle & jeune Flore,
Pour embellir ces lieux,
Fera par-tout éclore
Ses tréſors précieux :
Ris & jeux ſur nos traces
Voleront tour-à-tour.
Tu conduiras les graces,
Je conduirai l'Amour.

Beau-

Beautez, dans ma retraite,
Venez pour vous former;
De ma tendre Liſette
Apprenez à charmer.
Déeſſe de Cythère,
(Ne t'en offenſe pas;)
Tu peux de ma Bergere
Emprunter des appas.

Sous l'amoureux Empire,
Bergers, qui ſoupirez,
Voulez-vous vous inſtruire?
Vers Tircis accourez:
D'une tendreſſe extréme
Amour ſçut l'enflamer;
Et mieux que l'Amour même
Mon Berger ſçut aimer.

Ce ne fut, continua le Baron, qu'après avoir fait une lecture at-

tentive de ces Vers, que je pus me déterminer à les rendre à la jeune Inconnuë. Elle revenoit ſur ſes pas pour chercher le papier qu'elle avoit laiſſé tomber, lorſqu'elle me vit occupé à le lire. Je cherche un papier, Monſieur, me dit-elle en m'abordant; ne ſeroit-ce pas par hazard celui qui eſt entre vos mains? Votre curioſité, ajouta-t-elle, ſeroit-elle ſatisfaite? Elle ne peut l'être davantage, Madame, lui répondis-je; & ſi mes yeux me font connoître que les Vers que je viens de lire, ſont adreſſez à la plus aimable des Bergeres; elle peut s'applaudir d'avoir captivé le cœur d'un Berger bien tendre. C'eſt, Monſieur, me répondit-elle, penſer bien obligeamment de l'un & de l'autre. Mais vous parlez de cette Bergère comme ſi vous la connoiſſiez? Croyez cependant qu'elle vous eſt auſſi inconnuë que le Berger. Je vous

ſuis

ſuis pourtant bien obligée, Monſieur, continua-t-elle de ce qu'il ne tient pas à vous que je ne ſois cette aimable Bergere. Oh! vous la ſerez, Madame, lui repartis-je, pour tous ceux qui auront l'honneur de vous voir. Eh! comment donc, Monſieur! reprit-elle d'un ton badin, déja des douceurs de votre part! Ah! vous me feriez craindre les ſuites d'une plus longue converſation: Allons, ma Chere, dit-elle à une eſpece de Femme de chambre qui l'accompagnoit, retirons-nous. Quoi donc, Madame! ſerois-je cauſe d'une ſi prompte retraite? Non, Monſieur, me dit-elle; mais le tems de la promenade paſſe. Souffrez du moins, repris-je, que j'aye l'honneur de vous donner la main juſqu'à votre caroſſe (car nous n'avions plus alors que quelques pas à faire pour être à une des portes des Thuilleries.) Elle me répondit, que lo-

geant au bout du Pont-Royal, elle ne ſe ſervoit point de ſon équipage pour venir à la promenade. J'inſiſtai pour avoir l'honneur de l'accompagner juſques chez elle; & ce fut d'un air gracieux que mon offre fut acceptée.

Vous pouvez bien vous imaginer, Mademoiſelle, me dit le Baron en continuant ſon récit, que ce trajet, quoique fort court, ne ſe fit pas cependant ſans quelques complimens bien tendres de ma part. Mais ce qui me ſurprit, c'eſt que tout fut reçu de façon à ne pas me déſeſpérer. Ne ſeroit-ce point ici, me dis-je alors en moi-même, une de ces Beautez intéreſſées, qui n'ont d'autre revenu que celui que leur rapporte une jolie figure? Vous allez voir ſi mes conjectures étoient fauſſes. Arrivez à la maiſon où la jeune Dame devoit entrer, je lui demande qu'il me ſoit permis de la venir voir: nouvelle faveur

qui

qui m'eſt accordée de la meilleure grace du monde, & dont je profitai avec empreſſement. Ce fut le lendemain que mon Inconnuë reçut ma première viſite. Je trouvai chez elle une compagnie qui me parut fort bien choiſie. On me reçut avec quelque diſtinction. La Manneville (c'eſt le nom de cette Dame) me fit l'accueil du monde le plus obligeant. Elle trouva même le moyen de me menager un entretien particulier de quelques momens: j'en tirai ſi bien parti, en donnant à mes cajoleries l'air de la paſſion la plus vive, que la Manneville attendrie, m'invita à revenir le lendemain, en m'indiquant l'heure où je pouvois la trouver ſeule. Quel commencement plus flateur pour mon amour naiſſant! Que ne pouvois-je pas eſpérer de ce rendez-vous, qui ne m'avoit pas même coûté la peine de le demander! Je fus exact à m'y trou-

trouver : j'en devançai même les momens ; & je vis avec plaiſir que l'on étoit ſenſible à mon empreſſement. Me voilà donc à en conter ſur nouveaux fraix ; & il eſt bon de remarquer, que mon cœur y alloit de bonne-foi, parce qu'il ne doutoit point que celle qu'il aimoit ne fût digne de ſa tendreſſe. Il y avoit cependant plus d'une heure que je m'épuiſois en ſentimens, & je commençois à me déconcerter du ton badin dont la ruſée Manneville me répondoit toûjours ; lorſque, changeant tout-à-coup de ſtile & de voix, elle me dit : Mais ſçavez-vous, Monſieur, que vous commencez à me rendre rêveuſe ? Si j'étois bien aſſûrée qu'il y eût du ſérieux dans ce que vous me dites, je vous promettrois d'y faire mes refléxions. Eh ! comment donc, ma belle Dame, lui repliquai-je, douteriez-vous de ma ſincerité ? Je ne ſçais gueres, Monſieur,

me

me répondit-elle, ce que j'en dois penſer: mais je ne vous cacherai pas, que je prendrois aiſément mon parti, ſi je me croyois auſſi certaine de la vôtre, que vous pouvez l'être de la mienne. Vous me voyez ici, ajouta-t-elle, pour obtenir la caſſation de mon mariage: Je n'ai que de trop fortes raiſons pour pouvoir me répondre de la réuſſite de mon procès; mais je vois qu'en le gagnant, ma fortune va devenir bien médiocre; car je ſerai obligée de me retirer dans une petite Terre, où je traînerai mes jours dans une ennuyeuſe obſcurité. Ce n'eſt pas que depuis que je ſuis ici, il ne ſe ſoit déja préſenté bien des partis avantageux pour moi; mais nul ne s'eſt encore trouvé de mon goût; & je ne ſçais, continua-t-elle en me jettant un tendre regard, dont il me fut facile de comprendre la ſignification, pourquoi, depuis quelques

ques jours, ces différens partis me déplairont toûjours de plus en plus. Mais je me verrai bientôt forcée d'accepter les ſéduiſantes propoſitions que l'on me fait; car outre les dépenſes néceſſaires pour ſoutenir ici un équipage & un train convenables, que de fraix immenſes à faire pour la pourſuite de mon procès! Oh! pour le coup, me dis-je en moi-même, me voilà au fait des petits ſentimens de ma jeune Avanturiere; il ne s'agit plus que d'entrer en marché. Peut-être alloit-il être conclu, ſi la Compagnie qui ſurvint, n'eût terminé notre tête-à-tête. Voilà le commencement de cette intrigue; & en voici les ſuites. Je fis malheureuſement confidence à Duteil, mon Ami, de ma bonne fortune; & il lui prit fantaiſie de me la ravir, quoiqu'il m'eût promis de ne point aller ſur mes briſées. Mais devenu mon Rival, pouvois-

vois-je compter ſur ſes ſermens?

Je continuois cependant à voir ma jeune Maîtreſſe. Entraîné par la violence de ma paſſion, j'avois pris pour elle des intentions ſi favorables, que dans la ſuppoſition de la caſſation de ſon mariage, j'aurois peut-être fait la folie de l'épouſer, ſi je ne m'étois apperçû qu'elle entretenoit commerce reglé avec mon Ami. J'en fis mes plaintes à l'un & à l'autre, mais tous deux me nierent le fait avec tant d'aſſurance, que je faillis à être la dupe de ma crédulité. Les Mouches cependant que j'avois mis en campagne, vinrent me faire les mêmes rapports: & ce fut ſur leurs avis que j'eus un éclairciſſement un peu vif avec Duteil; quoique jamais il ne voulût convenir d'avoir rendu aucune aſſiduité à la Manneville. Il eut beau me faire mille & mille ſermens, je ne m'y fiai point. Je lui declarai enfin, que

que mes idées étoient bien changées au ſujet de cette jeune Dame; que ce n'étoit plus un amour d'amuſement, mais un amour d'eſtime & de reſpect que j'avois pour elle; & qu'étant réſolu d'unir mon ſort au ſien, ſi elle devenoit libre de ſes premiers engagemens, je croyois mon honneur intéreſſé, à ne pas ſouffrir qu'un autre la vît ſur le pied de Maîtreſſe. Mon Ami feignit d'applaudir à mon projet, & me dit, que n'ayant aucune prétention ſur le cœur de cette Belle, il n'oppoſeroit jamais le moindre obſtacle à mes vœux; qu'il conſentoit même que je me brouillaſſe irréconciliablement avec lui, ſi je découvrois qu'il lui rendît aucun ſoin. Nous verrons, lui dis-je en le quittant: mais croi que tu ès intéreſſé à ne pas me tromper.

Quinze jours ſe paſſerent, ſans que la Manneville me donnât aucun ſoupçon d'infidélité. Il eſt vrai que,

que par mes assiduitez auprès d'elle, je lui ôtois la liberté de me tromper: mais j'étois à la veille de découvrir que j'avois donné mon cœur à une traîtresse. J'étois allé la voir le matin, pour lui dire que je partirois le soir pour la campagne, où je ferois deux jours. Sur cet avis elle écrivit à Duteil, pour l'inviter à profiter de mon absence. Sa femme de chambre, que j'avois gagnée par mes libéralitez, ne manqua pas, par un billet qui me fut rendu au sortir de chez le Marquis, de m'instruire de la perfidie qu'on me préparoit. Je voulus en être témoin. Par le secours de cette même femme de chambre, je fus introduit la nuit dans la maison de sa Maîtresse. Un petit réduit secret, joignant la chambre où elle devoit recevoir son Amant, fut l'endroit où j'attendis avec une extrême impatience l'heure du rendez-vous assignée à mon Rival. Mi-

nuit ſonnoit lorſqu'il entra. Que l'on juge de la fureur dont je fus tranſporté, lorſqu'après s'être donnez mille marques d'une tendreſſe qui n'étoit rien moins qu'innocente, je les entendis plaiſanter ſur ma crédulité. Eh! bien, mon Cher, diſoit ma perfide à Duteil, conviendrez-vous que le Baron eſt pour moi une véritable trouvaille? Quelle jalouſie plus facile à tromper que la ſienne! Il eſt vrai, reprit Duteil, que c'eſt un homme qui n'a pas ſon pareil pour être mené par le nez. Je ne rapporterai pas mille autres propos auſſi outrageans qui furent tenus à mon occaſion. Pouſſé à bout par un procedé ſi indigne & ſi peu mérité de ma part, tout hors de moi-même je ſortis enfin bruſquement de mon embuſcade. Ma préſence pétrifia mon Rival & ſa Maîtreſſe: je fus cependant encore aſſez le maître de mon reſſentiment, pour me contenter de fai-

faire à cette Femme tous les reproches qu'elle méritoit: mais pour Duteil, un ſigne que je lui fis, l'inſtruiſit de ce que j'avois à lui dire. Il s'arracha d'entre les bras de la Manneville, & me ſuivit avec précipitation. Nous ne voulumes pas renvoyer au lendemain à vuider notre querelle. La première ruë où nous nous trouvames, & où nous vous avons rencontrée, fut notre champ de bataille. Le combat fut bientôt terminé. Duteil, par les coups furieux que je lui portai, fut mis hors d'état de défenſe. Ce fut alors qu'il m'avoua, que c'étoit plus par honneur, que par quelque véritable inclination qu'il eût pour la Manneville, qu'il avoit accepté mon défi; qu'il mépriſoit ſouverainement cette Femme, qu'il me dit avoir été entretenuë pendant quelque tems par le Duc de * * *, qui, indigné de ſes fréquentes infidélitez, l'avoit en-

fin abandonnée. C'eſt ainſi, Mademoiſelle, ajouta le Baron en finiſſant ſon récit, que les hommes, dont l'amour ne prend pas ſa ſource dans le reſpect & dans l'eſtime, ſont encore chaque jour les duppes d'une jolie figure.

Je remerciai le Baron de la complaiſance qu'il avoit eue de me faire le récit de cette Avanture, qui nous donna ſujet de faire bien des refléxions. Je remarquai avec plaiſir, que ce n'étoit plus en jeune-homme eſclave de ſes paſſions, qu'il penſoit. Il ſembloit n'être plus touché que des charmes de la ſageſſe; il s'en expliquoit avec éloge: & on voyoit bien, que ce qu'il en diſoit, s'accordoit avec les ſentimens de ſon cœur; & c'eſt par-là qu'il avança plus rapidement le ſuccès de ſon amour. Il ne manqua pas de m'en entretenir; mais ce fut dans des termes ſi reſpectueux & ſi tendres, que je ne pus m'offenſer de

ſes

ſes declarations. Il ſeroit inutile, Mademoiſelle, me dit-il, de vouloir vous cacher plus long-tems, que mon bonheur dépend de vous rendre ſenſible à mes vœux: mais vous pouvez les rejetter, votre indifférence ne diminuera rien de ma conſtante ardeur; car croyez que mon amour, fondé ſur la plus reſpectueuſe eſtime, durera autant que ma vie. Je vous ſuis fort obligée, Monſieur, lui répondis-je, de ces ſentimens qui me font honneur, mais que je ne mérite point. Car qui ſuis-je? Puis-je, ſi vous l'oubliez, ne pas m'en reſſouvenir continuellement? Ne ſuis-je pas une pauvre Infortunée, que les généreux ſecours de vos Parens, & même les vôtres, ont ſouſtraite à la derniere miſere? Eh! Mademoiſelle, me répondit avec vivacité le Baron en m'interrompant, cette miſere vous rend-elle moins digne de reſpect? Votre ſageſſe, votre vertu, ne ſont-ce pas des

tréſors préférables à toutes les richeſſes de l'univers ? La nobleſſe de vos ſentimens laiſſe-t-elle douter de celle de votre naiſſance ?

Nous en étions-là de notre entretien, lorſqu'on vint m'annoncer une viſite à laquelle je n'avois aucun lieu de m'attendre. Auſſi que l'on juge de quelle ſurpriſe je dûs être ſaiſie en l'apprenant ! Mais il y eut encore quelque choſe de plus que la ſimple ſurpriſe. Je changeai de couleur ; mon air ſe détraqua ; le cœur me battit ; tout mon corps friſſonna d'horreur ; en un mot, je fus toute hors de moi-même, & je ne me poſſedois plus. Le Marquis de Trivier ! m'écriai-je (car c'étoit lui dont on m'annonçoit la viſite.) Comment le traître a-t-il l'audace de vouloir ſe préſenter devant moi ? Non, je ne le verrai pas. C'eſt en préſence de Madame la Comteſſe, me dit le Domeſtique qui étoit venu m'avertir, que Monſieur le Marquis ſouhaite

haite de vous entretenir ; & c'eſt elle qui vous prie de venir. Allons donc, repris-je, après m'être un peu remiſe du trouble qui m'agitoit, je ne déſobéirai pas à ſes ordres.

Fin de la Sixième Partie.

LA
NOUVELLE MARIANNE;
OU LES
MEMOIRES
DE LA
BARONNE DE ****,

Ecrits par elle-même.

SEPTIEME PARTIE.



A LA HATE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. XL.

LA NOUVELLE MARIANNE,

OU LES

MEMOIRES

DE LA

BARONNE DE ****.

SEPTIEME PARTIE.

LA confuſion paroiſſoit peinte ſur le viſage du Marquis. J'étois entrée dans la chambre où il s'entretenoit avec ma Bienfaitrice ; & il n'avoit encore oſé lever ſes

regards ſur moi. Mon arrivée le fit changer de couleur : il ouvroit la bouche, & n'avoit pas la force de parler : C'étoit enfin un homme dont l'hardieſſe ne pouvoit tenir contre les cruels remords & les humilians reproches que ma vûë lui cauſoit. C'eſt-là l'effet de la Vertu ; tôt ou tard elle déconcerte le vice ; elle l'humilie, elle le confond.

Ce n'étoit pas à moi à entamer la converſation ; & elle ne l'eût pas été ſi-tôt, ſi la compâtiſſante Comteſſe n'eût pris pitié de l'embaras du Marquis. Voici, ma Fille, me dit-elle, un triomphe auquel vous ne vous attendiez pas, & qui eſt cependant bien dû à votre ſageſſe. Elle a fait de Monſieur le Marquis un homme nouveau ; il vient de me declarer la pureté de ſes intentions : je ne ſçais ſi vous les trouverez de votre goût ; mais j'avoue qu'il ne pouvoit mieux s'y prendre pour vous faire oublier les juſ-

juſtes ſujets de plainte qui peuvent animer votre reſſentiment contre lui.

Oui, Mademoiſelle, interrompit le Marquis en ſe jettant à mes genoux, ce n'eſt plus un traître, un perfide, un ſcelérat digne de vos mépris & de toute votre haine, que vous voyez à vos pieds; c'eſt un homme véritablement pénétré des ſentimens du plus vif repentir, pour les outrages qu'il a méditez contre votre gloire; un homme qui, par l'effuſion de tout ſon ſang, voudroit vous faire perdre juſqu'au moindre ſouvenir de ſes indignes attentats. Si ſes crimes l'ont rendu un objet d'horreur à vos yeux, laiſſez-vous déſarmer par les regrets & par les larmes que le ſouvenir de ces mêmes crimes lui arrache. Je ſçais que rien ne peut m'excuſer; auſſi m'avouerai-je le plus coupable de tous les hommes. Votre ſageſſe vous rendoit digne de mon eſtime; je devois

la reſpecter, & ne pas chercher à la ſéduire. Auſſi je n'ai pu refléchir ſur les périls où vous avez livré votre vie pour ſauver votre innocence, ſans me reprocher les mortelles frayeurs que j'ai cauſées à votre vertu. Mais pardonnez, Mademoiſelle, à la violence d'une paſſion qui ne me laiſſoit point à moi-même; elle n'a pas changé d'objet; mais c'eſt à préſent l'honneur & la probité, qui en reglent les mouvemens. J'ai eu l'honneur d'inſtruire Madame de mes deſſeins: Que je ſerois heureux s'ils pouvoient ne pas vous déplaire!

Oui, ma Fille, reprit la Comteſſe, je dois rendre cette juſtice à Monſieur; ce qu'il vient de me propoſer, m'annonce le caractère d'un véritablement honnête-homme. C'eſt ſous l'apparence du mariage qu'il a cherché à triompher de votre innocence; & c'eſt une union réelle, ſincere & publique qui fait maintenant l'objet de tous

ſes vœux : Voilà ce qui mérite vos refléxions. Vous aurez tout le tems pour les faire ; & ſi elles ſont favorables à Monſieur, je connois ſa famille, & je conſens bien volontiers de ſolliciter l'aveu de Meſſieurs ſes Parens, pour l'union qu'il vous propoſe.

C'eſt-là, il eſt vrai, repris-je alors, un choix glorieux dont je dois rendre graces à Monſieur, mais qui pourroit peut-être ne pas s'accorder avec le penchant de mon cœur. Ce n'eſt pas au reſte, Monſieur, ajoutai-je, que je doute de la ſincerité de vos ſentimens. Je veux croire que vous vous repentez véritablement du procedé indigne que j'ai à vous reprocher ; mais pour conſentir à l'union que vous me propoſez, il faudra de l'amour, & penſez-vous que je puiſſe en avoir pour un homme qui s'eſt attiré à trop juſte titre toute ma haine ? Je veux bien que votre changement,

que je crois réel, m'engage à vous rendre mon eſtime, que je ceſſe de vous haïr; mais je ne pourrai jamais faire entendre raiſon à mon cœur: Jamais il ne pourra ſe réſoudre à vous aimer? Et que ne ſouffrirois-je point, que ne ſouffririez-vous pas vous-même, ſi je ne pouvois ſortir de l'indifférence, pour un homme qui m'auroit donné toute ſa tendreſſe? Eh bien, Mademoiſelle, me répondit le Marquis, cette indifférence ſeule me ſuffira; elle ne ſera mêlée d'aucun reſſentiment, & c'eſt tout ce que j'eſpère de vos bontez; vous ſouffrirez mon amour, vous vous y prêterez même en le ſouffrant, & je me croirai heureux de pouvoir vous en donner à chaque inſtant les plus tendres marques: peut-être viendra-t-il un tems que vous y oppoſerez moins d'inſenſibilité. Je vous le laiſſerois eſpérer, Monſieur, lui répondis-je, ſi je voulois vous tromper; mais excuſez

ſez la ſincerité de mes aveux : c'eſt mon cœur que je conſulte, & il me répond, qu'il ne parlera jamais en votre faveur. Ah ! je ne le vois que trop, Mademoiſelle, reprit le Marquis en ſe jettant une ſeconde fois à mes genoux ; vous doutez encore de la pureté de mes vûës ; mes vifs & ſinceres regrets ne vous touchent point ; vous me laiſſez encore accablé de toute votre haine ; mon changement n'en peut faire aucun dans votre eſprit ; c'eſt toûjours un ſcelérat & un perfide que vous croyez voir dans moi ; Si vous ſçaviez cependant combien votre ſageſſe m'a rendu différent de moi-même ! Ah ! que ne pouvez-vous lire dans le fond de mon cœur ! Encore une fois, Monſieur, repris-je, il ne me reſte aucun doute qui vous ſoit injurieux ; mais permettez que je m'en tienne à l'eſtime, que je vous rends ; & ſi vous voulez ne pas me déſobliger, épar-

gnez-moi la peine de vous mortifier par de nouveaux refus. Et ce ſont-là des refus, repartit-il, qui vont me rendre le plus malheureux de tous les hommes ; mais je ne l'ai que trop mérité. Ah! Madame, de grace, ajouta-t-il en s'addreſſant à la Comteſſe, ſervez-vous du crédit que vous avez ſur l'eſprit de Mademoiſelle ; & ne me refuſez pas d'appuyer mes intérêts auprès d'elle. C'eſt, Monſieur, répondit la Comteſſe, une commiſſion dont je me chargerois, je crois, bien inutilement: vous connoiſſez les diſpoſitions de ma Fille, & je ne ſuis point d'avis de gêner ſon choix: je vous avoue, au reſte, que je ſuis très-charmée de voir, que l'intérêt ni l'ambition ne peuvent rien ſur ſes réſolutions. Je trouve même dans cette fermeté une grandeur d'ame, qui doit rendre Mademoiſelle encore plus eſtimable à vos yeux. Contentez-vous donc de la grace qu'elle vous fait de

ſacrifier le juſte reſſentiment qui l'animoit contre vous, & tâchez, Monſieur, de vaincre un amour qui ne peut ſe flatter d'aucun ſuccès. Vaincre mon amour! reprit-il, ah! Madame, ordonnez-moi plutôt de rénoncer à la vie! Mais il eut beau chercher à ébranler ma conſtance par de nouvelles ſoûmiſſions & de nouvelles marques de repentir; c'étoit, comme je l'ai inſinué, la ſeule vûë de me ſouſtraire à la miſere qui m'avoit déterminée à accepter ſa main, lorſque je croyois qu'il me l'offroit de bonne-foi. Aurois-je pu me réſoudre à la recevoir, dans un tems que je commençois à goûter les douceurs du ſort le plus heureux? Si, lors même que je ne le ſoupçonnois d'aucun crime, il n'avoit pu m'inſpirer de l'amour; de quel œil pouvois-je le regarder après l'avoir connu capable des plus noires perfidies? Quelle main odieuſe que

celle qu'il m'offroit ! Quelle violence n'étois-je pas obligée de me faire pour lui déguiſer ma haine ſecrete ? Car plus mon innocence m'étoit chere, plus il devoit m'en coûter d'oublier les dangers qu'il lui avoit fait courir. Le Marquis partit enfin, au déſeſpoir, en apparence, de la réſiſtance que j'oppoſois à ſes vœux, & en me diſant qu'il alloit traîner dans ſes Terres une vie languiſſante.

Mais mon cœur n'étoit pas fait pour demeurer long-tems dans l'indifférence. Il a déja fait épreuve de ſa ſenſibilité, & il en fera bientôt une ſeconde. Et comment auroit-il pu ſe défendre contre une aſſiduité de ſoins & d'attentions également prévenans & reſpectueux. C'étoit à chaque inſtant les ſentimens de l'ardeur la plus vive ; ſentimens fondez ſur l'eſtime la plus ſincere que l'on me témoignoit. C'étoit dans mon nouvel

Amant,

Amant, fait véritablement pour plaire, que je découvrois mille qualitez charmantes : ajoutez, que tout ce qui m'environnoit me parloit de ſon amour ; Gouvernante, Amie, paroiſſoient ſe faire une étude de ſervir ſes feux. Comment mon cœur auroit-il pu tenir contre tant d'aſſauts qui lui étoient livrez de toutes parts ? Mais c'étoit la Dupré ſur-tout, qui, engagée par ſon intérêt, ſe montroit la plus zèlée à appuyer auprès de moi ceux du Baron. Elle ne ſe contentoit pas d'en parler ſans ceſſe avec éloge, elle vouloit encore me faire avouer ma foibleſſe ; & il eſt vrai qu'un air rêveur, qui ne m'étoit pas ordinaire, me trahiſſoit.

Ma foi, Mademoiſelle, me dit-elle un jour, vous avez beau vouloir faire la fine avec moi, je ſuis aſſurée que les choſes vont dans votre petit cœur le train que je penſe ; ce ſont ces petits yeux fripons que j'in-

j'interroge, ah! les jolies choſes qu'ils m'apprennent! Que vous apprennent-ils donc, s'il vous plaît? repris-je. Sçavez-vous, Mademoiſelle, me répondit-elle, ce qu'une jeune fille a tant de plaiſir à ſentir, & ce qu'elle a tant de peine à avouer? Voilà juſtement ce que je lis dans vos yeux: mais bon, voilà que vous les baiſſez en rougiſſant. Oh! qu'ils ſe taiſent à préſent, à la bonne-heure, je n'ai plus rien à leur demander; ils m'ont appris que vous aimez, & je vous avoue que je leur ſçais un gré infini de leur bonne-foi: & que pourriez-vous auſſi, ajouta-t-elle, faire de mieux? Car où trouveriez-vous un Amant plus aimable que le Baron? A ce nom, nouvelle rougeur dont ſe couvre mon viſage; nouveau baiſſement d'yeux; un ſoupir même qui m'échape. Que d'aveux tout à la fois qui trahiſſent ma ſecrete flamme! Eh! mon Dieu! ma Chere, repris-je, après m'être

un

un peu remiſe de mon trouble, que vous êtes méchante ! Eh ! pourquoi auſſi, me répondit-elle, tant d'inutiles minauderies avec moi ? Ne ſçait-on peut-être pas bien que vous avez un petit cœur qui n'eſt pas plus de pierre que les autres ? Eh bien, il lui a pris fantaiſie d'aimer ; voyez le grand mal qu'il y a à cela ! Eh ! pardi, ſi nous donnons de l'amour, il eſt bien juſte que nous en prenions un petit brin à notre tour. Mais tenez, Mademoiſelle, voulez-vous que je vous donne un bon avis : Voici un amour dont vous pouvez tirer bon parti ; croyez-moi, ne le laiſſez pas évaporer en fumée ; c'eſt un Amant qui ſe préſente, qui eſt votre fait, on ne peut pas davantage : Eh bien, ſongez à en faire promptement un Epoux ; déja Madame la Comteſſe ne dira pas que non, puiſque vous l'appellez votre Mere, & qu'elle vous appelle ſa Fille ; & pour Monſieur

le

le Comte, Dieu ſçait s'il refuſera une Bru comme vous. Hélas! ma Bonne, répondis-je, que l'eſpoir dont vous me flatez, s'accorderoit bien avec le penchant de mon cœur! car je ne vous cacherai plus que le Baron m'eſt cher, & qu'il s'eſt rendu trop digne de mon eſtime, pour qu'à ces ſentimens il ne ſe mêle pas beaucoup d'amour: mais, hélas! quel en ſera le ſuccès? Oſerai-je eſpérer que jamais ſes Parens y conſentent? J'allois continuer, lorſque le Baron s'offrit à mes regards ſurpris. Une tapiſſerie, derriere laquelle il s'étoit tenu caché, l'avoit dérobé à mes yeux, & il n'avoit pas perdu une ſeule de mes paroles. Tranſporté de l'aveu que je venois de faire, il vint ſe jetter à mes genoux qu'il embraſſa tendrement: Me pardonnerez-vous, ma charmante Demoiſelle, me dit-il, cette petite ſupercherie qui vient de me rendre le plus heureux

reux de tous les mortels ? Ne m'enviez pas, de grace, le raviſſant plaiſir dont mon ame s'enyvre. Ciel ! pouvois-je l'eſpérer ! Quels vœux me reſte-t-il à former ! Non, rien ne manque à mon bonheur ! Oui, Mademoiſelle, je ſuis aſſuré de l'aveu que mes Parens donneront à ma flamme ; l'eſtime qu'ils font de votre mérite me répond de leur conſentement : ſouffrez que je le ſollicite dès ce moment par mes prieres & par mes larmes, & ne vous oppoſez pas à une démarche d'où dépend la félicité de mes jours.

C'étoit avec une ſi vive ardeur que le Baron me preſſoit de répondre, ſon impatience étoit ſi grande d'entendre l'arrêt que j'allois prononcer, que je ne pus tenir contre l'attendriſſement qui me ſaiſit. Eh ! que voulez-vous, Monſieur, que je vous diſe encore, lui repliquai-je, après l'aveu qui m'eſt échapé, & que

que vous m'avez ſurpris ? Ne vous a-t-il pas ſuffiſamment inſtruit des diſpoſitions de mon cœur ? Voudriez-vous me couvrir d'une nouvelle confuſion en vous le repétant ? Eh ! pourquoi donc, Mademoiſelle, reprit mon Amant, rougiriez-vous de la juſtice que vous rendez à la pureté de mes feux ? Vous le ſçavez, c'eſt votre ſageſſe & votre vertu, autant que vos charmes, qui les ont allumez : pouvez-vous craindre qu'ils éclatent, ces feux auſſi purs que ceux du ſoleil qui nous éclaire ? Souffrez que je les montre aux yeux de mes Parens. Vertueux comme ils ſont, déſapprouveront-ils un choix inſpiré par la vertu même ? Je vois bien, Monſieur, lui répondis-je, que tout ce que je pourrois vous dire ne feroit ſur vous aucune impreſſion ; ainſi, faites comme vous l'entendrez, je vous en laiſſe le maître ; mais je prévois que vous trouverez plus d'ob-

d'obſtacles à ſurmonter que vous ne penſez. Car enfin, faites-moi la grace de m'entendre: Vous êtes deſtiné à ſoutenir l'honneur d'une illuſtre famille; par cette raiſon il vous faut une alliance diſtinguée, une alliance qui ajoute à la gloire de votre maiſon. Or je vous le demande: trouveriez-vous ces avantages avec moi? Peut-être n'en rougiriez-vous pas, ſi j'avois le bonheur de connoître mes Parens; mais, hélas! je n'oſe plus me flatter de l'eſpoir de les retrouver un jour; ils ſont perdus pour moi à jamais. Je ne puis donc être regardée que comme une infortunée, qui ne tient à perſonne ſur la terre: c'eſt cependant à cette malheureuſe Orpheline, étrangere à tout le monde, à qui vous offrez de donner la main. Faites taire un moment votre amour, pour ne conſulter que la raiſon; pouvez-vous eſpérer que

vos Parens donnent jamais les mains à une union ſi peu aſſortie? Quelque eſtime qu'ils faſſent de la vertu, n'ont-ils pas certains uſages, certaines loix & bienſéances du monde à ſuivre? N'en doivent-ils pas craindre la redoutable cenſure? Et l'éviteroient-ils, s'ils conſentoient à vos vûës? Leur indulgence ne ſeroit-elle pas taxée de folie? Ce monde, qui veut que l'on ſe ſoûmette aveuglément à ſes maximes, uniquement fondées ſur l'intérêt & ſur l'ambition, leur pardonneroit-il, s'ils ſouffroient que vous vous aviliſſiez juſques à unir votre ſort au mien? Ce ſont-là, Monſieur, des refléxions qui aſſurement vous ont échapé, mais qui n'échaperont pas à vos Parens. Eh! non, non, Mademoiſelle, me répondit le Baron, qui avoit eu beaucoup de peine à ne pas interrompre ce petit diſcours qui n'étoit gueres de ſon goût; ne croyez pas que ces

ces vains ſujets de frayeur ſoient capables de m'allarmer. Si, en général, il y a de la prudence à éviter la cenſure du monde, il y en a auſſi à la mépriſer en certaines occaſions; & c'eſt-là une diſtinction que mes Parens ſçauront faire; du moins ai-je tout lieu d'eſpérer que votre mérite les fera décider en votre faveur. Je vais dès ce pas, puiſque vous voulez bien me le permettre, ſonder leurs ſentimens.

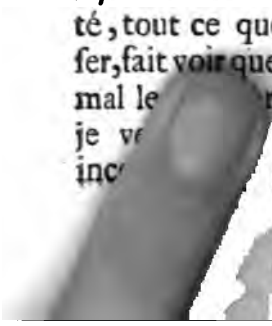
Eh bien, Mademoiſelle, me dit la Dupré qui étoit demeuré préſente à notre entretien, je gage que vous voilà dans une épouvantable colere contre moi pour ces petits mots qui vous ſont échapez, & que Monſieur le Baron a entendus; mais avouez que cette petite ruſe, qui m'a aſſez bien réuſſi, ne gâte rien à vos affaires; & que dans un quart d'heure je vous ai fait faire plus de chemin que vous n'en auriez fait peut-être dans un

an, ſi je vous avois laiſſé aller ſeule : car il ſe paſſe des ſiécles avant qu'une jeune fille laiſſe lire tout ce qu'elle a dans l'ame ; & dans un moment j'ai trouvé le moyen de vous arracher une parole qui vous auroit coûté des années entieres. Ce mot, j'aime, ah ! la jolie choſe à ſentir ! mais que de façons pour la dire ? N'en voit-on pas qui ſont quelquefois aſſez ſottes pour mourir avec leur ſecret ? Mais pour vous, Mademoiſelle, graces à mes ſoins, vous ne vous trouverez pas dans ce cas. Et c'eſt préciſement-là, Mademoiſelle, repris-je d'un ton fâché, un tour que je ne vous pardonnerai de ma vie. Oh ! vraîment, me repliqua-t-elle, je vous le conſeille encore de vous fâcher ; par mon moyen vous ſerez Baronne plutôt que vous ne l'auriez été ſans moi ; n'eſt-ce pas-là un grand mal que je vous aurai fait ? Eh ! mon Dieu, laiſſez-là, je vous prie, repli-

pliquai-je, vos plaiſanteries, qui me fatiguent; & ſi vous voulez affoiblir le ſouvenir de la piéce que vous venez de me jouer, ne vous aviſez jamais d'y retourner, puiſqu'autrement le reſſentiment que j'en ai contre vous, ſe changeroit en une rancune éternelle. Oh! oh! me répondit-elle, ſur quel ton vous le prenez-là; mais je ne veux plus rien vous dire, car vous voilà d'une humeur ſi étrange, que je ne vous reconnois plus. Eh! fi, qu'il eſt vilain à une jeune Demoiſelle bien née comme vous, de ſe fâcher ainſi contre les gens qui ne cherchent que votre bien; mais je me le tiens pour dit, & je ne me mêlerai plus une autre fois de vos petites affaires: devenez tout ce qu'il vous plaira. Adieu. Auſſi ſont-ce là des ſoins, repris-je, dont je vous tiens quitte bien volontiers. Mais laiſſez-moi, je vous prie, ſeule; j'ai quelques momens à donner à des refléxions.

On peut aiſément deviner une partie de celles que je fis. J'avois feint d'être en colere contre la Dupré; & je croyois devoir cela à ma gloire. Mais dans le fond, ſi j'étois fâchée du tour qu'elle m'avoit fait, en ſouffrant que le Baron ſe tînt caché dans ma chambre, je me conſolois par la vûë de l'avantage que j'en pourrois tirer: elle m'avoit donné occaſion d'ouvrir les ſentimens de mon cœur, que j'aurois peut-être cachez long-tems à celui qui les avoit fait naître. Il falloit cependant qu'il en fût inſtruit, avant que de pouvoir ſolliciter l'aveu de ſes Parens: mais cet aveu l'obtiendra-t-il? Voilà ce que ma naiſſance ne me permettoit pas d'eſperer. Ce n'eſt pas que je doutaſſe des bontez du Comte, & encore moins de celles de la Comteſſe; mais je pouvois leur paroître digne de leur eſtime & de leur tendreſſe, ſans que pour cela ils vouluſſent m'ac-

m'accorder le rang que l'amour du Baron me deſtinoit. Non, non, ne nous flatons pas d'un eſpoir ſi glorieux, diſois-je en moi-même; contentons-nous du ſort heureux dont nous jouiſſons. Mais devois-je permettre, ajoutai-je, que mon Amant s'ouvrît à ſes Parens ſur ſes deſſeins? Quels reproches n'aurai-je pas à en eſſuyer, s'ils apprennent que j'ai oſé écouter ſes vœux? Ne ſeront-ils pas en droit d'inſulter à mon crédule orgueil? Mais ſi le Baron s'irrite de leurs refus, s'il s'opiniâtre dans ſon choix; ſi, ne conſultant que le tendre amour dont il me paroît épris, il refuſe de ſe prêter aux vûës d'agrandiſſement & d'élevation que ſa famille a pour ſon établiſſement; ne voudra-t-on pas me rendre réſponſable de ſes refus? Ne me fera-t-on pas un crime de ſa déſobéiſſance? Qui ſçait, ſi pour me punir de ma vanité, on ne me laiſſera pas retomber dans la

misere d'où j'ai été tiré
n'en dois point douter
je; me voilà replongée
premières infortunes!
Mademoiſelle de Mez
tra alors dans ma char
fit mettre fin à ces reflé
commençoient à devenir
tes pour moi. Elles av
né à mon viſage un air
inquiéta mon Amie. E
ce donc, ma Chere? co
voilà rêveuſe! Me ferie
grace de m'en dire le ſu
deſſus, ſans me faire pr
tage, je lui fis une ent
dence de mes refléxions
ſentimens. Et c'eſt-là,
le, après m'avoir entendu
ſujet de vos inquiétudes?
té, tout ce que vous ven
ſer, fait voir que ve
mal le
je ve
inc


& que je ne
ſans me cou-
honte. Que
diſcours ſi
ien ſouhaité
ontenté ma
it ce qu'elle
is je n'oſai
action, que
oûter trop
lrois bien,
mon cœur
telle que
puis long-
e! Mais il
voudroit
même; &
celles qui
d'un éter-
donc pas
jamais ſça-
Amie: mais
qui acheva
lit de tant
d'a-

être heureuſe, & vous devrez votre bonheur à votre vertu. Hélas! ajouta en cet endroit Mademoiſelle de Mezin, en pouſſant un ſoupir, que votre ſort va être différent du mien! Incomparable Sageſſe, pourquoi n'ai-je pas toûjours ſuivi tes ſaintes loix! Ah! ſi j'y avois été inviolablement attachée, je ne ſerois pas condamnée à préſent à verſer tant de larmes, ni à me ſentir dechirer par les plus cruels remords! Comment donc? ma Chere, repris-je avec étonnement vous; ſeriez condamnée à verſer des pleurs! Eh! que me dites-vous-là? Ce que je voudrois, me repartit la triſte de Mezin, & ce que je devrois vous cacher à jamais, afin de me conſerver cette eſtime dont vous m'honorez, & que je ne mérite point. Je vous conjure donc, au nom de cette tendre amitié qui nous lie, ne vous attachez point à m'arracher des ſecrets que je voudrois

igno-

ignorer moi-même, & que je ne pourrois vous declarer ſans me couvrir de confuſion & de honte. Que devois-je penſer d'un diſcours ſi ſurprenant ? J'aurois bien ſouhaité que mon Amie eût contenté ma curioſité, irritée de tout ce qu'elle venoit de me dire; mais je n'oſai lui demander cette ſatisfaction, que je prévoyois devoir lui coûter trop de pleurs. Que je voudrois bien, me dit-elle, décharger mon cœur dans le ſein d'une Amie telle que vous, à qui j'ai donné depuis long-tems toute ma confiance! Mais il eſt des choſes que l'on voudroit pouvoir ſe cacher à ſoi-même; & telles ſont préciſement celles qui ſeront pour moi le ſujet d'un éternel regret. Il n'y avoit donc pas apparence que je dûſſe jamais ſçavoir les ſecrets de mon Amie: mais une terrible nouvelle qui acheva de l'accabler, la remplit de tant

d'amertume, que dans les premiers tranſports, elle ne la laiſſa plus maîtreſſe de ſe taire. Reprenons, avant que de nous engager dans ce détail, le fil de mon hiſtoire.

J'ai dit que le Baron, en me quittant, m'avoit fait connoître qu'il ne tarderoit pas de ſolliciter le conſentement de ſes Parens pour le ſuccès de ſes vœux. Il leur parla en effet, & leur fit de ſi preſſantes inſtances, que s'il n'obtint pas d'abord un aveu formel, du moins eut-il lieu de ſe conſoler par les eſpérances qu'on lui donna. La Comteſſe ſur-tout ne paroiſſoit nullement déſapprouver les deſſeins de ſon Fils; & c'eſt ce que je connus dans un entretien qu'elle eut avec moi à ce ſujet.

Elle m'avoit fait venir dans ſa chambre. Les ordres qu'elle donna, pour qu'on nous laiſſât ſeules, me firent conjecturer que c'étoit des choſes intéreſſantes dont elle avoit

à

à m'entretenir ; & je ne me trompai point. J'avoue que le ſérieux avec lequel elle commença à me parler, me déconcerta d'abord un peu : mais j'avois à faire à la meilleure Mere du monde, pouvoit-elle laiſſer durer long-tems mon embaras ? Voyons quel fut le début de ſon diſcours.

Vous ne ſçavez pas peut-être, Mademoiſelle, me dit-elle d'un ton impoſant, pourquoi je vous ai fait appeller ; c'eſt pour vous faire des reproches, & vous en méritez beaucoup. Bon, me dis-je en moi-même, plus pour moi de titre de Fille ; je n'ai plus de Mere ; me voilà redevenuë Mademoiſelle, & peut-être bientôt je ne ſerai plus que Marianne. Mais de quels reproches vouloit-on me parler ? Je ne répondois pas, tant ce diſcours m'étonnoit : je voulois laiſſer continuer la Comteſſe, croyant que je n'avois rien de mieux à faire. Mais

il

il me paroît, Mademoiſelle, ajouta-t-elle, voyant que je me taiſois en baiſſant les yeux, que voici un diſcours qui vous ſurprend: vous devriez cependant vous y attendre. Je ne ſçais point, Madame, lui répondis-je, quels reproches vous avez à me faire; mais je ſerois aſſurément très-mortifiée, ſi je croyois les avoir méritez. Eh! vraîment, je vous conſeille encore, me repartit-elle, de vous croire innocente; ce n'eſt point vous peut-être qui êtes cauſe de la colere où le Comte & moi ſommes contre le Baron? Pourquoi, s'il vous plaît, écouter les vœux qu'il vous addreſſoit? Pourquoi y paroître ſenſible? Loin de l'engager à ſe défaire de ſon amour, n'avez-vous pas travaillé à l'augmenter, par l'aveu que vous lui avez fait du vôtre? Hélas! Madame, lui répondis-je en me jettant à ſes genoux, de grace ne me condamnez pas ſans m'entendre: cet aveu

que

que vous me reprochez, on me l'a arraché par ſurpriſe. Ce n'eſt point à Monſieur le Baron que je l'ai fait; c'eſt à la Duprè. Je me croyois ſeule avec elle. Intéreſſée par des raiſons que j'ignorois, elle me fit cent queſtions différentes, pour m'engager à lui ouvrir mon cœur: je me défendis pendant quelque tems de lui faire la confidence qu'elle ſouhaitoit; mais elle continua à me parler avec tant d'éloges du Baron, elle m'en faiſoit un portrait ſi charmant, que le rouge me montant au viſage, & un ſoupir qui m'échapa, trahirent mon ſecret. Ma bouche même avoua enfin, que j'admirois dans le Baron mille qualitez charmantes, dignes de ma tendreſſe & de mon eſtime; & que j'étois touchée des ſentimens qu'il avoit pour moi, parce que je les croyois reglez par l'honneur & la probité. Mais lorſque je fis ces aveux, pouvois-je ſoupçonner, que ce-

celui qui ſeul ne devoit pas les entendre, n'avoit perdu aucune de mes paroles? Quelle fut ma ſurpriſe & ma confuſion, lorſque, ſortant de l'endroit où il s'étoit tenu caché, il vint s'offrir à mes yeux! Que de ſoûmiſſions ne me fit-il pas pour m'appaiſer? Mais moi-même, de quelles raiſons ne me ſuis-je pas ſervi pour l'empêcher de profiter de l'innocent aveu qui m'étoit échapé? Lui ai-je fait un myſtère de ma miſere? N'en ai-je pas rappellé tous les traits les plus humilians? Ne lui ai-je pas repréſenté, que ce ſeroit inutilement qu'il vous preſſeroit de vous prêter à ſes déſirs; que mon alliance ne pourroit que le couvrir de reproches & de confuſion; qu'elle le décréditeroit; qu'elle l'aviliroit dans l'eſprit du monde, dont la prudence veut que l'on ſuive les maximes & les loix, lorſqu'elles n'ont rien de contraire à la raiſon? Je ne vous cache-

cherai pas, Madame, ajoutai-je, que mon cœur ſouffroit des diſcours que je tenois au Baron; mais c'étoit ſa gloire & ſon intérêt que je conſultois. Je me rappellois auſſi ce titre de Fille, dont vous m'avez fait la grace de m'honorer; toutes les marques de votre généreuſe bonté ſe retraçoient à mon eſprit: & pouvois-je ne pas voir, que c'étoit déſobliger le plus ſenſiblement du monde la meilleure & la plus tendre de toutes les Meres, & qu'elle auroit à me reprocher la plus monſtrueuſe ingratitude, ſi je ne m'efforçois pas par tous les moyens poſſibles de détourner un Fils qu'elle chérit tendrement, d'un deſſein qui ne pouvoit que le rendre mépriſable aux yeux du monde?

Il faut remarquer, que la poſture humiliante dans laquelle j'étois, & le ton attendri avec lequel je prononçai ce petit diſcours, le rendoit encore plus touchant. Auſſi

fit-il impreſſion ſur le cœur de la tendre Comteſſe, qui n'avoit feint de la colere contre moi, que pour mieux me ſonder.

Ma chere Fille, me dit-elle en me rélevant de la manière du monde la plus affectueuſe, toutes les choſes que tu viens de me dire, je les ſçavois déja; mon Fils & la Dupré m'ont tout appris; mais j'étois bien aiſe de t'entendre toi-même raconter naïvement de quelle façon les choſes s'étoient paſſées. Tu vois comment je m'y ſuis priſe pour t'engager à ne me rien cacher. Tu croyois que c'étoient de grands reproches que j'avois à te faire, & ce ſont, au contraire, des louanges que j'ai à te donner. Non, tu n'as point ton pareil dans le monde: ta ſageſſe me charme toûjours de plus en plus. Où trouverois-je une Fille plus digne que toi de ma tendreſſe? Où pouvois-je auſſi, Madame, repris-je, en attachant ma bouche

che ſur une de ſes mains que je baiſai mille fois, trouver une Mere qui, à force de bienfaits & de bontez, prît plaiſir, comme vous, à me rendre toute ma vie ingrate? Non, non, ma Fille, me repartit-elle en me continuant ſes careſſes, croyez que je ne fais rien pour vous que vous ne méritiez. Mais parlons un peu de vos affaires & de celles de mon Fils. J'avoue que le changement que je vois dans ſa conduite m'enchante; & c'eſt-là, ma chere Enfant, l'ouvrage de votre ſageſſe. Vous lui avez appris à eſtimer la vertu; il reſpecte la vôtre: & c'eſt parce qu'il cherche à vous plaire, qu'il s'eſt corrigé de bien des défauts dont je lui faiſois envain chaque jour des reproches. Que je voudrois bien qu'il ne dépendît que de moi de le rendre heureux! Mais je vois qu'il me ſera difficile à faire entrer le Comte dans mes vûës. Ce n'eſt pas, ma

Fille, ajouta ma bonne Mere, qu'il ne faſſe, comme moi, tout le cas que l'on peut, de votre caractère & de votre vertu. Mais ces uſages, ces maximes du monde dont il eſt eſclave, ce ſont-là les ſeules difficultez qui l'arrêtent. Eh! penſez-vous, Madame, lui répondis-je, que Monſieur le Comte, engagé par ſon état dans le monde, ait d'autres regles à ſuivre? Ne s'accordent-elles pas avec la raiſon & l'honneur? Je veux que, pour faire une union aſſortie, on ne doive pas exiger une parfaite égalité de naiſſance, de rang & de biens; la raiſon & l'honneur ſouffrent-ils que l'on neglige entierement ces avantages? Ai-je aucuns de ceux-là? Qui ſuis-je? Ai-je ſujet de me glorifier, ou dois-je rougir de ma naiſſance? Une humiliante obſcurité me la cache. A qui tiens-je ſur la terre? Puis-je nommer quelqu'un à qui j'apartienne? Eh! comment donc,

donc, ma chere Enfant, reprit vivement la Comteſſe, ne ſuis-je pas votre Mere? Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, une autre fois, d'oublier que vous êtes ma Fille. Ce titre vous permet-il de dire que vous n'apartenez à perſonne?

Je m'étois jettée aux pieds de ma généreuſe Mere, pour lui exprimer les ſentimens de ma vive reconnoiſſance, lorſque le Baron, qui entra, me ſurprit dans cette poſture. On venoit de lui dire, que la Comteſſe m'avoit fait appeller, & qu'elle avoit ordonné qu'on me laiſſât ſeule avec elle. Il ſe douta bien de quelles affaires elle avoit à m'entretenir, & il crut que ſa préſence pourroit n'y rien gâter. Il eſt vrai qu'il fit à ſa Mere des prieres ſi touchantes & ſi perſuaſives, qu'elle prit les réſolutions les plus favorables à nos vœux.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît, mon Fils, lui dit la Comteſ-

que Mademoiſelle tire ſon origine. Je ne parle point encore de cette nobleſſe de ſentimens, de cette grandeur d'ame, qui ne ſont gueres le partage des perſonnes de baſſe naiſſance. On ne peut rien de mieux, mon Fils, reprit la Comteſſe, & je ſuis charmée de vous voir rendre à ma Fille la juſtice que vous lui devez. Car rien de tout ce que vous venez de dire, que je ne penſe comme vous; & il ne tiendra pas à moi, que Monſieur le Comte, déja un peu ébranlé par toutes les tentatives que j'ai faites pour le rendre favorable à vos vœux, ne ſe décide enfin comme je le ſouhaite. Je lui parlerai encore; car je ne veux point que les choſes traînent en longueur. Je vous partage à tous deux également ma tendreſſe, parce que je vous en crois tous deux également dignes: & je ne crois pas pouvoir mieux vous la témoigner, qu'en travaillant à vous rendre heureux l'un & l'autre.

Je

Je crus qu'il ne m'apartenoit pas de remercier ma tendre Mere de tant de marques d'une généreuſe bonté. Ma modeſtie ne permettoit pas à ma reconnoiſſance de ſe manifeſter. On me parloit du bonheur que me promettoit un établiſſement conforme aux penchans de mon cœur: que pouvois-je faire de mieux que de rougir & de baiſſer les yeux? Cela ne pouvoit-il pas me tenir lieu de remercîmens? Mais ce fut le Baron qui ſe chargea d'exprimer ſa gratitude & la mienne. C'étoit un Amant tendre & paſſionné. On lui faiſoit eſpérer qu'il alloit toucher au moment qui devoit le rendre heureux. A quels raviſſans tranſports de joye ne ſe livra-t-il pas! Quelle ſérénité, quel air de contentement, répandu ſur ſon viſage! Quelle façon auſſi de témoigner ſa reconnoiſſance, plus vive, plus animée, & plus touchante, que celle dont il s'exprima!

Il s'étoit jetté à genoux devant la Comteſſe; il avoit pris ſes mains, qu'il ne ceſſoit de baiſer affectueuſement; il les arroſa même de quelques larmes: Ah! ma Mere, ma tendre & chere Mere! quel Fils plus heureux que moi! Eſt-ce aſſez d'un cœur pour renfermer la reconnoiſſance dont me penétrent vos bontez? Chaque moment de ma vie ſera employé à m'en rappeller le ſouvenir.

Quel attendriſſement pour la Comteſſe & pour moi! Nous ne pumes nous empêcher l'une & l'autre de répandre des pleurs. Allons, mes Enfans, dit-elle à la fin, il ne s'agit plus que d'effectuer ce que j'ai promis. Aujourd'hui même j'aurai un entretien avec le Comte; & j'en eſpère un heureux ſuccès. Il aime ma Fille (c'étoit de moi qu'elle entendoit parler) il ne ceſſe de m'en parler avec éloge. Ces heureux préjugez ne nuiront

pas

pas à nos deſſeins. Heureuſement, mon Fils, ajouta-t-elle, votre Pere n'a point encore de vûës fixes ſur votre établiſſement; il n'y a aucun engagement de pris, par conſequent point de parole à dégager; car vous n'ignorez pas qu'il eſt eſclave de la ſienne: voilà donc un obſtacle de moins à ſurmonter. Je ſçaurai bientôt s'il a de bonnes raiſons à oppoſer à celles que je lui propoſerai. Mais c'eſt ſur-tout, ma Fille, me dit cette bonne Mere, votre ſageſſe, votre vertu, vos charmantes qualitez, vos mœurs, vos ſentimens, que je veux faire valoir. Et c'eſt par-là que j'eſpère de fixer les irréſolutions du Comte.

Hélas! lorſque cette chere Mere nous donnoit, au Baron & à moi, ces tendres aſſurances de ſa bonté, pouvions-nous ſoupçonner le cruel malheur dont notre amour étoit menacé? Etoit-il poſſible de deviner le funeſte accident qui alloit

nous

nous ôter toutes nos eſpérances ? Penſions-nous que le moment qui devoit aſſurer notre bonheur, ſeroit ſi reculé ? Que ne puis-je ſupprimer le triſte récit que j'ai à faire !

Il n'y avoit pas trois heures que j'avois quitté la Comteſſe. Je m'étois retirée dans mon apartement, où je trouvai la chere de Mezin, mon Amie, qui m'attendoit, impatiente de ſçavoir le réſultat de l'entretien que je venois d'avoir avec ſa Mere. Elle me demanda avec vivacité, ſi j'avois de bonnes nouvelles à lui apprendre ? C'eſt bien-là en vérité une queſtion à me faire, lui répondis-je d'un ton ſatisfait ; je ſors de chez une Mere qui eſt la bonté même ; & que peut-elle dire que les choſes les plus obligeantes & les plus gracieuſes du monde ? Et tout de ſuite je lui appris quelles étoient les intentions de la Comteſſe, & les promeſſes qu'el-

qu'elle avoit faites au Baron, de ne rien oublier pour hâter la réuſſite de ſes deſſeins. Ces nouvelles que j'appris à mon Amie, me valurent de ſa part les plus tendres & les plus vives careſſes. Elle ne pouvoit ſe laſſer de me féliciter ſur l'heureux ſort qui m'attendoit; car je connois, me dit-elle, le caractère de mon Frere; rien de plus droit & de plus ſincere que ſon cœur; point de caprices, point de bizarrerie d'humeur, point de méfiance, point de ſoupçon: toûjours également affable & complaiſant, vous le verrez ſe faire une étude conſtante de prévenir tous vos ſouhaits; & ce qui doit vous répondre de la durée de ſes ſentimens, c'eſt que l'amour qu'il a pour vous, n'eſt point un amour de paſſion, c'eſt un amour fondé ſur la plus parfaite eſtime. Je répondis comme je dus à des diſcours ſi obligeans; c'eſt-à-dire que

je

La triſte de Mezin s'étoit laiſſé tomber dans un fauteuil: je m'empreſſois à eſſuyer ſes larmes. Eh! Qu'eſt-ce donc? ma chere Amie, lui dis-je; quel ſujet inopiné d'affliction vous fait verſer des pleurs? Ne me le cachez pas; l'étroite amitié qui nous unit, me fait partager votre douleur: que j'en ſçache auſſi la cauſe. Eh! liſez, ma Chere, me dit-elle en me préſentant la lettre qu'elle venoit de recevoir; jugez s'il eſt un ſort plus affreux que le mien! J'avois lû la moitié de cette lettre, lorſque je fus effrayée par les cris dont rétentit toute la maiſon: Vîte, vîte, au ſecours, Madame ſe meurt! Deſcendez donc promptement, Meſdemoiſelles (c'étoit la Dupré qui nous appelloit, mon Amie & moi) votre chere Mere, Madame la Comteſſe, rend le dernier ſoupir. ô Dieux! m'écriai-je en deſcendant promptement, m'enleveriez-vous cet-

cette tendre & adorable Mere ! Ah ! ma vie je vous l'offre pour racheter la ſienne ! Quel ſpectacle, ô Ciel ! s'alloit offrir à mes triſtes regards ! Ma chere Mere mourante ! Ses yeux étoient fermez à la lumiere ! Je vis pluſieurs perſonnes occupées à l'agiter, ſans qu'elle donnât aucun ſigne de vie ; une violente attaque d'apopléxie venoit de lui ôter l'uſage des ſens. Ce n'étoit que pleurs & que cris dans toute la maiſon ; il n'y avoit perſonne qui n'eût volontiers donné ſa vie pour ſauver celle de la Comteſſe. J'eſſayerois envain d'exprimer l'excès de ma déſolation. Le Baron voulut me retenir ; je m'étois arrachée d'entre ſes bras ; je volai auprès de ma bonne Mere ; je ne voulus plus m'éloigner d'elle ; je me jettai à ſes pieds que je baignai de mes pleurs : elle étoit ſourde à ma voix, & je ne laiſſois pas que de lui addreſſer la parole, comme ſi elle eût pu en-

tendre mes triſtes ſons: Ah! ma chere Mere! m'écriois-je, vous ne mourrez pas ſeule, le même tombeau va vous réunir; j'y deſcendrai avec vous: vous ſeule me teniez attachée à la vie, je meurs ſi vous ne vivez plus: non la mort même ne nous ſéparera pas. Et mille autres plaintes que la violence de ma douleur m'arracha.

Les Chirurgiens cependant, qui avoient été mandez, arriverent. Il falloit une prompte ſaignée; ils ſe dépêcherent de la faire; & elle fut ſi heureuſe, que preſque dans le même moment qu'on ouvrit la veine à la Comteſſe, elle parut revenir à la vie. Ses yeux commencerent à diſtinguer les objets. Elle ouvrit la bouche; mais il n'en put ſortir que des ſons mal articulez. Une ſeconde ſaignée que l'on lui fit, fut ſuivie d'un ſuccès encore plus heureux que la premiére. Elle lui rendit l'uſage de tous ſes ſens.

J'ai

J'ai donc été bien mal? dit-elle d'une voix foible, parce qu'elle voyoit la triſteſſe peinte ſur le viſage de tous ceux qui étoient autour d'elle. Oui, Madame, lui répondit le Comte qui étoit à ſes côtez; jamais péril plus grand que celui qui vient de nous faire craindre pour vos jours; & vous nous en voyez tous infiniment allarmez; mais je crois le danger paſſé: qu'en penſez-vous, Meſſieurs? ajouta-t-il en s'addreſſant aux Chirurgiens: C'eſt mon avis, Monſieur, répondit un d'entre eux; mais il eſt néceſſaire que nous ne quittions pas encore Madame, parce que peut-être y a-t-il une récidive à prévenir. Ils décidérent enſuite, que pour empêcher que la Malade ne parlât, il faloit ne laiſſer auprès d'elle que les femmes deſtinées à la ſervir. Que ne m'en coûta-t-il pas pour me ſoûmettre à cet ordre! La Comteſſe, qui s'apperçût de la violence que je me faiſois pour m'arracher d'auprès d'elle,

le, me dit d'un ton attendri, en me ſerrant la main: Allez, ma chere Fille; eſpérez que le Ciel me conſervera pour aſſurer votre bonheur & celui du Baron. J'étois ſi pénétrée de douleur, que n'ayant pas la force de répondre, je me contentai de baiſer la main de ma Mere, & me retirai.

Chaque moment alloit ajouter à ma frayeur. Cette ſeconde attaque d'apoplexie dont la Comteſſe paroiſſoit menacée, devoit me tenir dans de continuelles allarmes: j'étois par conſequent bien éloignée de pouvoir prendre aucun repos. Je me propoſai donc de paſſer la nuit, ſans me coucher. Je n'eus pas beſoin d'inviter mon Amie à me tenir compagnie; ce fut elle-même qui me prévint: & naturellement elle devoit être moins diſpoſée encore que moi à goûter les douceurs d'un tranquille ſommeil. Car outre l'inquiétude qui lui étoit commune avec moi, pour les

périls

périls qui menaçoient des jours qui nous étoient également chers, dans quelle affreuſe triſteſſe ne ſe voyoit-elle pas plongée par la cruelle nouvelle qu'elle venoit d'apprendre!

Nous eumes beau l'une & l'autre vouloir nous défendre de prendre quelque nourriture; le Comte & le Baron, qui étoient montez dans notre apartement, nous firent de ſi preſſantes inſtances, que pour ne pas leur déplaire, nous fumes obligées de ſouper avec eux. Malgré la ſombre mélancolie à laquelle j'étois livrée, & qui faiſoit que je ne m'occupois uniquement que de ma bonne Mere, je crus cependant démêler, dans les fréquens regards que le Comte me jettoit, quelque choſe de plus que de l'amitié; il y entroit je ne ſçais quoi, que je n'aurois pu définir, mais qui me fit cependant craindre que le Comte n'eût de ſecretes raiſons pour s'oppoſer aux vœux du Baron. Nous verrons

ſi c'étoit-là une fauſſe conjecture.

Le Comte & le Baron ne nous eurent pas plutôt quitté, que nous priames la Dupré, d'aller ſçavoir comment ſe trouvoit la chere Malade. Elle vint quelques momens après, nous rapporter, que depuis une heure la Comteſſe dormoit d'un tranquille ſommeil, & que les remedes qu'on lui avoit donnez, avoient ſi bien opéré, que les Médecins aſſuroient qu'il n'y avoit plus de danger pour ſa vie. A quels tranſports de joye ne me ſerois-je pas livrée, ſi je n'avois eu à eſſuyer les larmes de mon Amie? Les plaintes qui lui étoient échapées dans les premiers mouvemens de ſa douleur, lorſqu'elle eut lû la funeſte lettre qu'on lui avoit écrite, m'avoient bien appris que c'étoit à la mort d'un Amant tendrement chéri, qu'elle donnoit des pleurs: mais cet Amant, qui étoit-

il?

il? Voilà ce que j'étois curieuſe d'apprendre.

Dès que nous fumes ſeules, Mademoiſelle de Mezin me redemanda la lettre qu'elle m'avoit donné à lire, & que le trouble dont j'avois été agitée, m'avoit empêché de lui rendre. Croyez-vous à préſent, me dit-elle, que je ſois née avec un cœur inſenſible aux traits de l'amour? Jugez-en par l'exceſſive triſteſſe où vous me voyez plongée. Quel Amant, ô Ciel! ou plutôt quel Epoux la mort vient-elle de m'enlever! Oui, ma Chere, un Epoux, ajouta-t-elle: ce mot vous ſurprend: mais dans quel étonnement ne vous jetterai-je pas, ſi je vous apprens comment je lui ai engagé ma foi: c'eſt une confidence que je vous dois pour la part que vous prenez à mon infortune. Mais de quelle confuſion le récit que j'ai à vous faire, ne va-t-il pas en même tems me couvrir? Que

de foibleſſes j'aurai à raconter, qui peut-être ne me laiſſeront plus aucune part à votre eſtime ! Mais promettez-moi, ma Chere, un peu d'indulgence, ajouta mon Amie ; car vous ſerez obligée de convenir, que jamais perſonne n'en eut plus beſoin que moi. Je vais, pour vous mettre mieux au fait de mon Hiſtoire, reprendre les choſes d'un peu haut.

Vous ſçavez ma naiſſance, me dit-elle, vous voyez le rang diſtingué que tiennent mes Parens ; & c'eſt par-là que je veux que vous jugiez du ſoin que l'on prit de polir mon éducation. Ma Mere, qui m'idolâtroit, ſembloit avoir mis en moi ſeule toute ſa tendreſſe : elle croyoit remarquer en moi une phyſionomie heureuſe, qui la flattoit des plus douces eſpérances : mais, hélas ! cette phyſionomie n'a pas tenu ce qu'elle promettoit ! J'avois à peine atteint l'âge de ſept ans, que

que mon goût pour les Sciences ſe declara; & ce goût ne déplut pas à mes Parens, parce qu'il pouvoit ſervir à amuſer agréablement mon exceſſive vivacité. Mes Freres avoient un Précepteur. J'étois quelquefois préſente aux leçons qu'il leur faiſoit, & je les écoutois avec une avidité ſurprenante dans un jeune Enfant de mon âge. Mais à ce déſir extrême d'apprendre, je joignois une mémoire ſi prodigieuſe, que je ne perdois pas un ſeul mot des leçons que j'entendois. Je ne me contentois pas de celles que l'on faiſoit à mes Freres. Un Livre, qui enſeignoit les principes de la Langue Latine, m'étant tombé entre les mains, je m'en ſaiſis, & je le lûs ſi ſouvent, & avec tant d'application, qu'au bout de quelque tems, je fus en état de le réciter par cœur. Un goût ſi marqué pour l'étude demandoit à être cultivé; & mes Parens confierent au Pré-

cepteur qui étoit dans la maiſon, le ſoin de mon inſtruction. Me voilà donc, conformément à mes déſirs, devenue Ecoliere. Heureuſement mon Maître, éloigné de tout pédantiſme, étoit un de ces génies vifs & penétrans, qui portent la lumiere dans l'eſprit de ceux qu'ils inſtruiſent; auſſi fis-je ſous lui des progrès ſi rapides, qu'ils exciterent l'émulation de mes Freres. Ils ne pouvoient me pardonner l'avantage que j'avois ſur eux. C'étoit à tous momens d'humilians reproches que l'on leur faiſoit à mon occaſion, & dont ils tâchoient de ſe venger par mille petits tours malins qu'ils me jouoient. Leur émulation s'étant ainſi changée en jalouſie, celle-ci alloit dégénérer en haine ouverte, lorſque ma Mere, pour en prévenir les ſuites, ſe détermina à me mettre dans un Couvent. Mon goût pour les Livres me ſuivit dans le Cloître. J'avois

vois un talent particulier pour la Poësie. Cette étude devint pour moi l'objet d'une sérieuse application, & je m'y livrai toute entiere. Je ne sçais si l'on me flatoit, mais l'on paroissoit admirer dans les petits Ouvrages qui sortoient de de ma plume, une finesse de sentimens, une délicatesse de pensées, une élégance de stile, un tour aisé d'expressions, qui sembloient m'être particuliers.

C'étoit-là, comme vous voyez, ma chere Amie, me dit Mademoiselle de Mezin en interrompant son récit, des occupations bien innocentes. Je n'avois point encore connu jusqu'alors, si j'avois un cœur sensible à l'amour. Je faisois de l'étude toutes mes délices. Mais le moment approchoit où j'allois faire épreuve de ma sensibilité: voici à quelle occasion.

L'Abbesse du Couvent où j'étois, avoit un Neveu qui lui rendoit de fréquentes visites, & pour lequel elle

ble & plus tendre que la ſienne? plus remplie de ſentimens d'honneur & de probité, plus ennemie de tout détour & de tout artifice? Quel fonds de candeur & de ſincerité, qui, pour être pouſſée à l'excès, le rendoit ſouvent la victime de la perfidie de ceux à qui il donnoit trop légerement ſa confiance!

Ne ſoyez point ſurpriſe, ma chere Amie, me dit la triſte de Mezin en ſoupirant & en répandant quelques larmes, ſi je parois prendre plaiſir à vous retracer un ſi charmant portrait; c'eſt celui d'un Epoux à qui j'avois donné toute ma tendreſſe, de cet Epoux dont je viens d'apprendre la funeſte deſtinée. Là-deſſus ce furent de nouveaux ruiſſeaux de pleurs que mon Amie répandit, & que j'eus ſoin d'eſſuyer le mieux qu'il me fut poſſible. Il falut attendre que ſa douleur,

leur, devenuë plus tranquille, lui permît de continuer ſon récit; & alors elle pourſuivit ainſi.

J'ai dit que de Lerban rendoit de fréquentes viſites à l'Abbeſſe, ſa Tante. Je ne ſçais ſi ce fut elle qui lui fit voir quelques-uns de mes Ouvrages de Poëſie; mais il ne put les lire ſans un déſir extrême de me connoître. Pour s'en menager l'occaſion, il compoſa lui-même une petite Piéce de Vers, fort jolie, qu'il m'addreſſa. Rien de plus délicat que les louanges qu'il m'y donnoit. J'héſitai d'abord, ſi je devois lui faire une réponſe, qu'il me demandoit avec inſtance. Je prévoyois que c'étoit une viſite dont j'étois menacée; mais les tendres Vers du jeune Abbé avoient déja fait leur effet ſur moi. Ce ne fut pas cependant une liaiſon de cœur, c'étoit un commerce d'eſprit, que je me propoſois d'avoir avec de Lerban. Animée du déſir de m'inſtruire,

re, je ne voulois pas laiſſer échaper une occaſion qui ſe préſentoit de profiter des leçons d'un ſi habile Maître. Mais je ne tardai pas à m'appercevoir, qu'il ſçavoit tout auſſi-bien ſe faire entendre au cœur qu'à l'eſprit. Je lui écrivis donc une lettre pleine de remercîmens pour les Vers charmans qu'il m'avoit envoyez; & après m'être défenduë modeſtement des louanges qu'il donnoit à mes Ouvrages, je lui laiſſois entrevoir, que je ſerois ravie de profiter des ſecours d'un Maître qui voudroit prendre ſoin de cultiver les petites diſpoſitions naturelles que je pouvois avoir pour la Poëſie.

Je vous laiſſe à penſer, ma chere Amie, me dit Mademoiſelle de Mezin, s'il fut difficile à de Lerban de deviner mes intentions. C'étoit l'inviter poliment à venir me donner des leçons; auſſi y vint-il avec empreſſement. Ce fut l'Abbeſſe el-

elle-même, qui vint m'annoncer ſa viſite, & qui me pria de la recevoir. Je ſerai charmée, Mademoiſelle, me dit-elle, que mon Neveu ait l'honneur de vous connoître; car s'il paroît enchanté de vos Ouvrages, je ſuis aſſurée qu'il le ſera encore davantage des charmes qu'il trouvera dans votre converſation. Vous viendrez me donner des nouvelles ſi la ſienne vous aura plu, lorſque vous l'aurez entendu. Je ne doute point, Madame, répondis-je à l'Abbeſſe, que je ne puiſſe profiter infiniment des leçons que Monſieur l'Abbé aura la bonté de me donner, car je vous avoue, que par les Vers de ſa façon que j'ai lus, j'ai pris une très-haute idée de ſon eſprit & de ſes talens; ainſi je vais l'entendre avec beaucoup d'attention: & tout de ſuite je deſcendis au parloir. J'y volai même; mon cœur m'y appelloit. Ce mot, ma chere Amie, ajouta

la de Mezin, vous ſurprend. Mais ſans connoître celui dont j'allois recevoir la viſite que par ſes Vers, je ſentois que je ſerois charmée de pouvoir m'aſſurer du cœur d'un homme ſi capable d'inſpirer de la tendreſſe. Vous l'avouerai-je enfin? Prévenuë en faveur de l'Abbé de Lerban, je réſolus de tâcher à lui plaire: ce déſir n'annonce-t-il pas déja quelque commencement d'amour?

J'étois donc à la grille, & j'avois tiré les rideaux qui me cachoient le jeune Abbé. J'ai déja parlé de ſa figure. J'ajouterai ſeulement, que je remarquai dans ſes yeux une vivacité, qui faiſoit connoître toute celle de ſon caractère & de ſon eſprit. J'ai dit, que c'étoit un Petit-Maître d'Egliſe: ainſi ſuppoſez-le mis avec toute la galanterie que peut comporter ſon état. Mais entendons-le parler.

Ne ſerez-vous point ſurpriſe, Ma-

Mademoiſelle, me dit-il d'un air aiſé, de la liberté que je prens? Car de quelle raiſon pourrois-je me ſervir pour l'excuſer? J'ai lû vos Ouvrages; ils ont ravi mon admiration: j'oſe venir vous le témoigner. Je ne ſçais ſi vous vous contenterez de cette raiſon pour excuſer mon hardieſſe à vous derober quelques momens, que vous auriez peut-être mieux aimé d'employer à des occupations plus agréables? Vous me pardonnerez, Monſieur, lui répondis-je; mon plus grand plaiſir étant de m'inſtruire, je ne pourrai que gagner beaucoup dans la converſation d'un homme d'eſprit: & le vôtre... Ah! de grace, Mademoiſelle, me dit-il en m'interrompant, ne parlons pas d'eſprit; ce n'eſt point par un endroit ſi peu avantageux que je prétendrai jamais me faire valoir; car je crois que c'eſt en manquer, que de chercher à en faire paroître.

Vos Vers cependant, Monſieur, repris-je, tout pleins des penſées les plus délicates & des tours les plus ingénieux, marquent, ou que vous n'êtes gueres convaincu de la ſolidité de cette maxime, ou qu'il vous eſt ſi naturel de montrer de l'eſprit, que vous ne vous en appercevez que le dernier. Mais, Mademoiſelle, reprit-il, ſi vous m'avez fait la grace de jetter un coup d'œil ſur le petit Ouvrage que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, n'auriez-vous pas par hazard confondu le langage du cœur avec celui de l'eſprit? Car c'eſt-là une méprise facile à faire: & je ne voudrois pas cependant, que l'on fît honneur à mon eſprit des ſentimens de mon cœur. Que l'on me faſſe donc la grace de croire, que celui-ci m'a fourni les penſées, & que l'autre n'en a été que le ſimple interprête. Il faut remarquer, que tandis que de Lerban me parloit,

loit, ſes yeux n'étoient pas oiſifs: ils parcouroient ma figure avec une avidité bien propre à contenter mon petit orgueil. Je ne ſçais quel langage les miens lui tinrent? Mais je me ſouviens qu'ils ſe plaiſoient beaucoup à rencontrer les ſiens: auſſi brilloient-ils d'un feu que j'attribuai à la vûë de mes charmes. Et vous ſçavez, ma Chere, ajouta mon Amie, que ce ſont-là des découvertes trop flateuſes pour notre amour propre, pour qu'elles échapent à notre vanité.

Mais je reviens à mon entretien avec de Lerban. Vous voulez donc dire, Monſieur, lui repliquai-je, que c'eſt toûjours le cœur qui parle dans vos écrits? Oui, c'eſt cela même, Mademoiſelle, me répondit-il. Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, repris-je, je ne puis vous cacher que le langage m'en paroît charmant; il prête à vos Vers des graces inimitables. Mais, Monſieur

ſieur l'Abbé, ajoutai-je, ne croyez pas que je vous tienne quitte pour ceux que vous m'avez envoyez. Je me flatte que vous voudrez bien m'en dire d'autres de votre façon. Car je vous avoue que ce tour aiſé & naturel qui les caractériſe, me plaît infiniment. Rien cependant de plus facile à attraper, me repliqua-t-il: mais ce n'eſt point-là l'ouvrage de l'Art, c'eſt celui du ſentiment; les expreſſions peuvent-elles manquer, quand il s'agit d'exprimer ceux dont le cœur eſt penétré. Mais j'oublie, ajouta-t-il en s'interrompant, que vous m'avez fait l'honneur de me demander des Vers; je ſerai charmé que vous me diſiez votre ſentiment ſur ceux que je vais vous réciter. Vous ſçavez, Mademoiſelle, que l'on a quelquefois des Parens qui écoutent ſi peu la raiſon, qu'ils ne conſultent pas toûjours nos goûts. Les miens eurent la malice de me rappeller

peller en Province: j'eus beau murmurer de cet ordre, il falut partir. Mais heureuſement la fin de mon exil arriva lorſque j'y penſois le moins. De quelle joye ne fus-je pas tranſporté! Mes Vers vont vous l'apprendre.

Eloigné de l'aimable Climene,
Tendre Amant, tu ſoupires toûjours;
Sans eſpoir de ſoulager ta peine,
Tu voyois couler tes plus beaux jours.

Cher Tircis, ne verſe plus de larmes,
Ceſſe enfin de pouſſer des ſoupirs:
L'amour veut que des biens pleins de charmes
Couronnent tes amoureux déſirs.

Oui, ce Dieu, touché de ta conſtance,
Te promet ſes plus rares faveurs;
Il veut faire aux rigueurs de l'abſence
Succeder mille aimables douceurs.

Quoi! mes yeux, vous reverrez encore
La Beauté qui captive mon cœur!
Jour heureux, que tu tardes d'éclore!
Hâte-toi d'achever mon bonheur!

J'étois prêt à mourir de détresse;
Je mourrai par l'excès du plaisir:
Prix charmant de ma vive tendresse,
Hâte-toi de me faire mourir.

Ah! déja je crois voir ma Bergere
Se jetter dans mes bras amoureux:
Pour un cœur ardent, tendre & sincere,
Dieu d'amour, quel moment plus heureux!

Mais, ô Ciel! quel ravissant délire!
Quel transport me dérobe à mes sens!
C'en est trop: Ah! je crois que j'expire
Par l'excès du plaisir que je sens!

Mais comment donc, Monsieur l'Ab-

l'Abbé, lui dis-je après avoir entendu ces Vers, qu'il récita du ton du monde le plus passionné ; sçavez-vous que je trouve dans cette petite Piéce une doze de galanterie un peu forte? Comment, s'il vous plaît, accorder cela avec votre collet ? Ah! fort bien, reprit-il en riant, mon habit me défendra peut-être d'avoir un cœur sensible & tendre! Ce ne sera jamais-là mon sentiment : & puis cet état, Mademoiselle, ajouta-t-il, s'il s'accorde avec les vûës intéressées de mes Parens, il ne s'accorde point du tout avec les miennes. Je m'en accommoderai pour un tems ; il me donne un revenu honnête, dont je puis profiter pendant quelques années ; mais que pour le conserver ou l'augmenter, je veuille me lier par des engagemens irrévocables, c'est une folie que je ne ferai assurément point. Je compris par ce petit discours, que le rabat de l'Abbé, qui véritable-

blement n'étoit point engagé dans les Ordres, couroit grand risque d'être troqué contre un plumet ; du moins me laissa-t-il entrevoir que c'étoit-là son dessein ; & je ne sçais si je ne lui en sçus pas bon gré. Quel intérêt cependant pouvois-je y prendre ? Mon cœur, hélas ! agissoit déja par des mouvemens que je ne pouvois démêler.

J'ai dit, que j'étois bien plus sensible aux charmes de l'esprit qu'à ceux de la figure. Comment de Lerban auroit-il pu ne pas me plaire ? Que l'on en juge par le portrait que j'ai fait de son esprit & de son cœur. Il continua à m'amuser par son enjouëment, & me fit le récit de cent petites Avantures, plus divertissantes les unes que les autres. Je pris tant de goût à l'entendre, que j'envisageois avec une peine extrême le moment où j'allois être privée de ce plaisir. Je n'attendis pas qu'il me demandât

la permiſſion de me faire une ſeconde viſite. Je lui en fournis l'occaſion, par la priere que je lui fis de me procurer certains Livres nouveaux que j'étois curieuſe de lire, & ſur leſquels je voulois ſçavoir ſon ſentiment. Il me fit de ces Ouvrages une critique ſi fine, ſi ingénieuſe & ſi bien raiſonnée, que ſans les avoir lûs, je commençai à en avoir des idées aſſez juſtes. Mais, ma chere Amie, ajouta la de Mezin, je m'apperçois que ce récit n'a rien qui puiſſe vous amuſer. Vous avez cru apprendre de ſurprenantes Avantures, & juſqu'ici il n'y a eu encore rien que de choſes aſſez ordinaires; mais je ne ſuis pas encore à la fin de mon hiſtoire, & la ſuite répondra aſſez à votre attente.

Je vais, pour vous épargner bien des momens d'ennui, omettre quantité de circonſtances peu intéreſſantes. Vous ſçavez aſſez comment

ment un jeune Amant, également tendre & reſpectueux, s'y prend pour declarer ſon amour. Ah! que les declarations que de Lerban me fit dans les fréquentes viſites que j'en reçus, avoient quelque choſe de bien vif & de bien paſſionné! C'étoit l'amour lui-même qui ſembloit s'exprimer par ſa bouche; mon cœur auroit-il pu y être inſenſible? Quelle violence, ô Dieux! n'eus-je pas à me faire, pour déguiſer pendant un tems ma foibleſſe! Mais mon Amant pouvoit-il long-tems méconnoître les impreſſions qu'il avoit faites ſur mon cœur? Mes regards, mes ſoupris, mon embaras, le rouge qui me montoit au viſage, lorſqu'il m'entretenoit de ſes tendres feux; tout ne ſervoit-il pas à trahir mes ſecrets? Mais quel ſuccès pouvois-je eſpérer de mon amour? Il eſt vrai que de Lerban étoit d'une famille, dont l'ancienne Nobleſſe ne cedoit rien à l'éclat

de

de la mienne : mais riche par ſes revenus d'Egliſe, pouvoit-il eſpérer que ſes Parens intéreſſez voulûſſent conſentir qu'il quittât ſon état pour en embraſſer un autre, contraire à leur vûës ambitieuſes ? C'étoit-là le triſte ſujet de nos inquiétudes. Je ne le vois que trop, me diſoit de Lerban ; je ſuis malheureuſement condamné à être l'infortunée victime de la cupidité & de l'ambition de mes Parens : mes prieres & mes larmes ne pourront les fléchir. Quoique rien ne me lie à l'état qu'ils m'ont forcé d'embraſſer, ſi je le quitte malgré eux, me voilà accablé de toute leur haine. Quelle terrible perſécution n'aurai-je pas à eſſuyer ! N'importe, ajouta-t-il ; dûſſai-je m'expoſer à toute la fureur de leur courroux, ils ſeront inſtruits de mes deſſeins : leurs ordres me rappellent auprès d'eux. Je vais précipiter les momens de mon départ, pour hâter ceux de mon retour. J'ai

J'ai oublié de dire, qu'il y avoit quelques jours qu'il m'avoit montré la lettre que ſes Parens lui avoient écrite, dans laquelle ils lui ordonnoient d'aller paſſer quelques mois en Province; ainſi je m'étois préparée aux triſtes adieux que nous allions nous faire. Et de combien de larmes ne furent-ils pas arroſez! Après nous être fait mille ſermens d'une inviolable conſtance, nous nous promimes de nous conſoler des cruels maux de l'abſence, par les fréquentes lettres que nous nous écririons.

Vous voyez, ma Chere, me dit mon Amie, comment, pour achever le récit de mes Avantures, j'ai paſſé légerement ſur les commencemens & les progrès peu intéreſſans de mon amour. Vous vous imaginez aſſez, avec quelle impatience, devenuë Amante tendre & paſſionnée, j'attendis le retour du cher de Lerban. Je ne dou-

doutois pas qu'il ne fît à ſes Parens les plus preſſantes inſtances, pour les engager à conſentir à ſes voeux; mais je n'oſois me flater qu'il réuſſît à les fléchir. Sa naiſſance, ſon eſprit, ſes talens, lui donnoient droit de prétendre à la fortune la plus brillante, s'il vouloit perſévérer dans l'état où l'ambition de ſes Parens l'avoit engagé; quelle amorce pour leur cupidité! Auſſi eus-je le chagrin d'apprendre, qu'ils avoient menacé mon Amant de tout leur couroux, s'il ne quittoit le deſſein dont il leur avoit parlé. Ce fut une néceſſité pour lui d'uſer de diſſimulation. Il feignit donc de ſe prêter à leurs déſirs; & pour avoir occaſion d'avancer ſon retour à Paris, il leur dit, qu'il n'avoit point de tems à perdre, s'il vouloit réparer celui qu'il avoit derobé à ſes études. Une lettre qu'il m'écrivit, & dans laquelle il avoit inſéré quelques

ques Vers, m'apprit que j'aurois bientôt le doux plaiſir de le revoir. Eh ! s'il vous plaît, dis-je à mon Amie en l'interrompant, voilà des Vers qui me reviennent ; ne me refuſez pas, je vous prie, le plaiſir de me les dire. Volontiers, me répondit-elle ; je ferai même quelque choſe de plus : je vous dirai auſſi la réponſe que j'y ai faite : vous jugerez des uns & des autres. Voici ceux de mon Amant.

Mon ame trop inquiéte
Souffroit de quitter ces lieux :
Et comment, tendre Brunette,
M'éloigner de vos beaux Yeux ?
Non, non, épris des plus beaux feux
Pour ma Liſette,
Toûjours vous fixerez mes vœux,
Tendre Brunette.

TAYLOR OXFORD

REPONSE.

Ton retour, Berger aimable,

Ga-

Garant de ta tendre ardeur,
Veut que d'un amour ſemblable
Pour toi j'enflamme mon cœur.
Tircis, ſi tu fais ton bonheur
D'un feu durable,
Pour toûjours accepte mon cœur,
Berger aimable.

Ces Vers, reprit mon Amie, peuvent vous faire juger que nos deux cœurs étoient enflammez d'une paſſion bien vive & bien tendre. Mais vous allez bientôt apprendre le funeſte deſſein qu'elle inſpira à mon Amant. Je pourſuis mon récit. Je fus agréablement trompée dans mon attente. De Lerban devança de deux jours celui qui étoit marqué pour ſon retour. Le plaiſir de nous revoir, ne fut reculé que de quelques momens, qu'il donna à une viſite de bienſéance, qu'il étoit obligé de rendre à Madame l'Abbeſſe, ſa Parente.

Me voilà enfin au parloir avec mon jeune Amant. Sçait-on par où commencer, lorſqu'on a tant de choſes à ſe dire? Regards, ſoupirs, tendres ſerremens de main, furent pendant quelques momens les muets interprêtes de nos ſentimens. Mais m'attendois-je à voir couler un ruiſſeau de larmes? Les yeux de de Lerban en étoient baignez. Je ne ſçavois que conjecturer de l'extrême triſteſſe qui ſembloit l'accabler; je lui en demandois le ſujet, & il ne me répondoit que par ſes ſanglots. Vous me déſeſpérez, mon Cher, lui dis-je; hâtez-vous de me tirer de l'affreuſe inquiétude où votre ſilence me jette: me cacherez-vous la cauſe des pleurs que vous verſez? Seriez-vous inſenſible au plaiſir de me revoir? Ce plaiſir ne peut-il calmer votre douleur? Ne ſeroit-elle ſuſceptible d'aucun ſoulagement? Eh! ne le ſçavez-vous pas, Mademoiſelle? me répondit-il: Ne vous ai-

ai-je pas instruit de la barbarie de mes Parens ? Car quel autre nom puis-je donner à la violence qu'ils font à mon cœur ? Les cruels me condamnent à persévérer dans un état qui ne fut jamais de mon goût, mais qui cause à présent mon désespoir, parce qu'il oppose des obstacles insurmontables à mes désirs. Eh bien, mon cher Abbé, lui répondis-je, servez-vous de la force de votre esprit ; armez-vous de constance ; pliez un tems sous la dure autorité de ces Parens inflexibles ; & espérez qu'un jour vous triompherez de leur résistance. Vain espoir ! me répondit-il, dont je ne me flaterai jamais, car je connois trop leur opiniâtre dureté : rien ne pourra ébranler leurs injustes résolutions. Ils m'ont destiné à être la victime de leur ambition ; j'y serai sacrifié, à moins que je n'aye recours au seul moyen qui me reste, pour me soustraire à leur tyrannique puissance.

Et quel eſt ce moyen, Monſieur? lui dis-je, m'en feriez-vous un myſtère? Ciel! que je ſerois heureux, s'écria-t-il, ſi je pouvois eſpérer que vous vouluſſiez vous prêter au deſſein que l'amour m'inſpire! Mais ce deſſein, Monſieur, repris-je avec vivacité, de grace, quel eſt-il? S'il eſt capable d'aſſurer votre bonheur, & s'il n'a rien de contraire à mon devoir, il ne dépendra pas de moi que vous ne ſoyez heureux. Vous ſçavez l'inviolable conſtance que je vous ai jurée: non, vous ne me reprocherez jamais d'avoir manque à la fidélité de mes ſermens. Faut-il vous les repéter?

J'avois, hélas! laiſſé parler mon cœur: il en avoit trop dit. Les paroles qui m'étoient échapées, firent eſpérer à mon Amant, que peut-être je ne refuſerois pas d'entrer dans les vûës qu'il avoit à me propoſer.

Eh bien, Mademoiſelle, me répon-

pondit-il, ſi ce ſont-là vos vrais ſentimens; croyez que cette réſiſtance eſt un obſtacle aiſé à ſurmonter. Vous ne doutez point, ajouta-t-il, de ma ſincerité: Ne pouvons-nous par la fuite &..... Arrêtez, Monſieur, lui répondis-je en l'interrompant, ſi c'eſt-là le deſſein que votre amour vous inſpire; je ne penſois pas aſſurément, que je vous euſſe donné lieu de me rien propoſer qui pût bleſſer le moins du monde ce que je me dois à moi-même: peut-être, ajoutai-je, apprendrez-vous à me mieux connoître, & à ne pas oublier le reſpect que vous me devez. Mais, hélas! aurois-je dû oublier après cela ce que je devois à ma ſageſſe & à ma gloire! Pouvois-je ne pas refléchir ſur l'opprobre éternel dont je me couvrirois, ſi je devenois ſourde à la voix de mon devoir!

Vous m'avez vûë, ma Chere, me dit mon Amie, autant effrayée

que choquée par les propoſitions que me fit mon Amant, & vous allez me voir ceder lâchement à ſes ſéduiſantes & importunes ſollicitations. Allarmée du déſeſpoir où le plongeoient mes refus, après deux mois d'une inutile réſiſtance, j'eus la funeſte condeſcendance de me rendre à ſes déſirs. Cruel amour! quel étrange renverſement que celui que tu fais dans les eſprits & dans les cœurs!

Me voilà donc déterminée à quitter des Parens dont je ſuis tendrement chérie, à m'arracher du ſein de ma patrie, à ſupporter les fatigues, & à braver les périls d'un long & pénible voyage; à rénoncer aux douceurs & aux commoditez d'une vie douce & agréable, pour me livrer à un ſort incertain, dont toutes les horreurs ne ſe developpoient pas à mon eſprit aveuglé; & rien de tout cela qui m'effraye. Je commençai même à ne plus tant m'in-

m'inquiéter des difficultez que nous aurions à surmonter dans l'exécution de notre projet. Mais ce furent des difficultez que mon Amant trouva le moyen de lever aisément. Il n'eut pas plutôt obtenu mon consentement, qu'il s'assura du secours d'un de ses Amis qui demeuroit dans une campagne, éloignée de deux lieuës de Paris. C'étoit dans la Chapelle de son Château que nous devions recevoir la Bénédiction nuptiale ; car c'étoit-là une condition que j'avois exigée de mon Amant. Je ne voulois point sortir de France, que je ne fûsse unie à lui par des liens indissolubles. Il avoit donc eu soin de gagner, par quelque libéralité, un Prêtre avide, qui promit de se trouver le jour qu'on lui assigna à la campagne dont j'ai parlé. Mais comment m'échaper de mon Couvent? Il faloit m'arranger avec de Lerban, sur les mesures que nous

prendrions. Rien ne lui parut plus aiſé. Il ne s'agit point d'un coup d'éclat, me dit-il; il faut même l'éviter; & je crois que ſans péril & ſans bruit je viendrai à bout de mon entrepriſe : c'eſt, s'il vous plaît, ma bonne Tante qui y prêtera les mains. Eh ! comment donc cela, je vous prie ? lui répondis-je. Demain, me repartit-il, on viendra vous prendre ici dans un caroſſe de remiſe. Une femme de ma connoiſſance, qui demeure à l'extrêmité du fauxbourg Saint-Honoré, & où vous irez deſcendre, ſera chargée de cette commiſſion. Vous doutez, Mademoiſelle, ajouta-t-il, ſi on voudra vous remettre entre les mains de cette femme; & c'eſt-là une difficulté qu'il me ſera facile de lever. Ce ſera à neuf heures du matin qu'elle viendra vous prendre de la part de Madame la Comteſſe, ſous prétexte qu'elle veut vous emmener pour quelques

jours

jours à la campagne. Peut-être penſez-vous qu'il faudroit pour cela un billet de Madame votre Mere? Eh non, Mademoiſelle, il ne ſera pas néceſſaire. Ma Parente a trop de confiance en moi pour ne pas ſe fier à ma parole. Lorſque le caroſſe entrera dans la cour, je ſerai ici au Parloir avec elle. Je mettrai la tête à la fenêtre, & dirai que c'eſt l'équipage de Madame la Comteſſe, où j'aurai vû une de ſes femmes de chambre. La femme cependant que je vous aurai envoyée, fera ſa commiſſion; on viendra en faire le rapport à l'Abbeſſe, qui, prévenuë par ce que je lui aurai dit, ne demandera point d'autres aſſurances pour accorder la permiſſion qu'on demandera pour vous: mais ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que ce ſont quelques jours que vous devez aller paſſer à la campagne. J'ai imaginé ce prétexte, parce que, ſans donner lieu à au-

çun ſoupçon, vous aurez par-là occaſion de faire un paquet des nipes qui peuvent vous être les plus néceſſaires dans la route; & pour ôter à ma Parente toute inquiétude ſur mon abſence, j'aurai ſoin de lui dire, qu'invité depuis long-tems par un de mes Amis, je vais paſſer quelques ſemaines dans une de ſes Terres, pour m'y délaſſer de mes études. Dites-moi à préſent, Mademoiſelle, votre ſentiment: Que penſez-vous de ces meſures? Peuvent-elles être mieux concertées? Non, Monſieur, lui répondis-je, & je ne vois pas qu'elles nous expoſent à aucun péril. Mais, ajoutai-je, vous m'avez dit que j'irai deſcendre chez une femme que je ne connois point: à quelle crainte ne me livrerois-je pas, ſi vous tardiez à venir me raſſurer par votre préſence? Eh! fiez-vous-en, ma charmante Demoiſelle, me dit mon Amant, au tendre empreſſement

de

de mon amour, qui me fera compter avec une impatience extrême les momens que je passerai sans vous. J'ai heureusement mis ordre, ajouta-t-il, à toutes mes affaires. J'ai trouvé dans la bourse de mes Amis tous les secours que je pouvois souhaiter : ce n'est pas qu'aucun soit instruit de mes desseins ; car plus d'une raison m'engage à leur en faire un mystère. Ainsi, je n'aurai pas plutôt quitté ma Parente, qu'une demie heure suffira pour me rendre auprès de vous. Et voyez, je vous prie, continua-t-il, si j'ai negligé aucune des précautions nécessaires pour ne perdre aucun moment. J'ai ordonné à mon Valet de chambre de nous tenir une chaise de poste prête dans l'endroit où vous irez descendre.

Des arrangemens si bien pris, ne pouvoient manquer de réussir ; & malheureusement ils ne réussirent que trop bien. Tout fut exécuté, ainsi



tant à vous raconter, que pour ne point fatiguer votre patience, je ſerai obligée de ſupprimer les moins intéreſſantes. Eh! de grace, ma Chere, lui répondis-je, ſongez que c'eſt pour moi un vrai plaiſir de vous entendre; & que je vous ſçaurois mauvais gré, ſi vous penſiez qu'il y eût dans votre Hiſtoire quelque particularité qui me fût indifférente : ainſi, n'en retranchez, je vous prie, aucune, ſi vous ne voulez me déſobliger. Eh bien donc, me répondit la chere de Mezin, ſi j'entre dans un détail qui vous cauſe de l'ennui, ſouvenez-vous que vous n'aurez aucun reproche à me faire : Après quoi elle pourſuivit ainſi ſon récit.

Je n'eſſayerai pas de vous exprimer à quel tranſport de joye mon nouvel Epoux ſe livra, lorſque je lui eus engagé ma foi à la face des Autels. Il m'aimoit, & c'étoit avec une tendreſſe, une ardeur, une

transport, extase, ravissement; tous les délicieux mouvemens enfin, qu'un cœur épris peut ressentir, le sien paroissoit en goûter les charmantes douceurs! Mais c'étoit-là un calme dangereux, qui devoit être suivi d'une affreuse tempête.

Mon Epoux voulut que je donnasse trois jours à me délasser de mes fatigues. Ils étoient écoulez; & il faloit nous disposer à continuer nos courses nocturnes. Nous primes à Rouën un Guide, qui dans six heures de chemin nous conduisit à Neuf-Châtel. Je ne fus pas plutôt descenduë de cheval, que j'ordonnai à Brunet, Valet de chambre de mon Epoux, de me faire préparer un lit, parce que j'étois fatiguée de façon à ne pouvoir me soutenir. Malheureusement la fiévre me saisit, & elle ne me quitta que vers les huit heures du soir, tems auquel j'aurois dû me remettre en chemin. Consultant plus

mon

mon courage que mes forces, j'eus beau preſſer mon Epoux de donner ordre pour que nous pûſſions remonter à cheval; il étoit bien éloigné d'y conſentir. Y penſez-vous, ma charmante Epouſe? me répondit-il; croyez-vous donc que votre ſanté m'eſt ſi peu chere? Ne ſeroit-ce pas une barbarie, ſi je ſouffrois que vous l'expoſaſſiez au moindre péril? Songez ſeulement à réparer par le repos, les forces que vous avez perduës. Il commanda enſuite qu'on nous ſervît à ſouper. Heureuſement la fiévre ne m'avoit rien ôté de mon appétit; & je ſoupai ſi bien, que je me mis en état de pouvoir goûter les douceurs d'un tranquille ſommeil. Nous en prolongeames le tems, mon Epoux & moi, bien avant dans le jour. Mais quelles cruelles nouvelles n'avions-nous pas à apprendre à notre réveil!

Mon Epoux ſe leve, jette ſur lui

une robe de chambre, & appelle ſon Domeſtique. Fatigué de crier inutilement, il commençoit à s'impatienter, lorſque notre Hôteſſe monta, pour venir nous demander ce que nous ſouhaitions. Mon Valet de chambre, Madame, lui dit mon Mari inquiet; où eſt-il? Que fait-il donc? Et pourquoi ne répond-il pas? Votre Valet de chambre, Monſieur, dites-vous! répartit l'Hôteſſe. Eh! oui, Madame, mon Valet de chambre, reprit mon Epoux étonné. Ma foi, Monſieur, répondit-elle, je ne ſçais ſi vous en avez un; mais je ſçais bien qu'il ne nous a pas fait la grace de venir loger chez nous; il me ſemble cependant, que là où logent les Maîtres, les Valets doivent bien y venir loger auſſi: Peut-être, ajouta-t-elle, voulez-vous parler, Monſieur, de cet homme qui deſcendit hier ici avec vous? Oh! pardi, il eſt bien loin à l'heure qu'il eſt, à moins

qu'il

qu'il ne ſe ſoit caſſé les jambes en chemin. Il n'a pas plutôt eu ſoupé, que vîte il a fait ſeller les trois chevaux de ſon Maître, & qu'il eſt parti ; mais ſans payer s'entend, parce qu'il nous a dit, que ſon Maître, qui eſt votre ami, je penſe, vous ayant prêté ſes chevaux, il étoit bien juſte que vous payaſſiez leur nourriture, puiſqu'ils vous avoient ſervi. Allez, Madame, répondit mon Epoux, qui étoit bien éloigné de croire ce qui n'étoit cependant que trop véritable, vous vous ſerez trompée : je ne ſoupçonne pas Brunet d'un pareil tour. Ma foi, Monſieur, je vous ai dit les choſes tout comme elles ſe ſont paſſées, permis au reſte à vous d'en croire ce que vous voudrez : mais tout franc, à moins que votre Monſieur Brunet, puiſque Brunet y a, ne revienne ici exprès de Roüen, vous n'avez pas la mine de le revoir de

long-tems. Eh! descendez donc, Monsieur, criai-je à mon Epoux; informez-vous en bas, où est votre Domestique; peut-être Madame ne le connoît-elle pas. Mais, hélas! je l'ai déja dit, le rapport de cette Femme n'étoit que trop vrai. Nous ne sçavions cependant qu'une partie de nos malheurs. Brunet ne s'étoit pas contenté d'emmener nos chevaux; il avoit encore emporté une partie de nos hardes, avec tout l'argent qui étoit dans notre valise. Infortunée Epouse, s'écria mon triste Epoux, dès qu'il ne put plus douter de nos infortunes, hélas! que deviendrons-nous! De quelle affreuse misere ne sommes-nous pas menacez! Ah! si du moins j'avois seul à en souffrir les rigueurs! Mais j'aurai le mortel chagrin de vous les voir partager avec moi. Le voilà donc ce sort heureux que je vous promettois! Pour me suivre, vous vous êtes arrachée du sein d'une

Fa-

Famille dont vous étiez tendrement chérie ! Plaiſirs, richeſſes, honneurs, flateur eſpoir d'un rang illuſtre ; vous avez tout ſacrifié à mon amour ! Et quel ſera, ô Ciel ! le prix de tant de généreux ſacrifices ! Ce ſera, cher Epoux, m'écriai-je en me jettant entre ſes bras, ce ſera votre conſtante tendreſſe, qui ſeule peut faire le bonheur de mes jours. Non, il n'y a qu'un malheur, dont l'idée ſeule ſoit capable de m'effrayer, ce ſeroit ſi vous deveniez pour moi un Epoux moins paſſionné & moins tendre : point d'autres diſgraces que je redoute. Aimons-nous, cher Epoux, lui diſois-je, que chaque inſtant voye croître notre amour, & lui ſeul nous tiendra lieu des plus grands biens : oppoſons à la fortune une fermeté inébranlable, qui la faſſe rougir des injuſtes revers dont elle nous accable. Et ſans perdre le tems en d'inutiles plaintes, commençons à refléchir ſur le parti

qui nous reſte à prendre. Voyons; comment continuerons-nous notre route?

Hélas! chere Epouſe, me dit mon Epoux d'un ton attendri, quelles cruelles incommoditez que vous allez eſſuyer, & qui me font trembler pour la délicateſſe de votre tempérament! Pourrez-vous réſiſter aux fatigues que je ne puis vous épargner? Oui, repris-je; j'y réſiſterai aiſement; ce ſera mon courage, ce ſera mon amour, qui me prêteront des forces. Pourrois-je à chaque inſtant n'en pas prendre de nouvelles, parce qu'à chaque inſtant je me rappellerai que je ſuis avec un Epoux que j'adore? Mais, encore une fois, ajoutai-je, ſongeons aux meſures néceſſaires pour hâter notre départ. Vous m'avez dit que votre perfide Domeſtique vous a enlevé tout votre argent: outre qu'il ſeroit inutile de pourſuivre ce Scelérat, parce qu'il ſeroit peut-

peut-être impoſſible de le ratrapper, l'intérêt de notre ſûreté demande que nous remettions au Ciel ſeul le ſoin de nous venger. Il nous reſte heureuſement quelques hardes; eh bien, tâchons d'en faire de l'argent: & tout de ſuite je fais monter notre Hôteſſe. Le triſte état où elle nous voyoit réduits, avoit excité ſa pitié. Hélas, ma charmante Dame, me dit-elle, que je voudrois bien que vous ne m'euſſiez pas fait l'honneur de venir loger ici; car je ne me conſolerai jamais du malheur qui vous y eſt arrivé: mais comment aurois-je pu l'empêcher? Sçavois-je moi, que celui qui vous a fait le beau coup dont vous vous plaignez, fût votre Domeſtique? Il dit que non; lui aurois-je dit que ſi, moi qui ne le connoiſſois pas? Il vient ſe mettre à table, & ordonne qu'on ſelle ſes chevaux; eh bien, on lui obéït. Il dit que ſon Maître, qui eſt à Roüen,

& à qui apartenoient les chevaux en queſtion, lui avoit commandé de ne point perdre de tems; on le laiſſe partir ſur ſa bonne-foi, parce que l'on ne ſe méfie pas des gens; & c'eſt-là cependant le moyen de ſe tromper ſouvent. Je vous ſuis obligée, ma bonne Dame, lui répondis-je, de la part que vous prenez à la perte que je viens de faire; mais quelque accablante qu'elle ſoit, il faut cependant s'en conſoler, & vous pouvez m'aider à me la rendre ſupportable: que je puiſſe ſeulement me rendre avec mon cher Epoux à Bruxelles, ma patrie, & je n'aurai plus rien à regretter. Mais pour continuer notre route, il nous faut le ſecours de quelque argent; voyez, Madame, ſi vous voulez vous accommoder de quelques-unes de mes nipes: & ſur le champ je lui montrai le peu de hardes qui nous reſtoient. Le marché fut bientôt conclu, parce que je conſentis à donner pour vingt

vingt piſtoles, ce qui auroit dû être vendu plus de cinq-cens livres. Il ne s'agiſſoit plus que de nous trouver des chevaux & un Guide pour nous conduire à Amiens. Ce fut une commiſſion dont notre avide Hôteſſe, joyeuſe du profit qu'elle tiroit de notre malheur, ſe chargea volontiers.

Chaque moment nous devenoit plus cher, parce que nos petites finances ne pouvoient nous mener bien loin; ainſi nous ne tardames pas à nous mettre en chemin. Nous fimes une ſi grande diligence, qu'étant partis à ſix heures du ſoir de Neuf-Châtel, nous arrivames un peu avant le jour à Amiens, où nous trouvames heureuſement une voiture qui nous conduiſit à Arras. Quelqu'incommode & quelque fatigante qu'elle fût, il falut nous déterminer à en prendre une ſemblable pour aller à Lille. Ce fut-là où nous commençames à revenir un peu des

frayeurs dont nous avions été saisis durant toute la route, à cause des risques que nous courions de tomber entre les mains de ceux que mes Parens pouvoient avoir dépêché après moi. Il ne nous restoit plus que trois petites lieuës à faire pour nous trouver hors des Terres de France. Mon cher & aimable Epoux voulut en faire le chemin à pied. C'étoit avec horreur qu'il envisageoit la prochaine misere qui nous menaçoit. Cette petite somme que nous avoit valu la vente de nos hardes, diminuoit considerablement. Peu content de retrancher toute dépense superfluë, il se voyoit malheureusement forcé de pousser l'économie jusqu'à se priver quelquefois du néceſſaire. Aussi vous allez voir cet homme élevé & nourri dans toutes les délices d'une vie molle & sensuelle, s'endurcir aux fatigues les plus humiliantes & les plus pénibles, se contenter pour

ſa nourriture des alimens les plus groſſiers & les plus inſipides, n'accorder enfin à ſon corps que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour vivre. Cher & adorable Epoux, puis-je me rappeller les cruels maux où t'a livré ta tendreſſe, ſans verſer des torrens de larmes! Pardonnez-moi, chere Amie, me dit l'infortunée de Mezin, celles que je répans. Il faut même vous y accoûtumer, parce que je n'ai plus que de triſtes Avantures à vous raconter: & elle continua ainſi ſon récit.

Mon Epoux étoit allé lui-même m'aſſurer une place dans un caroſſe qui partoit tous les jours de Lille pour Courtrai. Ce ſont, me dit-il, ſix lieuës que j'aurai à faire. Mais chere Epouſe, croyez que ce n'eſt point cette petite fatigue qui m'inquiéte; je vais être privé du doux plaiſir de vous voir pendant le reſte du jour: que de ſoupirs, de crain-

craintes & d'allarmes vont me coûter les momens de cette ſéparation ! J'aurai ſoin au reſte, ajouta-t-il, de vous tenir prêt un logement commode. Je me trouverai à la porte de la Ville, lorſque vous y arriverez. Mais quelle que ſoit la diligence que vous faſſiez pour me rejoindre, combien n'aurai-je pas à me plaindre de la lenteur de votre voiture ! Je m'étois jettée entre ſes bras; il me faiſoit les plus touchantes careſſes; il arroſoit mon viſage de ſes larmes; nous devions nous retrouver le ſoir même; & ſon amour ne pouvoit enviſager qu'avec frayeur cette courte abſence : à quelle crainte ne devoit-elle pas me livrer moi-même !

Mon cher Epoux étoit parti le matin, & je ne pus monter en caroſſe qu'à deux heures après midi. J'y eus la compagnie de deux Moines, & d'un jeune Officier de fort bonne mine. Ils avoient eu la poli-

politeſſe de me céder la place la plus commode; & ils n'oublierent rien pour m'arracher à la profonde mélancolie où je paroiſſois plongée. Je m'attendois bien de devenir un ſujet fort intéreſſant pour leur curioſité. J'avois une figure qui ne portoit gueres que ſeize à dix-ſept ans; & cette figure étoit d'ailleurs aimable, parce qu'elle avoit alors certaines graces que les chagrins depuis lui ont ôtées: ajoutez à cela, que, malgré les habits ſimples dont j'étois revêtuë, il eût été difficile de ſe méprendre à l'air de diſtinction qui étoit peint ſur mon viſage, & qui déceloit ma naiſſance. Quel ſujet par conſequent de ſurpriſe, de me voir chargée de ma propre conduite, & m'expoſer ſeule dans une voiture publique! Peut-être ne m'auroit-on pas épargné le titre d'Avanturière, s'il n'y avoit eu dans ma phyſionomie quelque choſe d'impoſant. Comme ma leçon m'avoit été fai-

faite par mon Epoux, je ne fus pas embaraſſée par les différentes queſtions que l'on ne manqua pas de me faire. Mon Epoux, diſois-je, pour des affaires importantes, avoit été obligé de prendre les devants; il m'avoit quittée à Lille, & m'attendoit à Courtrai: d'où nous devions aller à Bruxelles, pour y recueillir une ſucceſſion. Rien de plus ſimple que cette petite Hiſtoire, qui me mettoit en état de répondre à toutes les demandes que l'on pouvoit me faire.

Nous avancions cependant. Nous voilà arrivez à Menin, petite Ville apartenant à l'Empereur, & que les Hollandois ont en ôtage. C'eſt dans cette ville que je reſſentis tout ce que la peur a de plus effrayant. Nous avions été obligez de deſcendre dans une Auberge. Nous y étions depuis une demi-heure, lorſque deux hommes, dont l'air rebarbatif m'épouvanta, vinrent de-

man-

mander d'un ton d'autorité aux Moines & au jeune Officier qui étoient avec moi, leurs noms, leurs païs, l'endroit d'où ils venoient, & où ils alloient. Ils ne s'en tinrent pas à toutes ces queſtions. L'article des Paſſeports vint enſuite. A ce mot, je vis le jeune Officier pâlir, & ſur le refus qu'il fit de montrer le ſien, il fut conduit chez le Gouverneur, qui, après bien des interrogations qu'il lui fit, ordonna qu'on le menât en priſon. Il faut remarquer que cette priſon étoit vis-à-vis l'endroit où nous étions deſcendus. A la vûë du traitement fait à un de mes Compagnons de voyage, Ciel! que devins-je! N'avois-je pas lieu de craindre que mon cher Epoux n'eût eſſuyé le même ſort? Ne pouvoit-il pas ſe trouver dans le même cas? Il aura été arrêté, me dis-je en moi-même; je n'en doute point! Il n'aura pu éluder les embaraſſantes

tes queſtions qui lui auront été faites! Mais cet article du Paſſeport, ce fatal article, n'avoit-il pas de quoi me cauſer les plus cruelles allarmes? Mes inquiets regards ſe promenoient ſur la priſon. Une fenêtre de cette affreuſe demeure donnoit ſur la ruë. Ce fut-là où mes yeux demeurerent pendant quelque tems attachez, parce que j'y croyois à chaque inſtant voir paroître mon malheureux Epoux.

Le tems vint cependant où je fus obligée de remonter en caroſſe. J'héſitai d'abord ſur le parti que je prendrois. Demeurerai-je, me dis-je en moi-même, ou continuerai-je ma route? Après bien des refléxions, je me décidai enfin pour ce dernier parti, réſoluë de revenir le même jour à Menin, ſi mon Epoux, ainſi qu'il me l'avoit promis, manquoit de ſe trouver à ma rencontre lorſque j'arriverois à Courtrai: je viendrai briſer ſes fers, ajoutai-je en continuant

nuant mon triſte ſoliloque, ou je les partagerai avec lui. Mais mes inquiétudes ne durerent pas long-tems. Il n'y avoit pas encore une heure que nous étions ſortis de Menin, que mes yeux découvrirent de loin dans le chemin, un homme dont la contenance & la démarche me retraçoient celles de mon Epoux. Mais ce furent moins mes yeux que les mouvemens de mon cœur que j'interrogeai; ils me répondirent, & ne me tromperent point. C'étoit mon Epoux lui-même, qui, d'un pas précipité, venoit à ma rencontre. A quel tranſport de joye mon ame ne ſe livra-t-elle pas! Car eſt-il des momens plus doux, que ceux qui d'un excès d'inquiétude nous font paſſer à la plus charmante tranquillité? Toutes mes frayeurs ſont diſſipées; je ne tremble plus pour la ſûreté de cet Epoux que j'adorois: Il a pris place auprès de moi; je me ſuis jettée entre ſes bras;

j'y reçois mille marques de ſa vive tendreſſe. Après ces premiers momens donnez à nos communs tranſports, je l'inſtruiſis de toutes les politeſſes que j'avois reçues des deux Religieux qui étoient dans notre voiture: il leur en fit ſes remercimens; & ce fut avec l'effuſion d'un cœur penétré des ſentimens de la reconnoiſſance la plus vive & la plus animée. Je ne rapporterai pas tout ce que ces bons Peres dirent d'obligeant à mon occaſion; mais j'avois réuſſi à leur plaire, ils ne purent voir & entendre mon cher Epoux, ſans lui donner mille marques de leur eſtime.

On alloit fermer les portes lorſque nous arrivames à Courtrai. Mes Compagnons de voyage s'attendoient que je deſcendrois avec eux dans l'Auberge où le caroſſe logeoit ordinairement; mais il falut nous ſeparer, parce que mon Epoux avoit pris ſon logement dans une

au-

autre Auberge, où nous étions attendus. Que je lui ſçus bon gré de cette précaution, qui alloit me procurer le plaiſir de me trouver ſeule avec lui! Non, mon Cher, lui dis-je dès que nous fumes dans la chambre qui nous étoit deſtinée, vous ne me quitterez plus; & il ne ſera pas dit que vous vous expoſiez une autre fois à des fatigues que je ne partage pas avec vous: croyez qu'elles ſeront pour moi moins inſupportables que les frayeurs où me livre chaque moment de votre abſence. Vous me voyez encore toute tremblante de celle dont j'ai été ſaiſie à Menin: & là-deſſus je lui racontai ce qui étoit arrivé au jeune Officier dont j'ai parlé. Eh! penſez-vous, ma charmante Epouſe, me répondit-il, que je ſois moi-même en proye à de moindres allarmes dans les momens où je ſuis éloigné de vous? Mais vous ne ſçavez que trop la triſte ſituation

de nos affaires. Me permet-elle de jouir de l'avantage de vous accompagner? Ainſi ſouffrez, je vous prie, que je m'en tienne aux meſures que j'ai priſes. Votre place eſt aſſurée dans la voiture qui vous conduira demain à Gand. Le court chemin que je viens de faire, ne m'a point fatigué: craignez-vous que je le ſois pour une ſeule journée de marche qui me reſte à faire? Mais ce qui doit, ajouta-t-il, nous conſoler infiniment, c'eſt que nous nous trouvons heureuſement hors des Terres de France, & que nous n'avons plus de périls à craindre pour notre ſûreté: Oui, ma Chere, me dit cet aimable Epoux, en ſe jettant à mon col avec un tranſport de la joye la plus vive, ce n'eſt que dès ce moment que je commence à goûter les charmantes douceurs de la plus parfaite tranquillité; c'eſt à préſent que je puis me flater que rien ne pourra rompre les tendres

dres liens qui nous uniſſent. Il continuoit à me tenir les diſcours les plus paſſionnez, lorſque l'on vint nous apporter à ſouper. Nous mangeames l'un & l'autre du meilleur appétit du monde; & quoique le repas fût très-frugal, & qu'il commençât même déja à ſe reſſentir de notre miſere, nous ne laiſſames cependant pas que de ſortir de table auſſi ſatisfaits que ſi elle eût été ſervie des mets le plus abondans & les plus délicieux.

J'avois prié mon Epoux en me couchant, qu'il me réveillât lorſqu'il partiroit, parce qu'il m'avoit dit qu'il vouloit ſe mettre en chemin un peu avant le jour. Mais mon repos lui étoit trop cher pour qu'il ne ſe fît pas une peine de l'interrompre. Il ordonna même en partant, que l'on ne montât dans ma chambre que lorſqu'il ſeroit tems de me préparer à monter en caroſſe; & ſes ordres furent ſi bien exécutez, que

je n'eus que les momens néceſſaires pour ſortir du lit & pour m'habiller.

Mon Hôteſſe (dont par parenthèſe ma phyſionomie heureuſe m'avoit valu les bonnes graces) ne voulut point me laiſſer partir ſan m'avoir régalé d'un excellent déjeûner, après lequel elle eut elle-même la politeſſe de me conduire à la voiture, où elle me fit placer commodément. Je m'y trouvai en la compagnie de trois Dames Flamandes, qui me firent l'accueil le plus gracieux, & qui m'accablerent de careſſes. Mais aucune des trois ne ſçavoit parler François; ainſi je fus condamnée à ne m'entretenir qu'avec moi-même. Il ſemble que mes refléxions ne pouvoient avoir pour objet que ma miſere; ce fut-là cependant la choſe qui occupa le moins mes penſées, parce que j'étois aſſurée que mon Epoux, par la vivacité de ſon amour, me feroit goû-

ter

ter toutes les douceurs du ſort le plus heureux. J'avois admiré dans lui la ſupériorité de mille talens qui le diſtinguoient: il en fera uſage, me diſois-je en moi-même; il ne ſe refuſera pas à des travaux d'eſprit; & ce ſera ſa conſtante application, qui ſuffira pour nous arracher à une indigence extrême.

Je ne me rappelle point les autres réflexions auxquelles je me livrai; mais je ſçais qu'elles n'eurent rien d'effrayant pour moi, parce que ne conſultant que mon amour, j'eſpérois que celui de mon Epoux me tiendroit lieu des biens les plus déſirables. Il eſt vrai que je ne fus pas trompée dans mes eſpérances. Quels momens plus rapidement & plus délicieuſement écoulez que ceux que je paſſai avec cet Epoux adorable!

J'arrive enfin à Gand, où il m'attendoit avec tous les mouvemens inquiets d'une extrême impa-

tience. La fatigue qu'il avoit eſ-ſuyée pendant le jour, l'avoit tellement épuiſé, qu'il avoit peine à ſe ſoutenir. Mais il étoit trop ſenſible au plaiſir de me revoir, pour s'occuper de ſa foibleſſe. Ma vûë ſeule ſembloit lui redonner des forces, & il en eut aſſez pour ſuivre notre voiture, où il n'avoit pu prendre place auprès de moi. Après avoir traverſé la moitié de la Ville, nous arrivames enfin à l'Auberge où nous devions loger. Mille careſſes de la part de mon Epoux, dès que je fus deſcenduë de caroſſe. Il ne devoit plus me quitter: Quel ſujet pour lui de la joye la plus vive. Nous nous embarquames en effet le lendemain pour le Sas de Gand, petite Ville qui apartient aux Hollandois, & qui n'eſt éloignée de Gand que de trois petites lieuës. Un jour de navigation ſuffiſoit pour nous rendre à Rotterdam, & nous eumes heureuſement un vent ſi favorable, que

dans

dans moins de vingt-quatre heures nous fimes ce dangereux trajet. Nous étions arrivez d'assez bonne-heure pour pouvoir encore nous rendre le même jour à la Haye. Nous entrames donc dans la première barque qui partit. Je m'étois placée auprès de mon Epoux. La joye qu'il avoit de me voir toucher de près au terme heureux d'un long & pénible voyage, le rendoit de l'humeur la plus enjouée du monde. Après nous être entretenus pendant quelque tems de mille choses amusantes, je le vis rêver & tirer ensuite ses tablettes, où il écrivit quelques lignes. Il n'attendit pas que je lui demandasse ce qu'il avoit écrit. Il prévint la priere que j'allois lui faire, en me présentant ses tablettes, où je lus les Vers suivans. Vous jugerez, ma Chere, me dit mon Amie, s'ils expriment les sentimens d'un cœur épris d'un a-

mour bien paſſionné & bien vif. Les voici.

C'eſt toi, tendre Dieu d'amour,
Qui dans cet aimable ſéjour,
En ce jour,
Viens de guider mes pas:
Grands Dieux!
Que ces lieux
Ont d'appas!
Avec mon Iris,
Des plus beaux feux épris,
Exempt de Souci,
Je vais couler ici
Mille jours heureux.
Plaiſirs, ris & jeux
Préviendront mes vœux
Amoureux:
Déja je reſſens
Les tranſports charmans,
Les raviſſemens
Des Amans.

Oh!

Oh! s'il vous plaît, ma Chere, dis-je à mon Amie, vous me donnerez ces Vers par écrit. Je crois ſçavoir l'Air ſur lequel ils ſont compoſez; & je vous promets que ce ſera-là ma Chanſon favorite, & que vous me l'entendrez chanter ſouvent. Mais je vous fais excuſe, ajoutai-je, ſi je vous interromps. Vous voilà à la Haye avec un Epoux, bien digne à la vérité de toute votre tendreſſe; mais l'amour ſeul peut-il vous tenir lieu de richeſſes? Il en faut cependant pour vivre dans une Terre étrangere; auſſi ſuis-je déja fort inquiéte ſur le genre de vie que vous menerez. Vous nous allez voir, me répondit-elle, devenir, mon Epoux & moi, les infortunées victimes de toutes les rigueurs du ſort le plus cruel, & nous conſoler cependant de nos diſgraces, par le plaiſir toûjours nouveau que nous goûtions à nous donner de mutuelles marques du plus tendre &

du plus parfait amour. Mon Amie alloit continuer ſon récit, lorſque le Baron, fondant en pleurs, entra dans notre apartement: Ma chere & aimable Marianne, me dit-il d'une voix entrecoupée de ſoupirs, hélas! c'en eſt fait; toute eſpérance de félicité nous eſt ôtée! Nous allons perdre la plus tendre de toutes les Meres! Elle a fait appeller mon Pere, elle lui a parlé pendant quelques momens; & elle ne fait plus que vous demander avec inſtance: venez recevoir les précieuſes & dernieres marques qu'elle veut vous donner de ſa bonté. Toute baignée de larmes, je ſuivis mon triſte Amant. De quels malheurs n'étions-nous pas menacez l'un & l'autre! Mais pouvions-nous ſoupçonner la main cruelle qui nous préparoit les coups barbares dont nous allions être accablez? C'eſt ce que je vais raconter dans la Huitième Partie de ces Mémoires.

Fin de la Septiéme Partie.

C162108

Ce. 1.4, 50